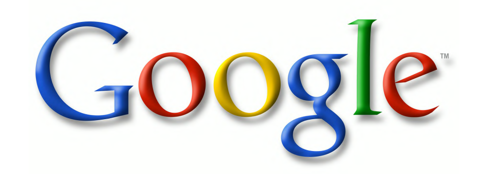
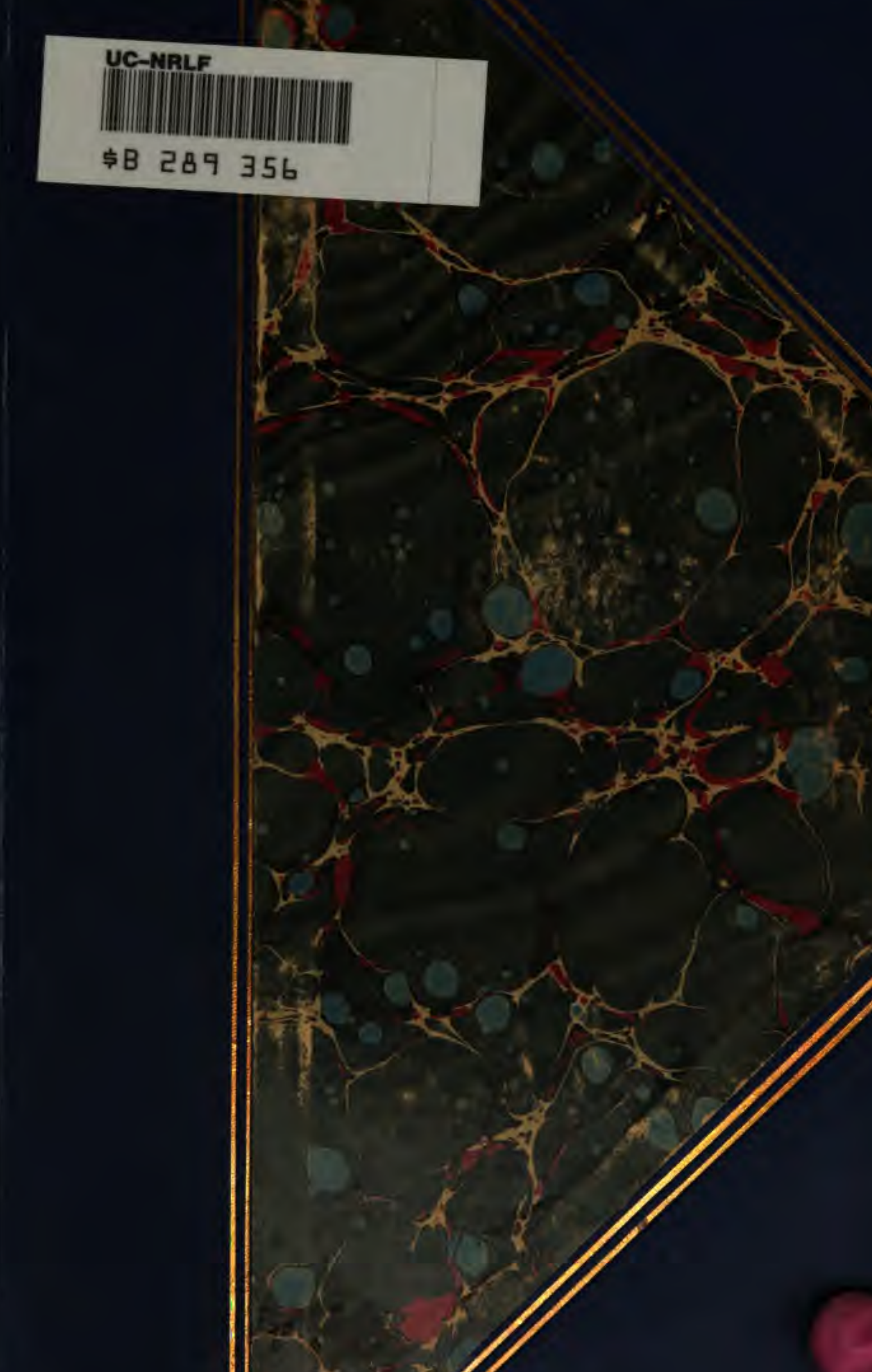





SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS

“ LES SAINTS ”

Saint Ferdinand III

(1198?-1252)

par

JOSEPH LAURENTIE

Victor Lecoffre

Saint Ferdinand III

"LES SAINTS"

Collection publiée sous la direction de M. HENRI JOLY, de l'Institut.

DERNIERS VOLUMES PARUS :

Saint Sidoine Apollinaire, par PAUL ALLARD.
La Bse Mère Barat, par GEOFFROY DE GRANDMAISON. *Cinquième édit-*
La Vénérable Anne-Marie Javouhey, par M. l'abbé V. CAILLARD. *Deuxième édition.*
Saint Thomas Becket, par Mgr DEMIMUID. *Deuxième édition.*
Saint Benoît Joseph Labre, par M. MANTENAY. *Deuxième édition.*
Saint Séverin, par ANDRÉ BAUDRILLART.
Sainte Mélanie, par GEORGES GOYAU. *Quatrième édition.*
Saint Pierre Damien, par Dom RÉGINALD BIRON. *Deuxième édition.*
Les Martyrs de Gorcum, par HUBERT MEUFFELS. *Deuxième édition.*
Sainte Hélène, par le R. P. ROUILLON. *Deuxième édition.*
Saint Martin, par ADOLPHE REGNIER. *Deuxième édition.*
Saint Eloi, par PAUL PARSY. *Deuxième édition.*
Le Bienheureux Père Eudes, par HENRI JOLY. *Troisième édition*
Madame Louise de France, la Vénérable Thérèse de Saint-Augustin, par GEOFFROY DE GRANDMAISON. *Quatrième édition.*
Sainte Colette, par ANDRÉ PIDOUX. *Deuxième édition.*
Le Bx Fra Angelico de Fiesole, par HENRY COCHIN. *4e édition.*
Saint Théodore, par l'abbé E. MARIN. *Deuxième édition.*
Saint Pierre, par L.-CL. FILLION. *Deuxième édition.*
Saint François de Borgia, par PIERRE SUAU. *Deuxième édition.*
Saint Colomban, par l'abbé EUG. MARTIN. *Deuxième édition.*
Saint Odon, par DOM DU BOURG. *Deuxième édition.*
Le Bx Curé d'Ars, par JOSEPH VIANEY. *Vingtième édition.*
La Sainte Vierge, par RENÉ-MARIE DE LA BROISE. *Cinquième édition.*
Les Carmélites de Compiégne, par VICTOR PIERRE. *5e édition.*
Saint Paulin de Nole, par ANDRÉ BAUDRILLART. *Deuxième édition.*
Saint Irénée, par ALBERT DUFOURCQ. *Deuxième édition.*
La Bse Jeanne de Lestonnac, par l'Abbé R. COUZARD. *2e édition.*
Saint Léon IX, par l'Abbé EUG. MARTIN. *Deuxième édition.*
Saint Wandrille, par Dom BESSE. *Deuxième édition.*
Le Bx Thomas More, par HENRI BREMOND. *Troisième édition.*
Sainte Germaine Cousin, par L. et F. VEUILLOT. *Troisième édition.*
La Bse Marie de l'Incarnation, Madame Acarie, par EMMANUEL DE BROGLIE. *Troisième édition.*
Sainte Hildegarde, par l'Abbé PAUL FRANCHE. *Deuxième édition.*
Saint Victrice, par l'Abbé E. VACANDARD. *Deuxième édition.*
Saint Alphonse de Liguori, par J. ANGOT DES ROTOURS. *3e édition.*
Le Bx Grignion de Montfort, par ERNEST JAC. *Troisième édition.*
Saint Hilaire, par le R. P. LARGENT. *Troisième édition.*
Saint Boniface, par G. KURTH. *Troisième édition.*
Saint Gaëtan, par R. DE MAULDE LA CLAVIÈRE. *Troisième édition.*
Sainte Thérèse, par HENRI JOLY. *Neuvième édition.*
Saint Yves, par CH. DE LA RONCIÈRE. *Troisième édition.*
Sainte Odile, par HENRI WELSCHINGER. *Quatrième édition.*
Saint Antoine de Padoue, par l'Abbé A. LEPITRE. *Quatrième édition.*
Sainte Gertrude, par GABRIEL LEDOS. *Quatrième édition.*
Saint Jean-Baptiste de la Salle, par A. DELAIRE. *Cinquième édition.*
La Bienheureuse Jeanne d'Arc, par L. PETIT DE JULLEVILLE. *10e édit.*
Saint Jean Chrysostome, par AIMÉ PUECH. *Quatrième édition.*

***Chaque volume se vend séparément. Broché.* 2 fr.**
***Avec reliure spéciale. . .* 3 fr.**

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — PARIS.

“ LES SAINTS ”

Saint Ferdinand III

(1198?-1252)

par

JOSEPH LAURENTIE
AVOCAT À LA COUR D'APPEL

PARIS
LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE
J. GABALDA & Cie
RUE BONAPARTE, 90

1910

IMPRIMATUR

Die 21a martii 1910.

Alfred BAUDRILLART,

v. g. rect.

PRÉFACE

Saint Ferdinand est le héros chrétien de la monarchie espagnole, comme saint Louis demeure le héros chrétien de l'ancienne monarchie française. Fils des deux sœurs, élevés l'un et l'autre par des mères également fermes et pareillement dévouées, formés par leur vigilance et leurs soins incessants à la pureté des mœurs, à la sainteté de la vie privée, comme à la pleine possession de toutes les qualités qu'exige le métier de roi, protégés de même, par leur génie habile et souple, contre des difficultés et des compétitions analogues, adonnés ensuite, avec la même application et le même zèle, à tous les devoirs de la fonction royale, législateurs et justiciers, poussant la

loyauté jusqu'au scrupule et la bravoure jusqu'à ses dernières limites, faisant néanmoins la guerre toujours par devoir, jamais par plaisir, et uniquement afin d'assurer le triomphe du droit, passionnés tous les deux pour la grandeur morale de leur pays, Ferdinand et Louis offrent, dans leur carrière comme dans leur caractère, les plus grands points de ressemblance. Un trait pourtant diffère dans leur destinée : Louis IX, mort en 1270, fut canonisé dès 1297, vingt-sept ans seulement après la fin de sa vie; Ferdinand III, mort en 1252, attendit jusqu'en 1671 les honneurs d'une canonisation solennelle; il entrait sans doute dans les desseins de la Providence de glorifier plus promptement la mémoire de saint Louis, à cause des douloureux échecs de ses expéditions lointaines, inspirées par l'ardeur de sa foi, et à cause de sa fin malheureuse; tandis que saint Ferdinand, quelque grande et sublime qu'eût été l'humilité chrétienne de ses derniers instants, avait achevé dans la paix et dans la gloire un règne constamment heureux et toujours triomphant.

La vie du saint roi de Castille est peu connue en France, encore que son nom, depuis le romantisme, y soit très fréquemment attribué aux enfants, soit sous la forme exacte, soit sous la forme abrégée : Fernand. Devenu roi d'Espagne, Philippe d'Anjou, qui descendait d'ailleurs plusieurs fois de saint Ferdinand, donna ce nom à son second fils, dans l'espoir de complaire à ses sujets; son quatrième fils, Philippe, qui fut duc de Parme, épousa Élisabeth de France, fille de Louis XV, et en eut un fils, qui fut aussi appelé Ferdinand. Ce fut à ce jeune prince qu'un jésuite, le P. de Ligny, dédia, en 1759, une Vie de saint Ferdinand, qu'il avait écrite en français sous le voile de l'anonyme, et fait paraître à Paris. Le duc de Berry, second fils du comte d'Artois, qui naquit en 1778, fut appelé Charles-Ferdinand; le duc de Bordeaux, fils posthume du duc de Berry, reçut également, parmi ses prénoms, celui de Ferdinand, mais le prince qui contribua surtout à rendre populaire en France le nom du saint monarque espagnol, ce fut Fer-

dinand, duc d'Orléans, fils aîné de Louis-Philippe; et c'est en souvenir de lui qu'une église de Paris a été dédiée à son patron.

La mémoire d'un roi canonisé par l'Église n'est pas seulement, d'ailleurs, un héritage de gloire et de protection pour les descendants de ce roi, ni même pour le pays qu'il a gouverné; elle dépend aussi du patrimoine d'honneur des chrétiens de tous les pays, et elle doit être l'objet de leur étude, sous quelque forme de gouvernement qu'ils vivent, parce que, dans tous les temps, les États ont besoin des mêmes vertus chez quiconque participe à la chose publique.

OUVRAGES CONSULTÉS

DANS LA PRÉPARATION DU PRÉSENT TRAVAIL

Acta Sanctorum, Bollandistes, 30 mai, t. VII. Ce tome fut édité en 1687; trois ans auparavant, Daniel Papebroch, jésuite, à la prière du chapitre de l'Église patriarcale de Séville, avait fait paraître à Anvers, en un volume spécial in-8°, les Actes de saint Ferdinand, sans attendre la publication, « trop lente au gré des vœux du Chapitre », du tome des *Acta Sanctorum* qui devait contenir la vie du saint roi de Castille; ce volume était orné d'un portrait et d'une carte; Papebroch en inséra le contenu, après l'avoir, dit-il lui-même, revu et sensiblement augmenté, dans le tome VII des *Acta Sanctorum*. Tous les textes anciens ont été utilisés par Papebroch dans son travail, notamment la Chronique de Luc, évêque de Tuy, qui s'arrête à l'année 1237; la Chronique de Rodrigue Ximénès, archevêque de Tolède et chancelier de Cas-

tille, qui finit en 1243; la Chronique particulière de Ferdinand III, qui fait suite à celle-ci, et la Chronique générale d'Espagne, ces deux dernières écrites sous les yeux d'Alphonse X, fils et successeur de saint Ferdinand. — Autres ouvrages cités par les Bollandistes : Alphonse Morgadus, *Histoire d'Espagne*, publiée à Séville en 1587; — Paul de Spinosa, *Histoire, Antiquités et Grandeurs de Séville*, 1627; — Diego Ortiz de Zuniga, *Annales d'Espagne*, 1677; — Jérome de Gudiel, *Abrégé de l'histoire d'Espagne*, 1577.

Henry Allam. — *L'Europe au Moyen-Age*, trad. de l'anglais par Dudouit et Borghers, Paris, 1820.

Analecta juris pontificii, XIXe série (1880), col. 642.

Benoit XIV. — *De Canonisatione Sanctorum*, lib. I, c. 31, n. 9; c. 32, n. 19; lib. II, c. 24, n. 18, et passim.

Ul. Chevalier. — *Répertoire des sources historiques*, col. 726.

Chronique générale d'Espagne, par Alphonse de Carthagène, évêque de Zamora, puis archevêque de Burgos, mort en 1434.

Antonio Conde. — *Historia de la dominacion de los Arabes en España*, Paris, 1840.

J. Demogeot. — *Histoire des littératures étrangères considérées dans leurs rapports avec le développement de la littérature française : Italie-Espagne*, Paris, 1880.

DESORMEAUX. — *Abrégé chronologique de l'histoire d'Espagne depuis sa fondation jusqu'au présent règne*, Paris, 1758, 5 vol. in-16.

LE P. HENRIQUE FLOREZ. — *España sagrada, Memorias de las Reynas católicas*, Madrid, 1790, 2 vol.

GODESCARD. — *Vie des Saints*, notice détaillée sur saint Ferdinand, au 30 mai.

LE P. DE LIGNY. — *La Vie de saint Ferdinand, roi de Castille et de Léon*, Paris, 1759.

LE P. JUAN DE MARIANA (1536-1624). — *Histoire générale d'Espagne*, publiée d'abord en latin (1595-1609), puis en castillan (1601), édit. de Madrid, 1794, 10 volumes.

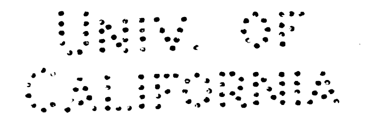
CH. PAQUIS et DOCHEZ. — *Histoire d'Espagne, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, d'après Aschbach, Lembké, Dunham, Bossi, Ferreras, Schaefer, etc.*, Paris, 1844, 2 vol. in-4°.

Petits Bollandistes, par Mgr Guérin, 7e édit., Paris, 1888, t. VI : au 30 mai, notice détaillée sur saint Ferdinand, empruntée à la *Vie des Saints*, de l'abbé Caillet; — *Supplément*, par Dom Piolin.

POTTHAST, *Bibliotheca Medii Ævi*, p. 700.

RODRIGUE SANCHEZ, évêque de Palencia, mort en 1470. — *Histoire d'Espagne.*

CH. SCHMIDT. — *Séville* (Les Villes d'art célèbres).



SAINT FERDINAND III

ROI DE CASTILLE ET DE LÉON

(1198?-1252)

CHAPITRE PREMIER

SOMMAIRE DE L'HISTOIRE D'ESPAGNE JUSQU'A L'ÉPOQUE DE LA NAISSANCE DE SAINT FERDINAND.

Dès le début du ve siècle de notre ère, l'Espagne fut envahie par les Barbares du Nord : les Suèves s'établirent au nord-ouest de la péninsule, les Alains au centre, et les Vandales au midi. En 414, les Visigoths, conduits par Ataulphe, pénétrèrent également dans cette riche contrée ; Ataulphe s'installa à Barcelone ; il avait épousé Placidie, fille du grand Théodose. La royauté, chez les Visigoths, était élec-

tive; Wallia, beau-frère d'Ataulphe, devenu chef de sa nation, fixa sa capitale à Toulouse; Théodoric Ier, son successeur, fonda une dynastie, dont le domaine s'étendit au nord jusqu'à la Loire. En 477, le roi visigoth Euric s'empara de toute l'Espagne, à l'exception de la Galice, où les Suèves se maintinrent pendant un siècle encore; mais en 507, Clovis, roi des Francs, défit et tua Alaric II à la bataille de Vouillé : les Visigoths ne conservèrent plus en Gaule que la Septimanie ou Narbonnaise. En 554, Athanagilde fit de Tolède sa capitale, et en 585 Leuvigilde acheva l'unité espagnole en détruisant le petit royaume des Suèves.

Leuvigilde était arien, comme l'avaient été ses prédécesseurs, et la nation visigothe, dans sa majorité, l'était également; elle commençait néanmoins à se fondre dans la population primitive et à embrasser le catholicisme. Les chrétientés espagnoles étaient florissantes, mais leurs évêques, presque tous hommes de très grand mérite et de haute vertu, se voyaient sans cesse contraints de lutter contre l'influence et les instincts tyranniques des prélats ariens. Herménégilde, fils aîné de Leuvigilde, qui avait épousé

Ingonde, fille de Sigebert, roi d'Austrasie, fut converti au catholicisme par sa femme et par saint Léandre, archevêque de Séville; Leuvigilde, qui persécutait les chrétiens, le fit mettre à mort, ainsi qu'Ingonde, en 584; il s'opéra des miracles sur son tombeau, et le pape saint Grégoire le Grand célébra en termes émus, dans un de ses *Dialogues*, la mémoire du martyr, qui est resté un des patrons de l'Espagne et dont la fête se célèbre encore, dans toute l'Église, le 13 avril de chaque année. Leuvigilde mourut deux ans plus tard (586), après avoir reconnu la vérité de la foi catholique, sans oser toutefois y donner une adhésion publique, et après avoir recommandé à saint Léandre d'agir par ses exhortations sur l'esprit de son second fils Récarède, afin d'amener ce prince à embrasser le catholicisme. Récarède se fit catholique l'année suivante (587), et son exemple fut suivi par la nation visigothe.

Son père l'avait associé au trône dès 572, et lui-même eut pour successeur (601) son fils Liuva II; mais ce dernier prince fut détrôné en 603, et la royauté redevint élective, tout en étant le plus souvent décernée aux descendants

de Sisebut (roi de 612 à 620). Les dissensions politiques qui résultent presque nécessairement du régime électif, n'empêchaient pas la civilisation de faire chaque jour des progrès, et l'Espagne était alors le pays le plus florissant du monde connu. A la mort de saint Léandre, saint Isidore, son frère, était devenu archevêque de Séville, au début du VII[e] siècle. Le pontificat d'Isidore, un des plus glorieux de l'histoire religieuse d'Espagne, occupe également une place importante dans l'histoire politique de ce pays. Le troisième concile de Tolède, en 610, déclara l'archevêque de Tolède primat de toute l'Espagne, et cette décision, à laquelle saint Isidore souscrivit, donna à l'épiscopat espagnol l'unité complète et en fit un corps politique. En 633, le cinquième concile de Tolède, où Isidore joua le rôle principal, transféra de la nation aux évêques et aux grands l'élection royale. Isidore mourut en 636, mais l'œuvre de liberté politique, dont il avait été l'initiateur, se poursuivit après sa mort, et le huitième concile de Tolède l'acheva, l'an 653, en ne proclamant roi Récesvinthe qu'à la condition que ce prince prît l'engagement, pour lui et ses successeurs, de ne

lever d'impôts que du consentement de la nation; le roi n'était plus désormais qu'un chef du pouvoir exécutif, placé sous le contrôle des conciles nationaux qui se tenaient à Tolède. Les éloges que les Pères de ce huitième concile décernèrent à saint Isidore, montrent combien ces prélats, en imposant au souverain de nouvelles garanties, entendaient rester fidèles au plan de leur ancien et vénéré collègue; ils l'appellent *le docteur excellent, la gloire de l'Église catholique, le plus savant homme qui eût paru pour éclairer les derniers siècles, et dont on ne doit prononcer le nom qu'avec respect.*

Chindaswinthe, père et prédécesseur de Récéswinthe, avait réformé le code visigoth, et l'avait rendu applicable à tous ses sujets. Ce code est resté le fondement de la législation espagnole : il admet le servage, mais il lui impose des règles qui adoucissent les rigueurs de cette institution; il protége l'agriculture, l'industrie et le commerce. L'initiative des lois appartenait au prince, mais les décrets royaux n'entraient en vigueur qu'après avoir été adoptés par le concile de Tolède. Le roi avait pour ministres des comtes; le gouvernement des provinces était

confié à des ducs. Les provinces étaient au nombre de sept; parmi elles deux, la Mauritanie Tingitane et la Narbonnaise, étaient situées en dehors de la péninsule. Wamba, successeur de Réceswinthe, fut le premier roi espagnol qui reçut l'onction sainte après son élection; il fut sacré par l'archevêque de Tolède (672).

L'islamisme était né (622); Mahomet mourut en 632, après avoir proposé pour but à ses fidèles la conquête du monde chrétien. La Palestine et la Syrie (634), l'Égypte et la Tripolitaine (641), la Mésopotamie et l'Arménie (642), la Perse (652) tombèrent au pouvoir des Musulmans, qui assiégèrent même Constantinople (658); ils prirent la Corse et la Sardaigne en 669, et en 675 tentèrent un débarquement en Espagne, mais leur flotte fut vaincue et détruite par Wamba. Une seconde expédition qu'ils entreprirent contre la péninsule, échoua de même en 696. L'anarchie malheureusement s'introduisit dans le royaume espagnol : le roi Vitiza fut détrôné en 710 au profit de Rodrigue; ses fils conspirèrent contre le nouveau monarque, avec le concours de Julien, gouverneur de Ceuta. Ce dernier appela à son aide l'émir d'Afrique,

Musa; Musa donna l'ordre à Tarik, son lieutenant, de passer en Espagne; Tarik s'empressa d'obéir; il défit et tua Rodrigue à la bataille de Xérès (711) et soumit toute la Péninsule : la monarchie visigothe était morte, mais elle n'allait pas tarder à renaître. L'Espagne fut gouvernée par des valis, placés sous la dépendance des émirs d'Afrique et l'autorité suprême du calife de Damas; les chrétiens conservèrent leurs biens et le libre exercice de leur culte, à la condition d'accepter la domination musulmane et de payer un tribut annuel (charte de Coïmbre, 715).

Les montagnes des Asturies servirent de refuge à ceux d'entre eux qui refusèrent de plier sous le joug; en 718, ils proclamèrent roi Pélage, ancien officier de Rodrigue; Pélage fixa sa résidence à Oviédo et s'empara de Girone, d'Astorga et de Léon. La reprise de l'Espagne était commencée; elle ne devait s'achever définitivement qu'en 1492, par la conquête de Grenade; on peut néanmoins la regarder comme à peu près complète deux cent quarante ans plus tôt, c'est-à-dire à la mort de saint Ferdinand, en 1252, car à cette époque toute la péninsule

est rentrée sous la domination des monarques chrétiens, hormis le royaume de Grenade, qui est, d'ailleurs, un État vassal et tributaire de la Castille.

Le fils de Pélage, Favila, lui succéda en 737; puis la couronne passa (739) à Alphonse I[er], descendant de Leuvigilde et gendre de Pélage. En 732, le vali Abd-er-Rahman avait envahi la Gaule, mais il avait été arrêté dans sa course par Charles-Martel et refoulé au delà des Pyrénées. L'année 750 vit la fin de la dynastie des Ommiades à Damas; tandis que celle des Abbassides lui succédait en Orient et transférait à Bagdad le siège du califat, un prince ommiade, Abd-er-Rahman, échappé au massacre de sa famille, se réfugiait en Espagne et s'y faisait proclamer par les principaux cheikhs arabes émir-al-moumenin à Cordoue (756) : telle fut l'origine du califat d'Occident. En 777, les émirs de Saragosse et d'Huesca, Ebn-el-Arabi et Abiathar, dépouillés par Abd-er-Rahman, implorèrent le secours de Charlemagne, qui passa en Espagne l'année suivante et soumit à la domination franque le nord-est de la péninsule.

Vers 831, Aznar, comte de la marche de Na-

varre, se rendit indépendant de Louis le Pieux, et, l'an 857, Garcie-Ximénès, un de ses successeurs, se fit proclamer roi de Navarre ; l'Espagne compta dès lors deux royaumes chrétiens, celui des Asturies, dont la capitale était Oviédo, et celui de Navarre, dont la capitale fut Pampelune. Le règne (866-910) d'Alphonse III le Grand, roi des Asturies, fut une longue suite de conquêtes; ce prince s'empara notamment de Coïmbre (876). Son fils Ordogno II, maître des Asturies, du Léon, de la Galice et d'une partie de la Lusitanie, fixa sa résidence à Léon et prit le titre de roi de Léon (914). En 932, Ramire II, roi de Léon, enleva Madrid aux Musulmans; la Vieille Castille, devenue sujette des rois de Léon, fut gouvernée par des comtes, qui se rendirent à peu près indépendants. Le calife Abd-er-Rahman III se consolait des revers qu'éprouvaient ses armes en donnant aux arts une magnifique impulsion : le midi de l'Espagne, particulièrement la ville de Cordoue, se couvrit d'admirables monuments. En 998, Garcie II, roi de Navarre, Bermude II, roi de Léon, et le comte de Castille, remportent sur Almanzor, vali du calife Hescham II, l'éclatante victoire de Calatanosor; le califat de Cordoue,

peu après, se démembre : Murcie, Badajoz, Grenade, Saragosse, Majorque, Valence, Séville et Tolède s'érigent en autant de royaumes indépendants; en 1031 enfin, le calife Hescham III est déposé, et Cordoue devient aussi un état distinct.

Depuis l'an 1000, Sanche III le Grand régnait sur la Navarre ; il avait épousé la fille du comte de Castille, et bravant Alphonse V, roi de Léon, qui alla vainement jusqu'à donner la main de sa propre sœur Thérèse à Abdallah, roi de Tolède, pour s'en faire un allié, il s'empara de la province gouvernée par son beau-père et s'en proclama roi (1028). Il mourut en 1035, après avoir partagé ses États entre ses fils; l'aîné, Garcie, eut la Navarre, le second, Ferdinand, la Castille, et le dernier, Ramire, l'Aragon. La postérité mâle de ce Ramire devait s'éteindre en 1147, dans la personne de Ramire II d'Aragon.

La postérité de Garcie III de Navarre, fils aîné de Sanche III, s'éteignit dès 1076, dans la personne de Sanche IV; les rois d'Aragon en profitèrent pour mettre la main sur la Navarre, mais en 1134 les deux États se séparèrent : la Navarre se donna pour roi un prince qui était de la race

d'Aznar, mais dont l'ascendance demeure difficile à établir d'une façon complète; par la suite, la couronne de Navarre passa successivement par les femmes aux maisons de Champagne, de France, d'Évreux, de Foix, d'Albret et de Vendôme, et finit par être unie par un lien indissoluble (1620) à la couronne de France; mais, depuis 1512, toute la partie espagnole de ce royaume était aux mains de Ferdinand le Catholique et des rois d'Espagne, ses successeurs.

Le second fils de Sanche le Grand, Ferdinand Ier, surnommé aussi le Grand, fut un monarque illustre; il était doué de toutes les vertus privées, d'un courage héroïque et d'un zèle ardent pour la libération de l'Espagne; il épousa Sancie, héritière du trône de Léon, et devint ainsi roi de Léon en même temps que de Castille. Les conquêtes d'Alphonse III, à la fin du IXe siècle, n'avaient pas été toutes également durables; celles de Ferdinand demeurèrent définitives : en 1044 il enlevait aux Maures Viseu et Lamégo, en 1045 Coïmbre; l'année suivante, il portait ses armes vers le centre de l'Espagne et cherchait à achever de reprendre la Vieille Castille; en 1048 il soumit au tribut l'émir de Tolède,

et en 1049 celui de Saragosse. Il mourut le 27 décembre 1065, montrant à ses derniers moments, disent les Bollandistes, la même foi et la même humilité que devait montrer plus tard Ferdinand le Saint. Après qu'il eut rendu le dernier soupir, son corps inerte exhala cette odeur suave qui se dégage parfois du cadavre d'un serviteur de Dieu.

Ferdinand avait confirmé les anciennes lois visigothes, en les rajeunissant. La royauté, restaurée par Pélage, était devenue, aussitôt après son rétablissement, patrimoniale et héréditaire, d'élective qu'elle était avant la conquête musulmane ; la règle de l'unité et de l'indivisibilité de la couronne, appliquée en France dès la fin de la race carolingienne, n'était pas encore en vigueur dans les États chrétiens d'Espagne : à la mort de Ferdinand, ses royaumes furent donc partagés entre ses trois fils; l'aîné, Sanche II, eut la Castille, le second, Alphonse VI, le Léon, le troisième, Garcie, la Galice ainsi que les pays récemment conquis en Lusitanie. Sanche ne tarda pas à dépouiller ses frères de leurs possessions, mais il périt sans postérité en 1072; Alphonse reprit le Léon et y joignit la Castille;Garcie re-

prit la Galice, mais Alphonse, à son tour, l'en dépouilla et le tint prisonnier jusqu'à ce qu'il mourût.

Alphonse VI n'avait pas les vertus, et principalement la chasteté de son père, mais il en avait la bravoure et le zèle pour la délivrance de son pays. Ce fut sous son règne que le Cid Campéador se signala par des exploits légendaires. En 1085, Alphonse s'empara de Tolède, dont il fit la capitale de la Castille, mais l'année suivante, l'émir de Séville, de Cordoue et de Malaga, Mohammed Ben Abad, effrayé de ses progrès, implora l'aide des Almoravides d'Afrique, sectaires fanatiques qui reconnaissaient pour calife Yusuf Ben Tachfin. L'appel fut entendu; une première fois, Yusuf pénétra en Espagne et défit Alphonse à Zélaca (1086); il rentra en Afrique, puis revint en Espagne en 1088, mais n'y fit rien d'important, y retourna de nouveau en 1090, chercha vainement à s'emparer de Tolède, et dans son dépit tourna ses armes contre les Musulmans, détrôna Ben-Abad, s'empara de Séville, de Cordoue, de Grenade, de Murcie, de Valence et de Lisbonne; en 1108, la bataille d'Uclès, où fut tué Alphonse VI, acheva de

mettre l'Espagne musulmane au pouvoir des Almoravides.

Lors de l'invasion de 1090, Alphonse avait cherché des compagnons de lutte; il en trouva un dans la personne de Henri de Bourgogne, arrière-petit-fils de Robert le Pieux, roi de France; il donna à ce jeune prince la main de sa fille naturelle Thérèse, avec le comté de Portugal et tout ce que Henri pourrait conquérir au delà du Douro. De ce mariage naquit Alphonse Henriquez qui, en 1139, se fit proclamer roi de Portugal.

Bien qu'Alphonse VI eût été marié six fois, il ne laissa, comme enfant légitime, qu'une fille, Urraque : la première maison de Navarre s'éteignait donc, dans les mâles, en Castille. Alphonse, en 1090, avait marié Urraque à Raymond, fils de Guillaume le Grand, comte de la comté de Bourgogne, d'une maison devenue française, mais issue d'Aldebert, roi de Lombardie; ce Raymond sera le bisaïeul de saint Ferdinand [1] et la tige de la maison de Castille proprement dite. Il périt à Uclès, en même temps que son

1. Et en même temps son trisaïeul, comme nous l'expliquerons plus loin.

beau-père; Urraque, sa veuve, fut reconnue reine de Castille et de Léon; elle épousa en secondes noces Alphonse Ier, roi d'Aragon et de Navarre; ce prince était son cousin germain : or, le mariage était alors prohibé, par un très grand nombre de conciles particuliers entre cousins jusqu'au sixième et même jusqu'au septième degrés canoniques (douzième et quatorzième de notre droit civil), et par le deuxième concile de Tolède (531) jusqu'où la parenté pouvait être reconnue[1]; le Saint-Siège n'accordait presque jamais de dispense. Alphonse n'en avait pas demandé, et il semble bien que ce fût à dessein : son plan était, selon toute apparence, de profiter de son mariage pour mettre la main sur la Castille et le Léon, et de rompre ensuite ce mariage pour cause de parenté. Ce fut du moins ainsi qu'il agit; il se proclama roi de Castille et de Léon et suzerain du Portugal, puis il répudia Urraque. Celle-ci continua néanmoins d'être regardée par les Castillans et les Léonais comme leur souveraine, et à sa mort, en 1126, ils appelèrent au trône le fils qu'elle avait eu de son

1. *Pastorale Parisiense Ill. et Rev. DD. Le Clerc de Juigné*, t. II, p. 585, Paris, 1786.

premier mariage. Alphonse d'Aragon renonça alors à ses prétentions, et son beau-fils Alphonse commença un règne paisible qui devait se prolonger jusqu'en 1157[1].

Alphonse continua de régner sur l'Aragon et la Navarre jusqu'en 1134; à cette date, il fut vaincu par les Almoravides à la bataille de Fraga, et il en mourut de chagrin; il ne laissait pas de postérité. Ce fut alors que la Navarre reprit son indépendance; Ramire, frère d'Alphonse, fut tiré du cloître de Saint-Pons de Tomières, où il était moine, et contraint de se marier et de régner sur l'Aragon; mais à peine fut-il devenu père d'une fille, nommée Pétronille, qu'il abdiqua en faveur de cette dernière et rentra dans son monastère. Pétronille épousa plus tard Raymond-Bérenger, comte de Barcelone, qui fut la tige de la maison d'Aragon proprement dite.

Cette maison devait s'éteindre dans les mâles, en 1410, dans la personne du roi Martin d'A-

1. Alphonse Ier d'Aragon est généralement désigné, comme roi de Castille et de Léon, sous le nom d'Alphonse VII; cette appellation, assez peu justifiée, a le tort de faire dénommer Alphonse IX deux princes, l'un roi de Castille, l'autre roi de Léon, le premier aïeul maternel, le second père de saint Ferdinand.

ragon; Éléonore, sœur de ce dernier prince, épousa Jean Ier, roi de Castille, et leur fils, Ferdinand de Castille, devint roi d'Aragon en 1412; c'est de lui que descendait Ferdinand le Catholique qui, par son mariage avec Isabelle de Castille, établit définitivement l'unité de la monarchie espagnole. Ferdinand le Catholique, roi d'Aragon, était donc, en réalité, de la maison de Castille [1].

Cependant Ramire II et le nouveau roi de Navarre, Garcie IV, avaient sollicité l'appui d'Alphonse VIII de Castille contre les Almoravides, et ce prince le leur avait prêté, mais en exigeant d'eux qu'ils lui rendissent hommage comme à leur suzerain; se regardant désormais comme le maître suprême de la péninsule, il se fit couronner à Léon empereur d'Espagne par l'archevêque de Tolède (1135).

Bientôt après, une nouvelle secte musulmane, celle des Almohades, qui reconnaissait pour fon-

1. Il est à remarquer d'ailleurs que la maison de Castille, en Castille aussi bien qu'en Aragon, n'était plus qu'une maison bâtarde, depuis l'avènement au trône (1368) du fils naturel d'Alphonse XI de Castille, Henri II de Transtamare, père de Jean Ier, trisaïeul de Ferdinand le Catholique et aussi d'Isabelle, femme de ce dernier.

dateur Mohammed al-Mahadi, entreprit de renverser l'empire des Almoravides; après s'être emparée de Fez en 1146, elle fit passer en Espagne trente mille hommes, qui soumirent Algésiras, Tarifa et Xérès (1146), Cordoue (1148), Alméria et Grenade (1157). Cette dernière année vit aussi la mort d'Alphonse VIII; ce prince laissait deux fils, et la règle du partage fut de nouveau appliquée : l'aîné, Sanche III, eut la Castille, et le second, Ferdinand II, le Léon. Sanche III mourut au bout d'un an de règne, après avoir institué (1158) l'ordre religieux et militaire de Calatrava, dont les membres devaient faire vœu de poursuivre sans trêve la lutte contre les Maures. Il laissait le trône à un fils de trois ans, Alphonse IX, surnommé plus tard le Bon et le Noble; Ferdinand II exerça la régence pendant la minorité de son neveu. Un fait de haute importance signala la fin de cette minorité : en 1169, cinquante communes de Castille obtinrent le droit d'être représentées par leurs *anciens* dans l'assemblée nationale des Cortès, où ne siégeaient jusqu'alors que les évêques et les nobles; leurs députés, toutefois, n'y eurent que voix consultative. En 1170, Alphonse IX épousa

Éléonore, fille de Henri II, roi d'Angleterre, et de cette Éléonore d'Aquitaine, dont le premier mariage avec Louis VII, roi de France, avait été rompu, au grand détriment de notre pays. Ferdinand II, quant à lui, s'était marié sans dispense avec sa cousine au troisième degré canonique, Urraque, fille d'Alphonse Ier, roi de Portugal; ce mariage était nul : il fallut le rompre; mais comme il avait été contracté de bonne foi, le fils qui en était issu, Alphonse, fut regardé comme légitime et succéda à son père, comme roi de Léon, à la mort de ce dernier, en 1188. A l'imitation de son frère Sanche III, Ferdinand II avait créé deux ordres religieux et militaires, celui de Saint-Jacques (1175)[1], spécialement destiné à protéger les pèlerins qui se rendaient à Saint-Jacques de Compostelle, et celui d'Alcantara, dont le but était le même que l'ordre de Calatrava; le roi de Portugal, à la même époque, fonda l'ordre d'Avis, et ces quatre instituts contribuèrent, dans une large mesure, à la délivrance de l'Espagne.

1. L'origine véritable de cet ordre est vraisemblablement plus ancienne, mais ce fut du moins Ferdinand II qui lui donna sa forme définitive.

En résumé, en 1189, date à laquelle nous sommes arrivés, deux monarques, désignés l'un et l'autre sous le nom d'Alphonse IX, règnent, l'un en Castille et l'autre en Léon; ils sont fils des deux frères, cousins germains par conséquent, mais Alphonse de Castille, qui a onze ans de plus qu'Alphonse de Léon, est l'époux d'une princesse étrangère à laquelle ne l'unit aucun lien de parenté, tandis qu'Alphonse de Léon, qui apparemment n'a pas mis à profit l'expérience acquise par son père, va contracter mariage avec Thérèse de Portugal, sa cousine germaine, et sera obligé plus tard de rompre avec elle.

L'union d'Alphonse de Castille et d'Éléonore d'Angleterre fut très féconde : le premier de leurs enfants fut une fille, Bérengère, qui devint la mère de saint Ferdinand; elle naquit en 1171. Un fils, Ferdinand, qui vécut seulement une douzaine d'années, vint au monde peu après; il fut suivi assez rapidement d'une seconde fille, Urraque, qui épousa Alphonse II, roi de Portugal, et d'un second fils, Sanche, qui mourut en bas âge; puis, vers 1188, d'une autre fille, Blanche, future mère de saint Louis, roi de France; en

1189, d'un troisième fils, qui fut appelé Ferdinand comme l'aîné et mourut âgé de vingt ans environ, en combattant contre les Maures; en 1204, d'un troisième fils, Henri, le seul qui survécut à son père, et enfin, vers 1208 et 1209, de deux dernières filles, Éléonore, qui épousa Jaime Ier, roi d'Aragon, et Constance, qui devint abbesse d'Huesca. L'année même de la naissance de Blanche, Bérengère, sa sœur aînée, reconnue alors pour héritière du trône de Castille à défaut d'héritiers mâles, avait été promise en mariage au quatrième fils de l'empereur Frédéric Barberousse, Conrad de Souabe, qui était venu en Espagne solliciter sa main; Conrad se flattait de l'espoir de devenir roi de Castille; quand il eut vu naître Ferdinand, il reprit sa parole, rendit à Bérengère la sienne, et retourna en Allemagne.

De son mariage avec Thérèse de Portugal, Alphonse de Léon avait eu un fils, Ferdinand, qui mourut en 1204, et deux filles, Sancie et Dulcie, qui, au contraire, lui survécurent. Ce fut en 1195 que les deux époux durent se séparer : Thérèse se fit religieuse au monastère de Lorvan, de l'ordre de Cîteaux, et y vécut dans

une si grande perfection qu'elle fut, après sa mort, l'objet d'un culte public; le martyrologe d'Espagne fait mention d'elle au 17 du mois de juin. Alphonse se remaria promptement (1197), et, cette fois encore, sans dispense, avec une proche parente, Bérengère, fille de son cousin germain, Alphonse de Castille.

Plus ardents encore que les Almoravides, les Almohades, après s'être rendus maîtres de l'Espagne musulmane, tournaient maintenant leurs armes contre l'Espagne chrétienne; leur émir Yusuf, ayant dirigé toutes ses forces contre le Portugal, avait été vaincu et tué à la sanglante bataille de Santarem (1184); mais Yacoub, son fils et son successeur, venait de remporter sur Alphonse de Castille la victoire d'Alarcos (1195); il menaçait Tolède et les plus vieilles possessions chrétiennes.

CHAPITRE II

ENFANCE ET ADOLESCENCE DE SAINT FERDINAND.

Le mariage d'Alphonse de Léon avec Bérengère de Castille avait été le gage d'une réconciliation solennelle entre le roi de Léon et le roi de Castille. Ce dernier, attribuant la défaite qu'il venait de subir à Alarcos au défaut de concours des troupes d'Alphonse de Léon, avait conclu contre ce prince une alliance avec Pierre II d'Aragon. Le roi de Léon, de son côté, s'était ligué avec Sanche VII de Navarre, et tous les deux, bien que le pape Célestin III eût menacé d'excommunication tout prince chrétien qui contracterait alliance avec les infidèles, n'avaient pas hésité à appeler à leur secours les Almohades. A cette nouvelle, Alphonse de Castille conclut un armistice avec l'émir Yacoub et ravagea le Léon; les

évêques s'interposèrent et rétablirent la paix : le roi de Castille donna sa fille en mariage au roi de Léon, à qui elle apporta en dot les places qu'Alphonse de Castille venait d'occuper dans le Léon, sur les confins de ses propres États.

Mais ce mariage était à peine célébré, que le pape Célestin le déclara nul; il envoya en Léon le cardinal Gui de Saint-Ange pour intimer aux deux époux l'ordre de se séparer; sur leur refus, le royaume fut mis en interdit. L'amour très vif qu'Alphonse et Bérengère éprouvaient l'un pour l'autre, achevait sans doute de les rendre mauvais juges en leur propre cause; mais ils étaient de bonne foi en croyant que le défaut de dispense papale était couvert par l'intérêt politique qui avait été la cause de leur union, et plus encore par l'assentiment que les prélats y avaient donné. Les évêques de Salamanque, de Zamora, d'Astorga et de Léon partageaient leur manière de voir; ils partagèrent aussi l'excommunication qui les frappa. Célestin III mourut, et Innocent III fut élu à sa place. Alphonse de Léon essaya vainement de le fléchir, en lui faisant observer que le renvoi de Bérengère entraînerait la restitution de sa dot, au

grand détriment du royaume : Innocent III renouvela l'interdit; il ne tarda pas toutefois à permettre la célébration du culte et l'administration des sacrements dans les localités où ne résideraient ni le roi, ni la reine, ni ceux qui étaient frappés comme eux d'excommunication. Ce fut dans ces tristes conjonctures que saint Ferdinand vint au monde.

Il était le premier enfant d'Alphonse et de Bérengère : on ignore la date exacte de sa naissance, mais on sait du moins qu'elle eut lieu à la fin de 1198 ou au commencement de 1199. Il fut baptisé en 1199 dans la cathédrale de Léon; les règles posées par le pape étaient mal observées, soit que l'épiscopat de Léon considérât l'excommunication comme injuste, soit que le roi usât de violence envers ceux qui entendaient respecter les défenses du souverain Pontife.

Le lieu de la naissance du saint est également incertain : le fait, dit Lauretus[1], cité par les Bollandistes, s'est passé sur une montagne, entre

1. Michel-Ange Lauretus, de l'ordre des Clercs voués au service des malades, publia à Naples en 1680 une histoire de saint Ferdinand, qu'il dédia à don Ferdinand, marquis de los Veles, vice-roi de Naples.

Zamora et Salamanque. Les chroniques, si peu explicites sur les circonstances de l'entrée de Ferdinand dans ce monde, notent cependant que Bérengère le nourrit de son lait.

Alphonse et Bérengère eurent en peu de temps trois autres enfants, un prince et deux princesses : Alphonse[1], Bérengère[2] et Constance. En 1204, ainsi que nous l'avons déjà noté, le roi de Léon perdit le fils qu'il avait eu de Thérèse de Portugal ; Ferdinand, l'aîné des enfants de son second mariage, fut aussitôt reconnu l'héritier légitime du trône par les Cortès du royaume. Les deux époux décidèrent alors de se séparer ; Bérengère renonça à sa dot et retourna en Castille auprès de son père. Innocent III leva l'interdit et déclara légitimes les enfants d'Alphonse et de Bérengère.

Mais le roi de Castille réclama la restitution de la dot de sa fille, et le pape se prononça dans le même sens. La guerre éclata de nouveau

1. On a peu de détails sur sa vie ; il prit une part active aux guerres de son frère contre les Maures, et mourut en 1272, sans s'être marié.

2. Cette princesse épousa en 1232 Jean de Brienne, roi détrôné de Jérusalem, veuf de Marie de Montferrat et beau-père de l'empereur Frédéric II.

entre les deux royaumes; elle dura plusieurs années. Un péril commun finit par l'arrêter : les progrès des Almohades menaçaient dans leur existence même tous les royaumes chrétiens d'Espagne. La paix fut conclue entre le Léon et la Castille, moyennant la restitution de la dot de Bérengère.

Cette princesse, en quittant son mari, lui avait laissé leurs quatre enfants ; Ferdinand fut donc élevé sous les yeux de son père. Les détails de cette éducation font absolument défaut; elle fut, selon toute apparence, chevaleresque et pieuse; l'étude des lois en vigueur et, d'une façon générale, celle des devoirs d'un prince, y tint certainement une place. Opiniâtre et violent, Alphonse de Léon n'avait pas des mœurs pures [1], mais il n'affichait pas ses désordres; sincèrement

1. Il n'eut pas moins de onze enfants naturels, mais, selon toute apparence, après la rupture successive de ses deux mariages. Voici le nom de ces onze enfants : Ferdinand, doyen du chapitre de Saint-Jacques; Alphonse, *major praetor Fronteræ* (gouverneur des provinces frontières); Pierre, treizième grand-maître de l'ordre de Saint-Jacques, mort en 1228; Thérèse, épouse de Nuñez Gonzalès de Lara; Aldonce, épouse du comte Pierre, tige de la famille des seigneurs Pons de Léon, ducs d'Arcos; Urraque, épouse de Lopez Diaz de Haro (leur fille épousa Sanche II, roi de Portugal); Martin, tige des ducs d'Ossuna; Marie; Sancie, épouse de Simon Ruiz de Haro; Urraque, épouse de Pierre

chrétien, malgré les faiblesses et les torts de sa vie privée, il tenait à ce que ses enfants le fussent également. Bérengère obtenait fréquemment, du reste, que ceux-ci lui fussent conduits; Ferdinand se trouvait auprès d'elle en 1209, quand il fut grièvement atteint dans sa santé, par une invasion de vers qui portaient le désordre dans son organisme encore frêle; déjà Bérengère désespérait de son rétablissement et de sa vie; elle fit vœu de mener le petit malade à l'abbaye d'Oña, de l'ordre de Cluny, où se trouvait une image de Notre-Dame, réputée pour ses miracles. Ferdinand arriva vivant au terme du voyage; à plusieurs reprises, durant le trajet, on avait cru qu'il allait rendre, ou même qu'il avait rendu le dernier soupir. Bérengère passa une nuit entière en prières devant la sainte image; cela s'appelait faire une *veille sacrée;* le matin venu, elle déposa l'enfant sur l'autel de Marie, en demandant à la Reine des cieux sa guérison, « afin qu'il pût un jour être utile à son service et travailler pour sa gloire [1] ». Ferdinand

Nuniez de Gusman, gouverneur de Castille; Nuñez, qui à fait souche d'une postérité nombreuse.

1. Le P. de Ligny, *Vie de saint Ferdinand*, p. 39.

aussitôt s'endormit; à son réveil, il demanda à manger; il revint guéri à Tolède.

L'émir almohade Yacoub avait été arrêté dans ses desseins par la mort en 1199; son successeur, Mohammed en-Naser, se montra plus redoutable encore; mais un élan général entraîna bientôt contre lui les monarques chrétiens d'Espagne; tandis qu'il enlevait aux Almoravides (1209) les îles Baléares, leurs dernières possessions, Alphonse IX de Castille, Alphonse IX de Léon, Sanche VII de Navarre, et Pierre II d'Aragon, qui s'était naguère (1204) déclaré tributaire du Saint-Siège et avait été couronné à Rome par Innocent III, se liguaient contre l'ennemi commun; en 1212, l'éclatante victoire de las Navas de Tolosa frappait de mort la puissance des Almohades.

Le règne d'Alphonse de Castille s'achevait glorieusement. En 1209, ce prince avait érigé en université les écoles fondées à Palencia, l'an 1030, sous le règne de Sanche le Grand; en 1213, il avait conclu avec Alphonse de Léon, sous l'assentiment d'Inoncent III, un accord aux termes duquel les droits de ses petits-fils au trône de Léon étaient solennellement confirmés.

L'année suivante, il mourait (6 octobre 1214), laissant sa couronne au seul fils qui lui restât, Henri; ce prince, n'étant âgé que de dix ans, fut placé sous la régence de sa mère, Éléonore; mais celle-ci succomba elle-même vingt-cinq jours après son mari (31 octobre). Bérengère fut nommée régente par les États. Elle joignait aux plus rares qualités de l'esprit et du cœur une piété qui lui inspirait peu de goût pour les affaires de ce monde, une délicatesse de conscience, qui la rendait hésitante et indécise sur les partis à prendre, enfin une défiance excessive d'elle-même, qui la portait à préférer les conseils d'autrui à sa propre manière de voir. Le plus grand seigneur de Castille, le comte Alvaro Nuñez de Lara, qui aspirait au premier rang dans l'État, sut habilement mettre à profit ces défauts de caractère, conséquences fâcheuses d'une vertu encore mal éclairée; par l'intermédiaire d'un affidé, Garcia Lorenzo, gouverneur du jeune roi, il réussit à persuader à Bérengère qu'il importait au bien du royaume qu'elle se démît de la régence en sa faveur. Bérengère se laissa circonvenir : elle convoqua une assemblée des évêques et des grands, et ceux-ci acquiescèrent volontiers à son

dessein. Le gouvernement fut donc confié à Alvaro, ainsi que la garde du roi.

Tandis que se tramaient ces manœuvres, l'archevêque de Tolède, Rodrigue Ximénès, était à Rome, où il prenait part au quatrième concile de Latran; ce sage prélat, qui sera par la suite l'utile et fidèle auxiliaire de Bérengère et de Ferdinand, n'aurait pas manqué, s'il eût été présent, de détourner la régente de son fatal projet, en lui représentant que, « quelque dangereux que paraisse être l'état où Dieu nous a placé, il vaut toujours mieux y demeurer que de suivre l'attrait de la solitude, lorsqu'on n'y est pas appelé[1] ». Il revint en Espagne avant que la mesure fût définitivement adoptée, mais trop tard pour qu'elle pût être écartée. Il obtint du moins que Bérengère n'abdiquât pas entièrement son pouvoir entre les mains d'Alvaro. Celui-ci dut prêter serment de ne donner ni de n'enlever à personne aucun domaine, de ne déclarer la guerre et de n'établir aucun impôt nouveau que du consentement de la régente. Mais le respect de la foi jurée était peu de chose aux yeux d'Alvaro : il n'eut rien de

1. Le P. de Ligny, *op. citat.,* p. 16.

plus pressé que de dépouiller ceux des grands qu'il regardait comme des rivaux et de violer les immunités des églises : l'archevêque Rodrigue l'excommunia; il demanda son absolution, et il l'obtint en restituant le fruit de ses rapines; puis, aussitôt après, il recommença ses déprédations. Les grands supplièrent Bérengère de reprendre le gouvernement; elle rappela à Alvaro son serment; pour toute réponse, il s'empara des villes et des châteaux qui appartenaient à la régente. Cette dernière se retira en lieu sûr, à Otella, attira à elle les mécontents, dont le nombre grossissait sans cesse, et chercha à retirer le jeune roi des mains d'Alvaro. Celui-ci, afin de se rendre nécessaire à son souverain, négocia en toute hâte le mariage de cet enfant avec Mafalda de Portugal, plus âgée que lui de vingt ans au moins et sa parente du quatrième au cinquième degrés canoniques : elle était la sœur d'Alphonse II, roi de Portugal, et de cette Thérèse dont le mariage avec Alphonse IX de Léon avait été annulé par le Pape. Le sien ne tarda pas à l'être également, avant d'avoir été consommé[1]; elle re-

1. Le pape Innocent III, à la prière de Bérengère, avait chargé deux commissaires, les évêques de Burgos et de Pa-

tourna en Portugal et y fonda, à Arouca, un monastère de l'ordre de Cîteaux, où elle acheva ses jours dans la pratique la plus éminente des vertus chrétiennes. De même que sa sœur, elle est honorée d'un culte public et immémorial, qui a été approuvé par Pie VI le 14 mars 1792; le martyrologe d'Espagne fait mémoire d'elle le 1er mai.

Bérengère tenta de nouveau de soustraire son frère à Alvaro, dont la tyrannie ne connaissait plus de bornes; mais le comte, ayant surpris un de ses émissaires, eut l'audace de contrefaire l'écriture de la régente et de montrer au jeune roi des lettres dans lesquelles Bérengère était

lencia, d'examiner si la parenté des deux époux n'était pas un obstacle à la validité du mariage, et dans le cas où elle en serait un, de prononcer la nullité de cette union. Les évêques furent d'avis qu'il existait un lien de parenté au degré prohibé; nous devons observer cependant qu'un décret d'Alexandre III (pape de 1159 à 1181) avait borné l'empêchement de parenté au quatrième degré canonique inclusivement, règle qui est encore en vigueur de nos jours; le quatrième concile œcuménique de Latran avait confirmé ce décret, l'an 1215, en ajoutant qu'entre parents à des degrés inégaux, le mariage était désormais permis, si l'un d'eux ne descendait de l'auteur commun qu'à un degré plus éloigné que le quatrième. Or, le mariage de Henri de Castille et de Mafalda de Portugal ne fut célébré qu'en 1216.

censée engager quelques-uns des officiers de ce prince à empoisonner leur souverain. Soulevant aussitôt tous ceux de son parti contre quiconque demeurait fidèle à la régente, il alluma la guerre civile; mais un événement fortuit vint changer la face des choses : le 27 mai 1217, à Palencia, le petit roi était blessé mortellement par la chute d'une tuile qui s'était détachée d'un toit, et, onze jours plus tard, il expirait.

Ce fut alors que l'on put admirer chez Bérengère ce génie politique dont elle se croyait si dépourvue. Son plan fut immédiatement arrêté : elle entendait se faire reconnaître pour héritière du trône, conformément à son droit, et, à ce titre, transférer la couronne à son fils Ferdinand. Ce prince était alors auprès de son père, à Toro; il s'agissait de le faire venir en Castille du consentement d'Alphonse, sans que ce dernier toutefois comprît que c'était dans le dessein de le proclamer roi, car Alphonse serait arrivé lui-même, pour revendiquer, soit le trône comme ancien époux de Bérengère, soit la régence comme père du jeune roi. Les envoyés de Bérengère reçurent donc pour instructions de laisser ignorer au roi de Léon la mort de Henri de Castille et

de lui demander que Ferdinand vînt rendre visite à sa mère, qui ne l'avait pas vu depuis longtemps. Alphonse ne fit aucune difficulté, et Ferdinand, ignorant du sort qui l'attendait, rejoignit Bérengère à Otella. C'était un modèle de sagesse que cet adolescent, dit la leçon quatrième de l'office de saint Ferdinand. Les grands qui entouraient Bérengère le saluèrent avec joie comme leur nouveau monarque et cherchèrent à lui obtenir la soumission d'Alvaro; celui-ci déclara qu'il ne reconnaîtrait Ferdinand que s'il était nommé son tuteur : cette condition inacceptable fut rejetée, et Alvaro s'empressa d'informer Alphonse IX de ce qui se passait et de l'inciter à disputer la couronne à son fils. Le roi de Léon fit en effet envahir la Castille par son frère Sanche, à la tête d'une armée; mais Bérengère, accompagnée de Ferdinand, avait gagné Valladolid; elle y convoqua les États de Castille, et, lorsqu'ils furent réunis, elle leur exposa que son père Alphonse, avant qu'il eût eu des fils, l'avait désignée pour son héritière par un acte royal qui était resté en dépôt dans la cathédrale de Burgos, et qu'il lui avait fait prêter serment en cette qualité par les États. L'assemblée reconnut

sans discussion les droits de Bérengère; cette dernière aussitôt déclara abdiquer en faveur de son fils, mais en se réservant la tutelle du nouveau roi. La renonciation fut aussi acceptée tout d'une voix, et Ferdinand proclamé roi de Castille. Ce fut le 31 août 1217 que se passa cette scène mémorable; peu de jours après, Ferdinand était couronné dans la cathédrale de Valladolid.

Agé alors de dix-neuf ans environ, il était d'une taille élevée, son visage était long et mince, son air noble et majestueux; à une grande distinction de manières et de maintien, il joignait un naturel bienveillant et un accueil affable. Le caractère des Français, dit La Bruyère, demande du sérieux dans le souverain : à plus forte raison en est-il de même du caractère des Espagnols. L'esprit de Ferdinand était porté au sérieux sans l'être à la tristesse; doux et fort, aimable et ferme, bon et appliqué, il relevait encore ces mérites séduisants et appropriés à la fonction qu'il allait remplir, par une foi profonde, par une piété vive et par une pureté de mœurs absolue. Ses sujets, en lui prêtant serment de fidélité, se promettaient une ère de justice, de bonheur et de gloire; ils ne devaient pas être déçus.

CHAPITRE III

FERDINAND, ROI DE CASTILLE.

La nouvelle de la proclamation et du couronnement de Ferdinand ne détourna pas Alphonse de Léon de ses prétentions ; il pénétra lui-même en Castille, avec l'espoir de s'en rendre maître : Alvaro l'encourageait, en lui promettant son concours. Vainement Bérengère lui députa l'évêque de Palencia et l'évêque de Burgos, pour le conjurer de renoncer à ses desseins : il continua sa marche vers Burgos, espérant s'emparer de cette ville par un coup de main; mais elle était bien défendue par Lope de Haro ; d'autre part, contrairement à ce qui lui avait été dit, les populations, sur son passage, se montraient partout fidèles à Ferdinand : il se rendit compte de l'inutilité de sa tentative et rentra dans ses États.

Mais Alvaro et ses frères, Gonzalès et Ferdi-

nand de Lara, prolongeaient leur rébellion ; Ferdinand et Bérengère se mirent à la tête d'une armée de volontaires et s'appliquèrent à les réduire à merci. Les fonds manquaient pour soutenir cette campagne : Bérengère vendit ses pierreries et employa l'argent qu'elle en retira à l'entretien des troupes royales. Alvaro fut pris à Ferrariola : on lui fit grâce de la vie, à la condition qu'il remettrait au roi toutes les places dont il disposait et qu'il contraindrait ses frères à remettre les leurs. Ferdinand de Lara entra en accommodement avec son souverain : il obtint de conserver ses forteresses, en reconnaissant ne les tenir qu'à titre de vassal et en faisant acte d'hommage ; Gonzalès demeura indomptable.

La modération du roi et de la régente leur concilia la plupart de ceux qui s'étaient rangés dans le parti des Lara, mais elle ne maîtrisa pas longtemps Alvaro et son frère Ferdinand, qui recommencèrent à fomenter des troubles. Le roi marcha aussitôt contre eux, avec des forces suffisantes pour les accabler ; se voyant perdus, ils passèrent en Léon, afin de tourner une seconde fois les armes du roi Alphonse contre Ferdinand. Ils le déterminèrent à envahir de nouveau les

États de son fils. Mais le sentiment national se manifesta spontanément en faveur du jeune roi : les grands levèrent une armée et, sans attendre les ordres de Ferdinand, coururent au-devant d'Alphonse, le rejetèrent hors des frontières de la Castille, pénétrèrent eux-mêmes dans le Léon et s'enfermèrent dans Salamanque, dont Alphonse fut contraint de faire le siège. Au même moment, Alvaro, terrassé par une maladie soudaine, mourait en témoignant un profond repentir de son infâme conduite[1]; le roi de Léon, qui se voyait privé de son concours, alors que ce concours lui eût été le plus nécessaire, offrit aux sujets de son fils une paix qui fut acceptée. Quant à Ferdinand et à Gonzalès de Lara, poussant la révolte jusqu'aux dernières limites, ils se rendirent auprès de l'émir de Maroc, dans le but de l'engager à tenter une expédition contre l'Espagne; mais Ferdinand succomba presque aussitôt son arrivée, et Gonzalès ne réussit pas à se faire écouter. Loin d'être découragé par tant d'échecs successifs, ce dernier eut l'audace de

1. Bérengère eut, dit-on, la générosité de pourvoir aux frais de ses funérailles, car il était mort dans le plus complet dénuement.

rentrer en Castille, et de ravager les terres de Bérengère ; finalement il se retira chez les Maures de l'Andalousie, et il y mourut.

Enfin débarrassé de tous ses adversaires, Ferdinand accorda une amnistie générale et s'appliqua avec zèle à réparer les maux causés par de si longs désordres. Bérengère songeait à marier son fils, afin d'assurer un héritier à la couronne, et plus encore afin de prémunir le corps et l'âme du jeune prince contre le double péril de l'âge et de la situation; l'esprit de piété de Ferdinand, son dessein bien arrêté de persévérer dans la voie de la pureté des mœurs, ne suffisaient pas à donner à cette mère prudente une pleine confiance dans l'avenir. Son choix, l'on ignore par suite de quelles circonstances, se porta sur Béatrix de Souabe (Hohenstaufen), fille de Philippe, qui avait été reconnu empereur d'Allemagne par Innocent III en 1207, et qui était mort l'année suivante.

Une ambassade, ayant à sa tête Maurice, évêque de Burgos, fut adressée au roi des Romains Frédéric II[1], cousin germain de la princesse, pour

1. Il fut couronné empereur en 1220.

demander la main de celle-ci en faveur du roi de Castille. La négociation du mariage ne dura pas moins de quatre mois; les envoyés repartirent enfin, emmenant avec eux Béatrix; ils traversèrent la France en passant par Paris, où la future reine de Castille fut reçue avec beaucoup d'égards et d'amitié par Philippe Auguste et par la belle-fille de ce roi, Blanche de Castille, dont elle allait épouser le neveu. Le mariage fut célébré à Burgos, le 30 novembre 1219 [1]; trois jours auparavant, Ferdinand avait entendu la messe au monastère de las Huelgas, et s'était ensuite armé lui-même chevalier, en prenant sur l'autel le baudrier et l'épée bénite dont il s'était ceint.

L'union de Ferdinand et de Béatrix, qu'aucun nuage ne troubla jamais, donna naissance, dans l'espace de moins de quinze années, à dix enfants: Alphonse, qui succéda à son père comme roi de Castille et de Léon, sous le nom d'Alphonse X;

1. Ferdinand et Béatrix étaient parents au cinquième degré canonique, comme descendant l'un et l'autre de Guillaume Ier, comte de Bourgogne; ils l'ignoraient très probablement; d'ailleurs, les règles posées par le quatrième concile de Latran leur permettaient de se marier sans dispense, comme ils le firent de bonne foi.

Frédéric, que nous verrons réclamer en vain à l'empereur Frédéric II l'héritage de sa mère; Ferdinand, qui mourut en bas âge; Henri, qui devint tuteur de son petit-neveu Ferdinand IV et régent du royaume en 1295; Philippe, qui fut archevêque de Séville; Sanche, archevêque de Tolède, chancelier de Castille sous Alphonse X; Emmanuel, seigneur d'Escalona; Éléonore, qui mourut jeune; Bérengère, qui se fit, du vivant de son père, religieuse au monastère de las Huelgas, dont elle devint abbesse; Marie, morte enfant.

Relativement à la vie intime, aux habitudes et aux vertus privées de saint Ferdinand, nous n'avons d'autres détails que ceux qui se trouvent épars dans la Chronique du ministre du saint roi, Rodrigue Ximénès, laquelle s'arrête à l'an 1243, dans celle de Luc, évêque de Tuy, qui finit dès 1237, dans la Chronique générale d'Espagne et dans la Chronique particulière du règne de Ferdinand, qui ne furent écrites l'une et l'autre que sous le règne d'Alphonse X. Luc de Tuy insiste sur la piété filiale de Ferdinand à l'égard de Bérengère : « Il lui obéissait, dit-il, comme s'il eût été un petit enfant sous la férule d'un maître. » Cette soumission n'était due

ni à une certaine paresse d'esprit ou à une certaine mollesse de caractère de la part du jeune roi, ni, de la part de sa mère, à un besoin de domination, très fréquent dans les âmes grandes et dévouées ; elle était raisonnée et volontaire : Ferdinand avait une entière confiance dans la clairvoyance de Bérengère, et il estimait, en suivant toujours ses avis, remplir son devoir de fils et de chrétien, et s'acquitter aussi d'un devoir de reconnaissance, car s'il était déjà roi, c'était parce que sa mère lui avait cédé le trône. Aucun texte, d'ailleurs, ne donne lieu de croire ni de supposer que Bérengère ait abusé de son ascendant ou de son autorité, ni qu'elle se soit montrée jalouse ou tracassière vis-à-vis de sa belle-fille ; la malignité publique, il est vrai, n'était pas, comme en France, à l'affût déjà des racontars de palais, et prompte à surprendre et à grossir les petites querelles de famille.

Alphonse de Léon se voyait à son tour troublé dans son gouvernement par des séditions ; loin de seconder les factieux du Léon, ou même de garder une neutralité qui n'aurait eu rien que de légitime, Ferdinand s'empressa d'aider son père à soumettre les rebelles en lui envoyant du ren-

fort (1222); il lui prêta également des troupes dans la campagne qu'Alphonse entreprit en 1228 contre les Maures, et qui se signala par la conquête de Cacérès, de Mérida et de Badajoz. Au lieu de témoigner à son fils de la reconnaissance, le roi de Léon songea de nouveau à envahir la Castille; instruit de ce dessein, Ferdinand lui écrivit une lettre, dont nous rapportons ici la traduction qu'en donne le P. de Ligny[1] : « O roi « de Léon, ô Alphonse, ô mon seigneur et mon « père, d'où vous vient ce nouveau courroux « qui est prêt à éclater contre moi? Par où ai-je « pu mériter que vous me déclariez encore la « guerre? Je le vois : vous ne pouvez pardonner « à votre fils d'être devenu roi de Castille ; un « père ne devrait-il pas plutôt s'en faire un « sujet de félicitation et de joie? Quel est le roi, « maure ou chrétien, qui ose vous attaquer, « tandis qu'il vous voit un pareil appui? A qui « en voulez-vous donc? Tant qu'il plaira à Dieu « de me conserver la vie, vous n'aurez rien à « craindre de la Castille. Vous l'éprouvez tous « les jours, que ceux qui vous étaient autre-

1. *Op. citat.*, pp. 74 et suiv.

« fois le plus contraires, n'ont plus pour vous « que des égards et des respects. Ce sont donc « vos amis que vous attaquez; n'est-ce pas com- « battre contre vous-même? Si je voulais user « de représailles, y a-t-il une puissance qui soit « aussi à portée de vous inquiéter, que celle que « le Tout-Puissant m'a confiée? Mais à Dieu ne « plaise : vous êtes mon seigneur et mon père, « ce nom me fera toujours oublier vis-à-vis de « vous que je suis un roi injustement attaqué, et « ne me permettra pas d'autres sentiments que « ceux qui sont renfermés dans la protestation « que je fais d'être disposé à souffrir tout de votre « part, jusqu'à ce que Dieu veuille bien vous « donner pour moi un cœur et des sentiments « paternels. »

Touché sans doute par tant de noblesse de cœur et tant de respect filial, Alphonse renonça à son projet, et Ferdinand put se consacrer tout entier à l'administration de son royaume. Sa mère Bérengère et l'archevêque Rodrigue, son chancelier, étaient ses conseillers et ses inspirateurs ; on bénissait l'heureux discernement avec lequel il savait choisir les gouverneurs des provinces et des villes ; il veillait à ce que partout et

en tout temps fût rendue une exacte justice, et lui-même, dans tous les lieux où il passait, se plaisait à écouter et à trancher les différends : aint Louis, plus tard, devait en user de même. Un autre trait commun aux deux rois, c'est l'extrême facilité avec laquelle l'un et l'autre se déplaçaient sans cesse, non point dans un but de distraction et d'agrément, ni pour satisfaire à un besoin d'activité inquiète et mal réglée, mais afin de maintenir partout, par leur présence et leur contrôle, le bon ordre et l'équité.

Non content de faire régner parmi ses peuples la justice de son vivant, Ferdinand voulut encore la leur assurer dans l'avenir. Il avait l'instinct des institutions nécessaires : l'Espagne lui dut la création du Conseil royal de Castille, tribunal suprême qu'il composa de dix auditeurs, tant clercs que laïques, et devant lequel on put interjeter appel des jugements rendus par tous les autres tribunaux. L'appelant était obligé de consigner une somme de quinze cents doublons, qui lui était rendue s'il gagnait son procès, qu'il perdait dans le cas contraire. « Il est aisé de voir, dit le P. de Ligny, par le peu que j'en dis, en

quoi ce conseil diffère de ce que nous appelons en France le Conseil privé du roi, et en quoi il lui ressemble[1]. » Le Conseil privé, appelé aussi Conseil d'État et Conseil des parties, était un tribunal des conflits, un tribunal d'évocation et un tribunal de cassation, plutôt qu'un tribunal de dernier ressort ; il remédiait jusqu'à un certain point aux inconvénients qui résultaient de la multiplicité des juridictions et de l'extrême diversité des lois et des coutumes ; il n'était en mesure ni de préparer l'unité de la législation, ni même d'assurer l'uniformité de la jurisprudence ; le Conseil royal de Castille était un tribunal d'appel, destiné à maintenir, dans l'interprétation des lois, cette similitude de vues qui est le complément de l'unité, déjà existante, de la législation. L'Espagne chrétienne, nous le savons, était, d'ancienne date, en possession de cette unité ; mais le code visigoth avait singulièrement vieilli : Ferdinand entreprit de le rajeunir et d'y fondre les lois plus récemment mises en vigueur ; il confia cette œuvre de longue haleine aux plus savants jurisconsultes ; elle ne fut pas

1. *Op. citat.*, p. 80.

achevée de son vivant. Son fils Alphonse X la fit poursuivre et y travailla lui-même ; il la publia sous le nom d'*El Setenario ;* elle est plus connue sous celui de *Las siete partidas* (les Sept Parties). « Cet ouvrage n'est pas seulement une collec- « tion de lois, c'est encore une série de traités « sur la législation, la religion, la morale. C'est « une composition philosophique, qui se propose « de convaincre non moins que de commander. « Le royal auteur nous rappelle le législateur de « Platon, parfois les Capitulaires où Charle- « magne prêche à ses durs Germains la morale « évangélique[1]. » Nous lui trouvons, quant à nous, une analogie assez marquée avec les Pandectes de Justinien.

Le même esprit de justice qui animait saint Ferdinand dans ses rapports avec ses sujets, présidait aussi à ses relations avec les gouvernements étrangers et aux actes de sa politique extérieure. Il apportait d'ailleurs le soin le plus constant à éviter tout sujet de différend avec les princes chrétiens, afin de réserver toutes ses

1. Demogeot, *Histoire des littératures étrangères considérées dans leurs rapports avec le développement de la littérature française, Italie-Espagne*, Paris, Hachette, 1880.

ressources en hommes et en argent à la guerre de délivrance à laquelle il entendait vouer sa vie ; et si, malgré ses efforts, une difficulté quelconque lui était suscitée par un autre souverain, il l'apaisait aussitôt par des concessions qui ne présentaient toutefois jamais rien d'excessif ; ce fut ainsi qu'en 1225 il régla par des satisfactions pécuniaires un litige qui était pendant entre sa cour et celle de Jaime I[er], roi d'Aragon. A plus forte raison observa-t-il une neutralité absolue à l'égard des querelles des gouvernements étrangers entre eux ou des embarras de leur politique intérieure ; on le vit même refuser à la reine régente de France, sa tante, les secours que cette princesse lui demanda lors des soulèvements qui troublèrent la minorité de saint Louis.

Les Chroniques nous fournissent peu de renseignements sur les pratiques de piété de Ferdinand, mais elles insistent davantage sur le respect du saint roi à l'égard de la religion et de ses ministres, sur ses fondations pieuses et charitables. « Il protégeait si bien les droits des églises, dit Luc de Tuy, que nul n'aurait osé y porter la plus légère atteinte. » Augmenter les revenus des évêchés, fonder ou rebâtir des ca-

thédrales, tels étaient, on peut le dire, son seul luxe et sa plus grande joie ; et, s'il est vrai, comme on ne saurait le nier, que ce sont les grands hommes qui ont été les plus grands bâtisseurs, Ferdinand III, qui entreprit ou suscita l'érection de tant d'édifices dont l'Espagne demeure justement fière, mérite assurément d'être regardé non seulement pour un saint, mais pour un grand prince. Il fit reconstruire entièrement, sur un nouveau plan, la cathédrale de Tolède et posa lui-même la première pierre de ce monument ; à son instigation ou à son exemple, Maurice, évêque de Burgos, Étienne, évêque de Tuy, Laurent, évêque d'Orense, dotèrent chacun leur siège épiscopal d'une cathédrale nouvelle ; Valladolid fut pourvu d'un évêché et d'une cathédrale par Jean, qui succéda comme chancelier de Castille à Rodrigue Ximénès ; le même, devenu évêque d'Osma, bâtit également la cathédrale de cette ville. Ferdinand et sa mère se plaisaient en outre, dit encore Luc de Tuy, à donner aux églises des vases sacrés enrichis de pierreries et des ornements de soie : le Christ n'a-t-il pas loué Marie-Magdeleine brisant un vase d'albâtre pour répandre sur la tête du divin Rédempteur

le parfum de grand prix qui y était contenu? C'était, de même, par amour pour le Sauveur que Ferdinand et Bérengère procédaient à leurs pieuses largesses; les sanctuaires espagnols y gagnaient de devenir d'admirables musées, sans que les sujets de Ferdinand fussent le moins du monde en droit de se plaindre de semblables dépenses : celles-ci, en effet, n'eurent jamais d'autre source que le butin prélevé sur les Maures ou les sommes épargnées par le souverain sur ses propres revenus. Peu de princes furent aussi économes, on pourrait dire : aussi respectueux que Ferdinand III des ressources de leurs sujets; un des traits les plus connus de sa vie est le suivant : au cours de ses guerres contre les Musulmans, quelqu'un lui représentait un jour qu'il devenait indispensable d'établir de nouveaux impôts : « Dieu pour qui seul je combats, répondit-il, ne manque pas de moyens de me rendre victorieux, s'il veut que je le sois; quant à moi, je suis bien résolu à n'user point de celui qui m'est proposé ». « Je crains plus, ajouta-t-il, la malédiction d'une vieille femme[1] que toutes les armées

1. *Unius edentulæ vetulæ,* porte la Chronique.

des Maures. » Il convient aussi d'observer qu'augmenter les revenus des évêchés, comme le faisait Ferdinand, c'était alors le plus sûr moyen de promouvoir ou de faciliter les institutions charitables, et, de fait, les évêques tenaient à honneur d'employer leurs ressources au soulagement des misérables; les hôpitaux, notamment, se multiplièrent sous le règne du saint roi.

Ferdinand étendit sa protection et ses faveurs aux monastères; l'on conserve encore les chartes d'établissement qu'il conféra aux deux ordres naissants de saint François et de saint Dominique[1]. Il déploya les plus grands efforts pour étouffer dans son royaume l'hérésie des Manichéens, qui commençait à s'y répandre : il faisait marquer au front d'un fer chaud, dit Odoric Raynald [2], ceux qui étaient infectés de cette peste; il condamnait les hérétiques au supplice du feu, ajoute Luc de Tuy, et on le vit parfois apporter lui-même du bois au bûcher. « Je ne sais », dit le P. de Ligny [3], « comment j'ose exposer ce trait aux yeux d'un

1. Celle accordée aux Frères Prêcheurs date de 1228.
2. *Ad ann.* 1236. *Ex Regesto Gregor. IX, lib.* 10, *Ep.* 182.
3. *Op. citat.*, pp. 92, 93 et 94.

« siècle comme le nôtre. Celui de Ferdinand le lui « passa. Des mœurs plus polies sont blessées de « ce qui ne blessait pas des mœurs plus simples et, « si l'on veut, plus grossières. Je n'essayerai donc « pas de faire goûter à mon siècle ce qui choque « si fort ses bienséances, et je me contenterai de « faire sur le fond de la conduite de saint Ferdi- « nand une observation qui suffira, si je ne me « trompe, pour la justifier aux yeux de tout « homme raisonnable, de quelque religion qu'il « soit, pourvu que ce ne soit pas la manichéenne. « C'est que les Manichéens n'étaient pas seule- « ment les plus impies de tous les hérétiques, « mais encore les plus corrompus de tous les « hommes. On sait les abominations qu'ils com- « mettaient dans leurs assemblées secrètes. Elles « seules les rendaient dignes du feu. Mais que « ne méritaient pas des hommes qui mettaient « ces abominations en dogme, et qui s'en étaient « fait une religion : qui, d'un côté, égalaient le « diable à Dieu, et de l'autre ne croyaient ho- « norer Dieu qu'en outrageant la nature? Et « pouvait-il y avoir assez de bûchers sur la terre « pour la purger de pareils monstres? Ferdinand « vint à bout, par ce moyen, de conserver dans

« ses États l'intégrité de la foi, la pureté des « mœurs et la tranquillité publique. Il n'eut « pas la douleur de voir ce qu'on voyait alors « de l'autre côté des Pyrénées, l'impiété, la dis- « solution, la fureur et les discordes civiles cou- « vrir la terre d'horreur et de sang. Il ne crut « pas que ce fût la racheter à trop haut prix « de tant de maux, que de le faire par le sup- « plice de quelques Prédicants. Le succès achè- « verait de le justifier, s'il avait besoin ici de « justification. »

Ce qui justifie les actions des saints, quoi qu'en puisse penser le P. de Ligny, ce n'est pas le succès dont elles sont couronnées, mais la pureté de l'intention qui les a inspirées; une action n'est jamais coupable, quand elle émane d'une conscience droite, qui se propose le bien moral pour fin, et qui, de bonne foi, croit licite le moyen qu'elle emploie; cette action, à la vérité, peut, dans ce cas-là même, n'être point louable, ni par conséquent digne d'être imitée, si son auteur commet une erreur en estimant licite le moyen dont il use. Saint Ferdinand ne se rendait assurément pas coupable, en condamnant au feu les Manichéens, puisqu'il se proposait

pour but de préserver de la contagion de leurs infâmes pratiques et de leurs erreurs doctrinales la morale et la religion de ses sujets, et puisque la répression qu'il exerçait à leur égard était autorisée et prescrite par les opinions et par les lois de son époque ; mais il ne se trouverait sans doute aujourd'hui personne pour le louer de sa sévérité, qui apparaît aux uns comme une atteinte à la liberté de la conscience, aux autres comme l'application de lois injustes par leur rigueur, bien qu'au surplus cette rigueur ne dépassât guère celle des articles du code pénal de Napoléon, qui frappaient de la peine de mort les faux monnayeurs et les falsificateurs de billets de Banque. L'on ne saurait toutefois, sans commettre soi-même une grave injustice, blâmer la conduite de Ferdinand envers les Manichéens, en tant du moins qu'elle tendait à réprimer leur propagande violente de corruption cynique, car la défense de la morale publique est au nombre des devoirs essentiels qui incombent à un chef d'État.

Les soins assidus qu'apportait Ferdinand III au gouvernement de la Castille ne fournissaient plus seuls un aliment à son activité : depuis

1225[1] il avait commencé son œuvre de libération du territoire espagnol, suivant en cela, comme en une foule d'autres circonstances, l'inspiration de sa mère Bérengère. Celle-ci voulant, dit l'archevêque Rodrigue, que son fils ne fût aucunement responsable des injustices dont les chrétiens étaient victimes, l'exhorta à donner à Dieu les prémices de ses armes et à rompre la trêve qui avait été conclue avec les Arabes. Ferdinand fit donc ses préparatifs; il rattacha à son service, par de bons procédés, un capitaine illustre, Alvaro Pérès de Castro, qui, dans un moment de dépit, s'en était allé porter son épée chez les Maures de l'Andalousie; ce fait, quelque honteux qu'il fût, n'était point une exception, comme on a pu déjà s'en rendre compte. Puis le roi entra en campagne; l'archevêque Rodrigue l'accompagnait. Dans cette première expédition, l'on ravagea le territoire de Baëça et d'Ubeda, l'on fit de nombreux captifs et l'on s'empara de la ville de Quesada; marchant ensuite le long du Guadalquivir jusqu'aux frontières du royaume de Jaën, l'armée castillane emporta sur son

1. 1224, selon les Bollandistes.

passage plusieurs châteaux, qui furent rasés.

La campagne finit aux approches de l'hiver, mais elle reprit au printemps de 1226 : le projet du roi était de conquérir tout le royaume de Baëça. A peine avait-il franchi la Sierra Morena, que le roi de Baëça, Aben Mohammed, qui descendait des émirs-al-moumenin d'Afrique, se présenta à lui et lui offrit de devenir son vassal. aux conditions qu'il lui plairait d'imposer. Le roi de Castille exigea la remise des villes fortes d'Andujar et de Martos et du château de Baëça, ainsi que le payement d'un tribut annuel, égal au quart des revenus du souverain musulman; ce dernier devrait en outre livrer comme otage son fils Abdul Monin. Aben Mohammed consentit à tout, et baisa la main de Ferdinand en signe de vasselage. Le château de Baëça fut donné aux chevaliers de Calatrava.

Mais, peu après, une insurrection éclatait contre le souverain almohade, coupable de s'être fait le vassal d'un roi chrétien. Cette insurrection était fomentée par Mohammed Motawakkel Ben Houd, qui cherchait à relever l'islamisme dans la péninsule, sous l'autorité suprême des califes de Bagdad. Aben Mohammed s'enfuit;

des cavaliers, lancés à sa poursuite, le rejoignirent non loin d'Almodovar et lui coupèrent la tête. Les habitants de Baëça s'attaquèrent au château; le grand-maître de Calatrava et ses chevaliers leur opposèrent une vigoureuse résistance et trouvèrent le moyen de faire savoir à Ferdinand la situation critique où ils se voyaient réduits. Le roi de Castille venait d'emporter d'assaut Capilla, après un siège de trois mois; il dépêcha aux assiégés une partie de son armée sous la conduite de Lope de Haro, puis se porta lui-même sur Baëça, qui fut prise le 30 novembre 1227; le 30 novembre est le jour où l'Église célèbre la fête de l'apôtre saint André : l'évêché de Baëça fut restauré, et reçut ce saint pour patron. Vainement Rodrigue Ximénès prétendit que Baëça fût rattaché à son diocèse : le Saint-Siège avait, depuis longtemps déjà, décidé que, toutes les fois que l'on reprendrait aux Musulmans une ville qui avait été avant la conquête le siège d'un évêché, cet évêché serait aussitôt rétabli. La présence d'un légat envoyé par le pape Honorius IV, contribua, dans la circonstance, à faire respecter cette décision, qui fut toujours appliquée par la suite.

Ce légat, Jean d'Abbeville, français de naissance, d'abord moine de Cluny, alors cardinal et évêque de Sabine, était arrivé en Espagne l'année précédente; il avait pour mission de prêcher aux princes chrétiens de la péninsule une croisade contre les Maures. Le Saint-Siège jugeait-il le moment favorable à une attaque générale, en présence des dissensions dont les États musulmans étaient devenus le théâtre? Cela paraît probable; peut-être aussi voulait-il venger le martyre que deux frères mineurs, Jean et Pierre, venaient de subir à Valence, par ordre du roi Zeit Abou Zeit, que nous ne tarderons pas à voir se convertir au christianisme. Ces deux religieux, le premier prêtre, le second frère convers, envoyés en Aragon par saint François d'Assise lui-même, n'avaient pas tardé à passer dans le royaume de Valence pour y prêcher la foi chrétienne, et y avaient péri, victimes de leur zèle [1].

Saint Ferdinand faisait déjà campagne lors de l'arrivée du légat; mais celui-ci sut entraîner

1. La fête de ces deux bienheureux martyrs, Jean et Pierre, est célébrée le 3 septembre dans l'ordre de saint François.

contre les ennemis du nom chrétien Alphonse de Léon et Jaime d'Aragon, et ce fut alors qu'Alphonse IX s'empara de Cacérès, de Mérida et de Badajoz. Jean d'Abbeville demeura trois ans en Espagne ; il tint dans chaque royaume catholique un synode, afin de réformer la discipline ecclésiastique. Il déclara nul, pour cause de parenté, le mariage de Jaime Ier avec Éléonore de Castille, sœur de Bérengère; mais le prince qui était issu de cette union, Alphonse, fut reconnu légitime. Éléonore se retira auprès de Bérengère, dont la destinée offrait avec la sienne tant de conformité.

Ce fut à ce moment que Zeit Abou Zeit, à qui Mohammed Motawakkel Ben Houd avait déjà enlevé la Murcie, mais qui restait maître de Valence, songea à embrasser la foi chrétienne, converti, dit-on, par l'apparition miraculeuse d'une croix à Caravacca ; bien que son dessein demeurât secret et n'eût pas encore été mis à exécution, il devint suspect à ses sujets, qu'excitait d'ailleurs un compétiteur, le fanatique Abou Dschomail Ben Zeyan. Il fut bientôt détrôné, et se retira avec son fils, Zeit Abou Mohammed, auprès de Jaime Ier d'Aragon. Il reçut le

baptême sous le nom de Ferdinand, et mourut en 1247. Zeit Abou Mohammed se fit également baptiser, mais beaucoup plus tard, en 1263 seulement; il prit le nom de Vincent.

La gloire de Dieu, l'avènement du règne de Jésus-Christ dans un plus grand nombre d'âmes, tel était l'unique but que se proposait Ferdinand en poursuivant ses conquêtes; il n'entrait dans ses plans ni l'intérêt, ni la pensée même de sa propre gloire; nous possédons à cet égard son affirmation expresse, dont la sincérité ne saurait être mise en doute, et que l'on ne peut davantage taxer de contraire à l'humilité chrétienne, car l'humilité véritable ne consiste pas à cacher les grâces que Dieu accorde, mais à être bien convaincu de son indignité et de sa faiblesse, à rapporter à Dieu tout le mérite de ses actes, à louer et à faire louer la puissance et la bonté divines en publiant les bienfaits purement gratuits dont le Maître suprême rend l'objet qui bon lui semble. Interrogé un jour sur le motif qui lui faisait redoubler sans cesse ses attaques contre les infidèles, saint Ferdinand répondit en des termes qui constituaient une invocation solennelle au témoignage de la Divinité, et par con-

séquent une sorte de serment : « Seigneur, vous « qui sondez les cœurs et les reins, vous savez « que je cherche votre gloire et non la mienne, « et que je désire le développement de la foi en « vous et de la religion chrétienne, plutôt que « celui de royaumes périssables[1]. » Délivrer l'Espagne de la domination musulmane, c'était, avons-nous dit, l'œuvre à laquelle il avait voué sa vie; à la vérité, cette délivrance n'était, à ses yeux, qu'un moyen : l'extension de la foi chrétienne était, en réalité, la fin à laquelle il tendait; il voulait, en un mot, rendre l'Espagne à Jésus-Christ.

Son zèle d'ailleurs, il importe de le remarquer, ne l'emporta jamais, dans sa conduite envers les infidèles, au delà des bornes légitimes : il n'exerça aucune violence, ni même aucune pression pour amener les vaincus à changer de religion; il ne prohiba point la profession ni la pratique de l'islamisme. Ses successeurs en usèrent de même; en 1609 seule-

1. Tu, Domine, qui scis corda et renes hominum, nosti quia non meam, sed tuam gloriam quæro, non tam caducorum regnorum quam fidei tuæ christianæque religionis incrementum desidero : *Sancius, Ep. Palent.*, *Histor. Hispan.*, part. tert., cap. XIX.

ment, Philippe III rompit brusquement cette tradition et chassa d'Espagne par un édit tous les Maures qui observaient encore l'islamisme.

Se regardant comme le soldat du Christ, Ferdinand voulait que la guerre fût sainte. Il faisait porter en tête de son armée une statue de la Vierge Mère de Dieu; l'archevêque Rodrigue ou, à son défaut, l'évêque de Placentia, Sanche, servait d'aumônier en chef aux troupes; l'un ou l'autre était secondé par un clergé nombreux, qui célébrait l'office divin, prêchait aux soldats la parole de Dieu, les exhortait à fréquenter les sacrements, et, selon les instructions formelles du roi, les pressait de se confesser et de communier avant chaque bataille. Ferdinand, durant les campagnes, n'omettait aucune de ses pratiques de piété; presque toujours il passait en prières la nuit entière qui précédait une prise d'armes, et toutes les fois qu'il marchait à l'ennemi, il portait sur la chair un cilice fait en forme de croix, qui lui couvrait la poitrine et les bras et qui était garni en dedans de pointes de fer. Il suspendait à l'arçon de sa selle une médaille de Marie, afin de pouvoir la regarder fréquemment, avec une pieuse confiance, du-

rant le combat; le reste du temps, il portait cette médaille sur lui, et elle fut trouvée sur sa poitrine, lorsqu'on ouvrit son cercueil en 1668.

Au printemps de 1230, il se mit en campagne, selon la coutume qu'il en avait prise depuis cinq années. Au mois de mai de l'année précédente, Jaime Ier d'Aragon avait commencé la conquête des îles Baléares. Ferdinand prit Montesa, qu'il démolit, Montiel et quelques autres places, puis alla mettre le siège devant Jaën, capitale d'un des petits royaumes maures de l'Andalousie. Il trouva cette ville mieux défendue qu'il ne s'y attendait, et battit en retraite. Il venait d'arriver à Guadalajara, quand il y reçut la nouvelle d'un événement aussi important pour l'avenir de l'Espagne que pour lui-même : la mort de son père Alphonse IX.

CHAPITRE IV

FERDINAND, ROI DE LÉON.

Ce fut le 23 septembre 1230 qu'Alphonse de Léon rendit le dernier soupir, emporté par une maladie rapide, au moment où il se préparait à se rendre en pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle, pour rendre grâces au patron de l'Espagne de la prise de Badajoz; sa dépouille mortelle fut portée dans la basilique de l'apôtre, et y fut ensevelie à côté de celle de Ferdinand II. Alphonse avait régné quarante-trois ans; il s'était fait aimer du clergé par ses libéralités, des misérables par une charité inépuisable et pleine de bienveillance. Il attribuait aux églises et aux monastères tout le butin qu'il remportait à la guerre. Il fit rebâtir, sur un plan grandiose, la basilique de Compostelle, il construisit à Léon

4.

un vaste hôpital pour y loger les pèlerins pauvres qui allaient prier saint Jacques dans son sanctuaire, il releva les tours de la cathédrale de Léon, qu'Almanzor jadis avait abattues. D'autres travaux d'utilité publique eurent aussi une large part de ses soins; il entretint les routes anciennes et en créa de nouvelles, fit réparer ou jeter de nombreux ponts. Il aimait les lettres et les sciences, et fonda en 1222 l'université de Salamanque, qui ne tarda pas à rivaliser avec celle de Palencia. Il réprima, avec une rigueur que nous taxerions aujourd'hui de cruauté, les pillards et les brigands qui infestaient les gorges des montagnes, ordonnant qu'ils fussent brûlés vifs ou précipités dans l'eau bouillante, mais il réussit de la sorte à faire régner la sécurité dans ses États. Il était juste envers tous, appliqué à la fonction royale, zélé pour le bien public, habile à discerner ce qu'il convenait d'accomplir dans l'intérêt de ses peuples.

A ces qualités d'administrateur, qui sont d'un bon et même d'un grand prince, il ne joignait pas, nous le savons, l'esprit de droiture ni la fidélité à ses engagements. Malgré l'admirable conduite de saint Ferdinand à son égard, il nourris-

sait contre son fils une animosité que rien n'avait pu vaincre et qui se fit jour jusque dans son testament. Vainement, en 1204, à la mort du fils qu'il avait eu de sa première femme, Thérèse de Portugal, il avait lui-même fait reconnaître par les États de son royaume les droits de Ferdinand au trône de Léon; vainement il avait fait approuver cette résolution par le pape Innocent III; vainement aussi, en 1218, après l'avènement de Ferdinand au trône de Castille, le pape Honorius III avait confirmé les droits du jeune prince à celui de Léon : le testament du monarque défunt tenait pour non avenus des actes si solennels et si décisifs; il instituait héritières du royaume Sancie et Dulcie, les deux filles qu'Alphonse avait eues de son premier mariage. Deux partis se formèrent aussitôt dans le Léon; les évêques, regardant, et à juste titre, le testament comme illégal, déclarèrent qu'ils étaient liés par le serment de fidélité qu'Alphonse lui-même leur avait fait prêter à Ferdinand en 1204, et qu'en conséquence ils reconnaissaient ce prince comme le roi; mais les infantes rallièrent à leur cause les chevaliers de Saint-Jacques, ainsi que la noblesse des provinces de Galice et des Asturies. Le comte

Diégo Diaz, gouverneur de la ville de Léon, se prononça également pour elles et fit occuper par ses hommes l'église et la tour de Saint-Isidore, tandis que l'évêque garnissait sa cathédrale de troupes bien décidées à soutenir les droits de Ferdinand. Ainsi la guerre civile était sur le point d'ensanglanter la capitale ; mais, raconte Luc de Tuy, don Diégo Diaz fut atteint tout à coup d'une maladie si violente, que les yeux paraissaient lui sortir de la tête ; « il criait, ou je ne sais qui criait en lui, que saint Isidore, protecteur du roi Ferdinand, voulait le tuer, parce qu'il s'était emparé de sa tour et de son église ». C'était tout simplement le remords de son usurpation sacrilège qui lui donnait une fièvre ardente ; il céda aux conseils de sa mère, la comtesse Sancie, rendit à l'abbé du monastère de Saint-Isidore l'église et la tour, lui fit en outre présent d'une indemnité pour le préjudice qu'il lui avait causé, et recouvrant ainsi la paix de sa conscience, il se trouva du même coup parfaitement guéri. Il quitta Léon, et la ville rentra dans le calme et la sécurité.

Cependant Bérengère mandait à son fils de se hâter de la rejoindre et de pénétrer avec elle en

Léon. Le roi de Castille, qui s'était déjà mis en route, accéléra sa marche, rencontra sa mère à Orcaja et se dirigéa avec elle sur Toro, la place du Léon la plus rapprochée de la Castille. Une députation de la noblesse de cette ville se porta au-devant de lui, le rencontra à Villalar, le salua pour roi et lui demanda de faire dès le lendemain son entrée dans Toro. Ferdinand ne manqua pas de déférer à ce vœu, et fut accueilli dans Toro par des acclamations unanimes. Partout ailleurs, les esprits, à l'exception du clergé, étaient beaucoup moins bien disposés à son égard : la réunion du Léon à la Castille déplaisait à presque tous, dit l'archevêque Rodrigue; la fierté des habitants ne pouvait admettre que le plus ancien des royaumes chrétiens de la péninsule cessât d'exister au profit d'un État de date beaucoup plus récente. Cependant les évêques affirmaient hautement les droits de Ferdinand, et celui-ci, de son côté, se conciliait les habitants, en les assurant que son intention n'était nullement de supprimer l'indépendance du Léon, mais qu'il était au contraire entièrement décidé à maintenir la vie propre et le titre de ce royaume. Les exhortations des évêques et les déclarations du prince

portèrent leurs fruits. Ferdinand vit les places de Majorga et de Mausilla se soumettre à lui sur son passage ; il fit ensuite son entrée dans la capitale, sans rencontrer d'obstacle ; à la cathédrale, où il se rendit directement, le clergé et le peuple proclamèrent son avènement et chantèrent un *Te Deum* en action de grâces.

Mais les provinces du nord restaient en armes, prêtes à défendre la cause des infantes ; l'entourage de Ferdinand le pressait de s'y transporter sans délai et, l'épée à la main, de les ranger sous son autorité ; le roi répugnait à user de ce moyen ; sa mère, qui ne craignit rien tant, dit l'archevêque Rodrigue, que la dévastation du royaume et du pauvre peuple, se chargea de négocier la renonciation des infantes. La mère des deux princesses, Thérèse de Portugal, venait précisément, de son monastère de Lorvan, d'écrire à Bérengère pour lui demander une entrevue, afin d'y régler amiablement avec elle le sort de ses filles ; Bérengère lui donna rendez-vous à Valencia, petite ville du Portugal, sur la frontière de la Galice. Nous avons déjà dit quelle était la sainteté de celle qui avait été la première femme d'Alphonse de Léon : la droiture et la bonne foi

en formaient nécessairement un des mérites. Aussi Thérèse reconnut-elle sans difficulté la légitimité des droits de Ferdinand et s'engagea-t-elle à obtenir de ses filles que celles-ci fissent leur soumission à ce prince et lui rendissent toutes les places qu'elles détenaient elles-mêmes, ou lui fissent rendre toutes celles qui étaient détenues en leur nom; mais en même temps Thérèse, et, en agissant ainsi, elle remplissait son devoir de mère, demanda et obtint pour les infantes une pension annuelle et viagère de trente mille pièces d'or. Comment ne pas admirer la grandeur d'âme d'une princesse qui, après s'être vue contrainte de descendre du trône sans l'avoir mérité, empêchait, par esprit de justice, ses filles de chercher à y monter et les obligeait à s'incliner devant le fils de celle qu'elle aurait eu sujet de ne regarder que comme une rivale? L'abnégation toute chrétienne de Thérèse de Portugal a été une des sources de l'unité de l'Espagne.

Ferdinand était resté à Léon; Bérengère lui annonça le succès de sa démarche: il s'empressa de ratifier les clauses du traité, que les infantes acceptèrent aussi. Peu après, le frère et les deux sœurs se rencontrèrent à Benavente, et une affec-

tion profonde, que rien ne troubla jamais, s'établit entre eux.

Néanmoins il fallut encore deux ans au nouveau roi pour achever de pacifier le Léon. Il crut, et à bon droit, nécessaire de sévir contre ceux des nobles qui s'étaient révoltés contre son père et qui étaient, pour la plupart, demeurés impunis malgré la fermeté d'Alphonse : il les bannit à perpétuité du royaume. Mais, en même temps, il rendait aux villes plusieurs privilèges qui leur avaient été enlevés sous les règnes précédents, diminuait les impôts, améliorait la législation, réformait l'administration de la justice, comme il l'avait fait en Castille, et visitait chacune des principales villes, pour s'assurer que le bon ordre y régnait, que l'équité y était respectée et y reposait sur des fondements solides.

Tout en demeurant parfaitement fidèle aux promesses qu'il avait faites touchant l'avenir politique du Léon, il voulut, pour le bien de l'Espagne chrétienne, rendre incommutable et définitive l'union entre les mains d'un même monarque des deux royaumes de Castille et de Léon : à cet effet, il posa comme une règle fondamentale de la constitution des deux pays que

les deux couronnes, bien que devant toujours rester distinctes, ne pourraient jamais être séparées; en d'autres termes, il plaça ces deux États sous le régime que le droit des gens moderne appelle l'union réelle. Il décida en outre qu'ils appartiendraient toujours à l'aîné des fils du roi défunt, et qu'ils ne pourraient échoir à une princesse que dans le cas où il ne survivrait aucun héritier mâle. Il omit de statuer sur la question de savoir dans quel ordre, à défaut d'héritier mâle direct, les branches collatérales seraient appelées à régner; plus explicite, plus précise, et par conséquent meilleure était sur ce point la constitution traditionnelle de l'ancienne monarchie française : elle appelait au trône, à défaut d'un héritier direct, le représentant aîné de la branche collatérale masculine la plus rapprochée du roi défunt.

La volonté nationale permettait à Ferdinand d'édicter ainsi des lois de succession monarchique; nous avons dit que, dès le rétablissement d'une royauté chrétienne en Espagne, cette royauté, au lieu d'être élective comme au temps des souverains visigoths, avait été patrimoniale et héréditaire; en conséquence, nous l'avons

aussi montré, le royaume pouvait être partagé entre les enfants du prince, mais il ne pouvait l'être que par une disposition émanée du prince lui-même, et consistant, soit dans un acte publié par lui de son vivant, soit dans un acte de dernière volonté ; l'hérédité était donc, en réalité, plutôt testamentaire que naturelle, tout au moins en ce qui concernait les provinces conquises par le monarque qui réglait le sort de ses États : les territoires pris sur l'ennemi étaient regardés, en effet, comme la propriété privée du souverain ; autre différence, et fort importante, avec l'ancienne constitution française, selon laquelle le roi ne possédait rien en propre, et voyait même réunir au domaine de la couronne, lors de son avènement, toutes les terres et tous les biens qui lui avaient appartenu jusque-là. L'assentiment des grands, c'est-à-dire des évêques, des comtes et des barons, à la désignation par le roi de l'héritier du trône, n'était pas regardé comme une condition indispensable à la validité de ce choix, mais seulement comme une mesure de sécurité pour le prince qui en était l'objet.

Comme son aïeul maternel Alphonse de Cas-

tille, comme son père Alphonse de Léon, Ferdinand III s'appuya sur le clergé et sur la bourgeoisie des villes pour réprimer l'esprit d'indépendance, les usurpations et les révoltes de la noblesse. Exempte du payement des impôts, pourvue de châteaux, de forteresses et de domaines considérables, elle était en mesure de tenir en échec le pouvoir royal, et, comme on a pu en juger, elle ne s'en faisait pas faute; les guerres contre les Maures, qui remplirent les vingt dernières années du règne de Ferdinand, ne lui laissèrent aucun répit pour fomenter des séditions; elles affaiblirent sa puissance, en lui apprenant à obéir, autant qu'elles accrurent celle de la royauté, en couvrant de gloire cette dernière. Ferdinand sut d'ailleurs trouver le véritable moyen d'amoindrir le rôle politique des nobles : ce fut d'accroître l'influence du tiers état. Chaque fois qu'il conquérait une ville sur les musulmans, il la peuplait d'habitants chrétiens, qui ne tardaient pas à devenir riches, et il dotait cette cité de privilèges importants : ainsi la fortune n'était plus le monopole des grands, et toute une portion du royaume échappait à leur domination. Sans doute, les villes de Castille et

de Léon n'envoyaient pas toutes, à beaucoup près, des députés aux Cortès, et celles qui y étaient représentées n'y avaient pas encore voix délibérative : ce ne fut qu'en 1349 qu'elles furent toutes admises à y figurer et à y voter; mais, dès lors, leurs *anciens* étaient consultés sur la quotité et l'assiette des impôts, avant que l'assemblée nationale fût appelée à prononcer sur cette double question.

La piété ardente du roi, ses libéralités envers les églises et les monastères, son zèle à faire observer les règles de la discipline ecclésiastique, sa bienveillance à l'égard des nouveaux ordres religieux, qu'il aidait à fonder de nombreux couvents, le rendirent cher au clergé de Léon, comme il l'était déjà à celui de Castille; au reste, sa ferveur religieuse ne l'empêchait pas de maintenir avec fermeté les prérogatives de la monarchie : les rois de Castille et de Léon étaient de tout temps en possession du droit de donner leur assentiment à l'élection des évêques; le Saint-Siège néanmoins leur contestait ce privilège; Ferdinand refusa toujours d'y renoncer : le rôle politique de l'épiscopat, qui formait le premier ordre dans l'État, rendait en effet légitime et né-

cessaire cette intervention royale, qu'un usage de plusieurs siècles avait d'ailleurs consacrée.

Maître de la Castille et du Léon, bientôt souverain des deux tiers de la péninsule, Ferdinand ne prit point cependant le titre d'empereur d'Espagne ; il n'aurait pu, il est vrai, le revêtir que de l'agrément du Saint-Siège, qu'avait sollicité et obtenu Alphonse VIII en 1135, et le Saint-Siège n'y aurait certainement pas consenti : ce titre, en effet, eût impliqué un droit de suzeraineté sur les autres royaumes chrétiens de la péninsule ; or, l'Aragon s'était reconnu vassal du Saint-Siège lui-même en 1204.

CHAPITRE V

GUERRES DE FERDINAND CONTRE LES MAURES. PRISE DE CORDOUE.

Ferdinand consacra trois années à pacifier le Léon et à le doter d'une bonne administration; durant ce temps, les musulmans d'Espagne furent en proie à des dissensions de plus en plus graves. La tyrannie des Almohades avait fini par soulever contre eux l'animosité générale. Un descendant de la famille des Béni-Houd, anciens rois de Saragosse, Abou Abdallah Mohammed Ben Yusuf, s'était, nous l'avons dit, présenté comme le libérateur des Maures et comme le restaurateur du véritable islamisme. Après s'être emparé de Murcie, il s'était fait proclamer émir sous le nom d'Almotawakkel Ale Allah. Il prêchait la guerre sainte contre les Almohades qui, disait-il, étaient

des hérétiques, et faisait purifier solennellement les mosquées que leurs prêtres avaient, selon lui, profanées. Se déclarant le vassal des califes de Bagdad, il s'habillait de noir et voulait que ses lieutenants fussent revêtus de la même couleur, parce qu'elle était celle de ces monarques. En peu de temps il était maître de Cordoue, de Mérida, de Grenade et de Badajoz, mais cette dernière place ne tardait pas, nous le savons, à lui être enlevée par Alphonse de Léon. Son dessein était de détrôner le calife de Maroc, Almamun; celui-ci, se voyant ainsi menacé, n'hésita pas à implorer le secours de Ferdinand; le roi de Castille lui envoya douze mille hommes, mais obtint en échange la permission de faire bâtir une église chrétienne à Maroc et le droit pour les chrétiens de l'Espagne musulmane de se servir de cloches. Almamun était le frère de Zeit Abou Zeit, le souverain de Valence, dont nous avons raconté la chute et la conversion. Toute l'Espagne musulmane, à l'exception de Séville, échappait aux Almohades; le Maroc lui-même était, au même moment, disputé à Almamun par un compétiteur, Jahia Annasir; Almamun mourut le 16 octobre 1232; un de ses

frères, Abou Hasen Ali, fut élu à sa place calife de Maroc, mais, sans cesse en butte aux attaques des Zeyanides (Béni-Zeyan) et des Mérinides (Béni-Mérin), il fut vaincu et tué (1248) dans un combat qu'il soutenait contre eux, et, en 1269, la dynastie des Almohades, renversée par les Mérinides, s'éteignait dans la personne de son quatorzième prince, Edris Abou Dibus.

Le 31 décembre 1229, Jaime Ier avait pris d'assaut la ville de Palma, capitale de l'île de Majorque; la soumission des îles Baléares, qui demanda plusieurs années, fut définitivement achevée en 1235.

Le vieux Sanche VII, roi de Navarre, avait vu avec un vif déplaisir le roi de Castille monter sur le trône de Léon; renfermé dans ses montagnes depuis la bataille de las Navas de Tolosa, il sortit de sa retraite pour s'allier avec le roi d'Aragon contre Ferdinand III. Par le traité de Tudela (1231), les deux souverains s'instituèrent mutuellement pour héritiers de leurs États, au détriment, Jaime, de son fils Alphonse, né de son mariage avec Éléonore de Castille, Sanche, de son neveu Thibaut, comte de Champagne; ils convinrent en même temps de déclarer de con-

cert la guerre à Ferdinand. Mais, dès l'année suivante, Jaime Ier déclarait son fils Alphonse héritier de tous ses États, et rompait le traité qu'il avait conclu avec Sanche. A la mort du roi de Navarre (7 avril 1234), il n'en manifesta pas moins l'intention de succéder à ce prince ; le pape Grégoire IX lui adressa des remontrances, et, soit qu'il en fût touché, soit qu'il jugeât plus sûr et plus avantageux de poursuivre ses entreprises contre les Maures, il renonça à ses prétentions. Les États de Navarre reconnurent Thibaut de Champagne comme roi.

Ferdinand n'avait témoigné aucun ressentiment de l'attitude que Sanche VII et Jaime Ier avaient prise à son égard ; tout son désir était de recommencer la lutte contre les ennemis du nom chrétien. Les Maures étaient rentrés dans Quesada, la première conquête qu'il avait faite sur eux ; il donna cette place à son chancelier Rodrigue et aux prélats qui succéderaient à ce dernier sur le siège de Tolède, à la condition qu'ils la tiendraient constamment en état de défense. Il céda de même, par la suite, aux ordres militaires, un assez grand nombre de villes qu'il prit aux musulmans, ce qui était le moyen le plus certain et

on peut ajouter : le moins dispendieux d'en assurer la conservation.

En 1233, il fit envahir le territoire de Cordoue par une armée nombreuse, commandée par son frère Alphonse et par le brave Alvaro Pérez de Castro. Le rendez-vous général avait été fixé à Andujar; on suivit le cours du Guadalquivir; la ville de Palma, qui essaya de résister, fut emportée d'assaut; l'on ravagea tout le territoire de Séville, et l'on descendit jusqu'aux portes de Xérès, sur les bords du Guadalété, où Tarik avait anéanti jadis la monarchie visigothe. Devant ce péril imprévu, Mohammed Ben Houd renonça brusquement à achever d'asseoir sa domination sur l'Andalousie, et il appela tous les musulmans à la guerre sainte contre l'envahisseur. Des Maures débarquèrent d'Afrique, dans l'espoir de gagner les palmes du martyre. Les chrétiens étaient quinze cents à peine ; quand Ben-Houd s'aperçut du petit nombre de ses adversaires, il ne douta pas de la victoire et donna l'ordre de préparer des liens pour attacher ceux qui seraient faits prisonniers. Il prit néanmoins les plus sérieuses dispositions de combat et partagea son armée en sept corps, dont chacun comptait plus d'hommes

que l'armée castillane tout entière. Celle-ci, outre l'infériorité du nombre, avait celle de la position ; elle était adossée au Guadalété et à la mer, qui lui coupaient toute retraite. Alvaro Pérez avait fait trancher la tête à cinq cents captifs, qui auraient pu rompre leurs fers pendant la bataille et prendre à revers sa petite armée. Il se confessa et communia, et ses soldats imitèrent son exemple ; il les exhorta à combattre en désespérés : « Vous avez, leur dit-il, la mer derrière vous, l'ennemi en face de vous ; il n'y a de salut pour vous que dans le ciel ; préparez-vous à mourir en vendant chèrement votre vie. » La confiance brillait néanmoins dans ses yeux ; et, afin de montrer qu'il comptait entièrement et uniquement sur la Providence, au moment d'engager l'action, il ne revêtit qu'une tunique et prit à la main, au lieu d'une épée, une simple baguette.

Il commandait l'avant-garde, et l'infant Alphonse l'arrière-garde. Quand le signal eut été donné de part et d'autre, les chrétiens subirent d'abord le choc de la cavalerie musulmane, sans laisser rompre leurs lignes ; puis, au cri de *Saint Jacques et Castille,* ils fondirent sur les ennemis

avec une impétuosité telle, qu'ils s'ouvrirent un passage à travers leurs rangs; se répandant alors parmi les bataillons débandés et terrifiés, ils passèrent au fil de l'épée tous ceux qui leur résistèrent; se lançant enfin à la poursuite des fuyards, ils les harcelèrent jusqu'aux portes de Xérès, qui se trouvèrent trop étroites pour recevoir la foule des vaincus; un grand nombre de ceux-ci périrent donc encore ou furent faits prisonniers.

Telle fut la bataille de Xérès, demeurée justement célèbre dans les annales de l'Espagne chrétienne; le triomphe était si prodigieux, et les vainqueurs l'avaient obtenu avec des forces si inégales à celles de leurs adversaires, qu'ils refusèrent de s'en attribuer à eux-mêmes le mérite, et qu'ils estimèrent en être redevables à l'intervention directe des puissances du ciel. Des prisonniers, disent les Chroniques, racontèrent que, pendant la mêlée, ils avaient remarqué un chevalier dont la monture était d'une éclatante blancheur; ce chevalier tenait d'une main une épée étincelante et de l'autre un étendard blanc; il était escorté d'une petite troupe, dont les chevaux étaient semblables au sien, et qui portait partout, comme lui, la terreur et la mort; cet escadron, conclu-

rent les auditeurs, ne pouvait être qu'un escadron céleste, et son chef était certainement l'apôtre saint Jacques.

Les pertes des chrétiens avaient été peu considérables : cette circonstance leur parut une autre marque de l'action divine. Ils attachèrent surtout beaucoup d'importance à ce fait que tous les chevaliers avaient eu la vie sauve, à l'exception d'un seul, dont le corps, d'ailleurs, ne put être retrouvé ; ce chevalier s'était obstinément refusé à se réconcilier avec un de ses compagnons d'armes, à moins que ce dernier ne consentît à se laisser embrasser par lui ; or, il était doué d'une force prodigieuse, et plusieurs fois, disait-on, feignant de se raccommoder avec un rival, il l'avait étouffé en le serrant dans ses bras. Les instances des prêtres, de don Alphonse et de son adversaire lui-même, qui le suppliait de lui pardonner de bon cœur s'il l'avait offensé, rien n'avait pu le faire renoncer à la condition suspecte qu'il prétendait imposer. Seul entre tous, il avait marché contre l'ennemi l'âme souillée ; sa disparition fut regardée comme une juste punition du ciel, et comme un avertissement pour ceux qui ne se prépareraient pas sain-

tement à des combats livrés pour la gloire de Dieu.

L'armée victorieuse rentra en Castille, chargée d'un immense butin ; dès le printemps de l'année suivante (1234), les opérations recommencèrent. Les ordres militaires, sous la conduite d'Adam, évêque de Placentia, s'emparèrent de Truxillo, de Magacela, de Medellin et d'Alhanga, tandis que Ferdinand, à la tête de l'armée, assiégeait Ubeda ; la citadelle de cette place se rendit le 29 septembre : les termes de la capitulation accordaient à la garnison le droit de se retirer librement, sans payer de rançon.

Cette nouvelle conquête était à peine achevée, qu'une épreuve cruelle venait frapper le roi de Castille : la reine Béatrix, qu'il aimait d'une affection si tendre, lui était enlevée par la mort. Les récits du temps sont avares de détails sur cette princesse ; ils se bornent presque à énumérer les enfants dont elle devint mère, estimant sans doute que c'est assez faire son éloge de montrer qu'elle remplissait vaillamment son devoir de reine, en donnant à sa patrie d'adoption des princes capables de la servir un jour. Ils louent toutefois sa piété, et leur silence, en ce qui concerne son caractère, semble bien

indiquer chez elle l'esprit de déférence et de soumission à l'égard de son mari, la douceur et la bonté. Cette petite-fille de Frédéric Barberousse était, selon toute apparence, une Allemande paisible, adonnée entièrement à son rôle d'épouse et de mère. Son fils Alphonse X, à qui nous devons également la relation de la guérison de Ferdinand, obtenue par Bérengère au sanctuaire de Notre-Dame d'Oña, raconte que, cinq ans avant de mourir, elle avait été délivrée subitement, en sa présence, d'une fièvre qui la mettait à toute extrémité. Le roi faisait alors le siège de Capilla ; comme cette place tardait à se rendre, il avait prié la reine de venir s'installer à Concha, ville de la Vieille Castille, située à peu de distance ; Béatrix, qui était dans un état de grossesse avancée, supporta mal les fatigues du voyage et, à son arrivée, tomba si malade qu'un médecin de Montpellier, nommé Pierre, qui la soignait, désespérait de sa vie. Elle demanda qu'on lui apportât une statue de la sainte Vierge, devant laquelle elle aimait à prier. Voici, dit-elle, en la prenant dans ses bras, celle qui me guérira. Elle l'invoqua avec ferveur, et se trouva aussitôt rétablie.

Ce fut à Toro qu'elle rendit le dernier soupir; son corps fut porté à Burgos et inhumé au monastère de las Huelgas; après la mort de Ferdinand, on le transféra à Séville et on le déposa à côté de celui du roi son époux.

Ferdinand avait l'âme trop haute et trop chrétienne pour se laisser abattre par la douleur, et même pour se laisser distraire, par le coup qui le frappait, de la mission libératrice qu'il s'était imposée. Lors de l'invasion du territoire de Cordoue par les troupes castillanes, Mohammed Motawakkel Ben Houd s'était, nous l'avons vu, interrompu brusquement dans ses conquêtes en Andalousie et avait appelé sous l'étendard du Prophète tous les musulmans contre l'ennemi commun; Arjona, Cadix, Jaën, Ubeda étaient, en conséquence, demeurés sous la domination d'Abou Abdallah Mohammed Ben Naser Ben Alahmar; mais, quand ce dernier eut perdu la place d'Ubeda, Mohammed Ben Houd marcha contre lui avec une forte armée. Les chrétiens profitèrent de cette rivalité, qui leur laissait toute liberté d'agir, pour envahir le territoire d'Andujar, qu'ils ravagèrent. Ils firent de nombreux prisonniers, et ils apprirent

d'eux que la ville de Cordoue était mal gardée, et qu'il était facile de s'en emparer par un coup de main. Quelques habitants maures de cette place, ajoute l'archevêque Rodrigue, étant mécontents de ceux qui la gouvernaient au nom du Motawakkel Ben Houd, firent même offrir aux Castillans de les seconder dans leur entreprise, s'ils se décidaient à la tenter.

L'expédition fut aussitôt résolue. Le plan convenu consistait, en premier lieu, dans l'attaque nocturne du faubourg d'Ascharkia ; ce faubourg était clos par un mur, qui formait à la ville une première enceinte. L'on était aux premiers jours de l'année 1236 ; les nuits étaient pluvieuses et obscures, ce qui permettait à la petite armée chrétienne de s'avancer sans être aperçue. Celle du 7 au 8 janvier fut choisie pour l'assaut ; plusieurs chrétiens, qui habitaient le faubourg et que l'on avait eu soin de prévenir du mouvement que l'on préparait, étaient venus se proposer pour guides. L'on s'approcha de la muraille dans le plus grand silence, en portant des échelles ; personne ne faisait le guet sur le rempart. « Tout va bien, dit un des guides, nommé Dominique ; faisons le signe de la croix, recom-

mandons-nous à la sainte Vierge et au glorieux apôtre saint Jacques ; puis lançons nos échelles de corde, et, si nous ne pouvons parvenir à les accrocher, appliquons à la muraille nos échelles de bois; ceux d'entre nous qui parlent la langue des Maures et qui portent leur costume, monteront d'abord, afin que leur présence ne donne point l'alarme. »

Le conseil était bon; il fut adopté ; on jeta des échelles sur une des tours qui, de distance en distance, garnissaient le mur d'enceinte. Deux chevaliers, Alvaro Colodro et Benoît de Baños, s'élancèrent les premiers; plusieurs autres, coiffés comme eux du turban, grimpèrent à leur suite. Parvenus au sommet, ils se trouvent en présence de quatre soldats maures, que leur ascension a réveillés, quelques précautions qu'ils eussent prises pour éviter tout bruit. L'un d'eux est de ceux qui ont promis leur concours à l'armée chrétienne; il reconnaît Alvaro Colodro et lui dit à l'oreille : « Débarrassez-vous de mes trois camarades, et je me charge du reste ». Les chevaliers se saisissent des trois soldats, les bâillonnent et les précipitent au bas de la muraille. Les chrétiens les achèvent, puis montent rejoindre

les premiers assaillants. La première tour est prise, on y laisse une garde suffisante, puis on s'avance sur le rempart, et l'on s'empare des autres tours que l'on rencontre au passage; on arrive à une porte, dite de Martos, dont on se rend maître également; on l'ouvre, et la cavalerie castillane, commandée par Pierre Ruis Tafur, frère d'Alvaro Pérès de Castro, pénètre dans le faubourg.

Le jour paraît, et les Maures s'aperçoivent de l'invasion; ils s'enfuient dans la ville, mais les agresseurs les poursuivent et en tuent un grand nombre. Cependant la garnison de la ville s'est mise en état de défense, et se prépare à tenter une sortie pour chasser les chrétiens. Ceux-ci se barricadent dans le faubourg, et dépêchent trois courriers : l'un à Alvaro Pérès, qui se trouve dans le voisinage, à Martos, à la tête d'un corps d'armée, et qui accourt aussitôt porter secours aux assaillants; un autre à un chevalier, nommé Ordogno Alvarès, avec ordre de répandre partout la nouvelle de ce qui se passe et de réclamer des renforts; un troisième enfin à Ferdinand, qu'il rejoint à Benavente, dans le Léon.

Le roi allait se mettre à table, lorsque le mes-

sage lui fut remis. Il monta à cheval à l'instant même, prescrivit que l'on mandât sans délai à la chevalerie, aux ordres militaires et aux milices des villes de venir le retrouver le plus tôt possible devant Cordoue, et partit immédiatement pour cette ville, suivi de cent hommes d'armes à peine. Le temps était affreux; toutes les rivières étaient débordées; il n'y avait point de ponts pour les traverser, et il était difficile de les passer à gué. Aussi Ferdinand, loin de rencontrer des renforts sur son passage, dut, au contraire, semer le long de sa route la majeure partie de sa petite escorte, et ce fut avec trente hommes seulement qu'après quatre jours de marche forcée il arriva devant Bienquerencia, la ville d'Andalousie la plus rapprochée de la frontière castillane. Le gouverneur, instruit de sa présence, se rendit auprès de lui; Ferdinand lui demanda de le laisser prendre possession de cette place; il refusa; le roi reprit sa course, et rejoignit promptement les assiégeants. Alvaro Pérès de Castro et Ordogno Alvarès étaient déjà parmi eux; les Castillans s'étaient maintenus jusque-là dans le faubourg, mais les sorties continuelles qu'ils essuyaient de la part de la garni-

son, les affaiblissaient de jour en jour et rendaient leur position presque intenable. Les renforts n'arrivaient pas, et l'on craignait d'être cerné par les troupes de Mohammed Ben Houd; ce dernier, lui aussi, avait reçu des messages le suppliant de se porter au secours des croyants menacés dans une de leurs plus importantes possessions; il s'était hâté de rassembler son armée et de se diriger vers Cordoue.

Mais Ferdinand, dont la science militaire égalait la bravoure, ne se contenta pas de relever par son énergie les courages abattus, il prit, dès son arrivée, les dispositions les plus habiles pour intercepter les communications des assiégés avec le reste du pays. Située sur la rive droite du Guadalquivir, la ville de Cordoue était reliée à la rive gauche par un pont, dont un fort défendait l'accès. Se rendre maître de ce fort et du pont, tel était le moyen d'empêcher les assiégés de se ravitailler : ainsi en jugea le roi, du premier coup d'œil. En conséquence, il fit en toute hâte construire des barques légères, les unes de bois, les autres de cuir; il y fit monter un certain nombre de ses soldats, et il y monta lui-même; puis, abordant ainsi par

eau le fort, l'épée à la main, il réussit à s'en emparer.

Cependant les troupes qu'il avait convoquées commençaient à le rejoindre; Mohammed Ben Houd qui, à la tête de son armée, était déjà arrivé à Ecija, à douze lieues de Cordoue, y apprit que les assiégeants se trouvaient maintenant en assez grand nombre; ses troupes ne laissaient pas d'être beaucoup plus considérables; mais il connaissait trop la valeur castillane pour ne point hésiter à se mesurer avec des adversaires si redoutables. Il se résolut donc à ne continuer sa marche que lorsqu'il aurait acquis la conviction d'un succès facile et certain; avant tout, il entendait être parfaitement renseigné sur l'importance des forces ennemies. Il avait dans son camp un chevalier chrétien, qu'il favorisait de sa plus entière confiance; ce chevalier, nommé Lorenzo Suarez, était un noble galicien, que Ferdinand avait banni à perpétuité de ses États, à cause des violences et des rapines qu'il avait commises en Léon, sous le règne d'Alphonse IX. Suarez, tout en continuant à manifester hautement un vif ressentiment contre son roi, brûlait du désir d'obtenir son pardon :

l'occasion lui parut propice, et il n'hésita pas à la mettre à profit. Il approuva donc la prudence de Mohammed Ben Houd, déclara qu'il était en effet indispensable de savoir exactement à quel chiffre s'élevaient les troupes assiégeantes, et s'offrit à jouer le rôle d'espion. Ben-Houd y consentit volontiers, et Suarez partit avec trois chevaliers chrétiens, qui avaient peut-être jadis participé à ses méfaits, qui, en tout cas, l'avaient suivi dans son exil et dans sa défection; lorsqu'il fut parvenu près du camp des Castillans, il mit pied à terre, ainsi que celui de ses compagnons en qui il estimait pouvoir le plus sûrement se fier; il laissa les chevaux à la garde des deux autres chevaliers, en prescrivant à ces derniers d'attendre son retour sans bouger. Il pénétra alors dans le camp sans être remarqué et, abordant un officier du roi, il lui demanda de l'introduire auprès de celui-ci, à qui, dit-il, il avait à communiquer des nouvelles de la plus haute importance. Il était déjà tard, et Ferdinand était couché; l'officier lui fit part néanmoins de la demande que lui-même venait de recevoir, et le roi donna ordre qu'on fît entrer le chevalier. Reconnaissant Suarez : Qui vous rend si hardi,

lui dit-il, de vous présenter devant moi? — Sire, répondit Suarez, Votre Altesse[1], en me bannissant de ses États, m'a fait un mal qui, je l'espère, se changera en bien pour Elle et pour moi.

Alors, il lui fit part des hésitations de Mohammed Ben Houd, et ensuite il lui demanda ses ordres. Avant de se prononcer, Ferdinand voulut connaître l'avis du chevalier. — Si Votre Altesse daigne m'en croire, reprit Suarez, Elle fortifiera son camp avec soin, Elle y retiendra ses soldats pendant plusieurs jours, Elle exercera une surveillance active, afin qu'il n'y pénètre aucun espion, Elle doublera les feux durant les nuits prochaines, en un mot Elle fera tout ce qui sera possible pour que son armée paraisse extrêmement nombreuse, et surtout pour que Ben-Houd ne puisse faire contrôler l'exactitude de la réponse que je me propose, s'il plaît à Votre Altesse, de lui donner dans ce sens; j'ajouterai qu'il courra de grands risques s'il décide de vous attaquer. Il prendra certainement son parti d'ici à trois jours; je le ferai connaître à Votre Altesse

1. *Celsitudo Vestra*, porte la Chronique.

par le chevalier qui m'a accompagné. Si, contrairement à ce que je suppose, Mohammed marche contre les assiégeants, j'accourrai parmi ces derniers pour combattre dans leurs rangs. — Votre avis est bon, dit le roi; suivons-le l'un et l'autre; je vous fais grâce.

Suarez partit aussitôt, rejoignit les chevaliers à qui il avait ordonné de l'attendre, et rentra avec eux en toute hâte à Écija; il y arriva à la fin de la nuit, et se rendit immédiatement auprès de Ben-Houd. L'armée chrétienne est très forte, lui dit-il, et son camp admirablement défendu. — Que dois-je faire? répondit Mohammed. — Je ne me permettrais pas de vous donner des conseils, reprit Suarez. Ben-Houd remit au matin sa décision; à son réveil, il reçut un courrier, qui lui était envoyé de Valence par Dschomail Ben Zeyan : ce prince le sollicitait de lui prêter main-forte contre Jaime Ier d'Aragon. Il assembla son conseil, et tous déclarèrent qu'il importait de ne pas laisser la province et la ville de Valence tomber au pouvoir des chrétiens. Ben-Houd se rangea facilement à cet avis, soit qu'il jugeât la place de Cordoue en mesure de se défendre sans son concours, soit qu'il pensât pou-

voir la reprendre facilement, si l'armée castillane venait à s'en emparer. Il partit donc, suivi de toutes ses troupes, et fit route pour le port d'Alméria, sur la Méditerranée; son dessein était de s'y embarquer, afin de gagner Valence par mer, cette voie lui paraissant la plus rapide. Le gouverneur d'Alméria le reçut avec les plus grandes marques de respect et d'amitié, lui offrit un festin splendide et, la nuit suivante, le fit étouffer pendant son sommeil. Ses vertus et ses exploits furent chantés en beaux vers par le poète Mohammed Asabarri; sa mort privait les musulmans du meilleur chef qu'ils eussent alors en Espagne.

Les habitants de Cordoue, en apprenant qu'ils ne seraient pas secourus, étaient tombés dans le désespoir, tandis que la nouvelle avait doublé la confiance et l'activité des assiégeants. Lorenzo Suarez avait réussi à quitter sain et sauf l'armée de Ben-Houd, et il avait même pu amener à Ferdinand tous les chrétiens qui étaient au service du Motawakkel. Les troupes royales augmentaient sans cesse en nombre, et les opérations étaient poussées avec vigueur. La ville était maintenant bloquée de toutes parts, et la

famine s'y faisait cruellement sentir. Sur les instances de la population, lasse de souffrir, les chefs de la place entamèrent des négociations dans le but d'obtenir une capitulation avantageuse. Ferdinand n'accorda aux assiégés que la promesse de la vie et de la liberté ; leurs biens leur seraient enlevés, mais ils auraient le droit de se retirer où bon leur semblerait.

Il fallut bien en passer par ces conditions; Cordoue ouvrit ses portes, et le 29 juin 1236, fête des saints apôtres Pierre et Paul, le roi de Castille et de Léon fit son entrée dans cette illustre cité que les Maures avaient possédée durant cinq cent vingt-cinq ans et qui avait été si longtemps la capitale du califat d'Espagne.

En peu de jours, grâce aux soins de Ferdinand, elle redevint catholique. Une croix fut plantée sur la plus haute tour de l'admirable mosquée qu'avaient construite les Ommiades; cette mosquée fut elle-même changée en une église, que l'on dédia à la sainte Vierge; Jean, évêque d'Osma, la purifia, puis y célébra la messe, en présence du roi, des membres du clergé qui avaient accompagné l'armée, des ordres militaires, des chevaliers et des soldats; le chant du

Te Deum et une procession solennelle d'action de grâces complétèrent ce triomphe chrétien, où les vainqueurs, loin de songer à eux-mêmes, n'envisageaient que la gloire du Dieu Sauveur, qui rentrait en maître dans une cité d'où le Croissant l'avait autrefois banni. En même temps, l'étendard de Castille et de Léon flottait sur l'Alcazar.

Ferdinand fit revivre l'ancien siège épiscopal et le dota richement. Dans la mosquée devenue cathédrale, il retrouva les cloches qu'Almanzor, en 990, avait enlevées du sanctuaire de Saint-Jacques de Compostelle et qu'il avait fait transporter jusque-là, depuis le lieu où il les avait prises, sur les épaules d'esclaves chrétiens ; elles servaient de lampes, le culte musulman ne faisant point usage de cloches. Le roi, pour venger l'outrage qui avait été fait jadis à la religion chrétienne et à ses fidèles, ordonna qu'elles fussent reportées à Compostelle sur les épaules d'esclaves maures; cet acte de réparation éclatante et sévère causa dans toute l'Espagne catholique une joie inexprimable.

Les musulmans quittèrent Cordoue, abandonnant leurs maisons et leurs biens, selon les

clauses de la capitulation ; ils se retirèrent dans les villes d'Andalousie où flottait encore l'étendard du Prophète ; Ferdinand attribua leurs richesses à ceux de ses sujets qui viendraient se fixer dans la cité reconquise, et une population nouvelle ne tarda pas à affluer, attirée par la douceur du climat, par la fertilité du pays, plus encore par les rares avantages qui lui étaient assurés.

Le pape Grégoire IX apprit avec la satisfaction la plus vive la nouvelle de la prise de Cordoue ; et spontanément il autorisa le roi de Castille et de Léon à lever pendant trois ans un subside de vingt mille doublons sur le clergé de ses États, afin de pourvoir aux frais que nécessiterait la continuation de la guerre contre les Infidèles ; en même temps, il exhortait Ferdinand à poursuivre cette lutte. Le roi accepta cette subvention ; mais jamais, de lui-même, il ne demanda au clergé aucune contribution pécuniaire : « Je n'attends de l'Église et de ses ministres, disait-il, d'autres secours que celui de leurs prières. » Nous avons dit déjà quel ordre régnait dans ses finances et combien était léger, sous son gouvernement, le poids des impôts.

Il rentra en Castille après la prise de Cordoue, et gagna directement Tolède, où sa mère Bérengère gouvernait en son absence, avec cette application et cette sagesse dont elle avait donné précédemment tant de marques; elle prenait soin d'entretenir d'hommes, de vivres et de munitions les armées de son fils, comme de maintenir l'ordre et la sécurité dans les deux royaumes de Castille et de Léon, de telle sorte que Ferdinand, libre de toute préoccupation à l'égard de ses États, où régnaient le calme et la prospérité, pouvait se consacrer tout entier à la tâche patriotique et chrétienne qu'il avait assumée.

Sans doute aussi, la reine-mère surveillait-elle l'éducation de ses petits-fils; notre temps, qui s'intéresse d'un façon si vive à tout ce qui a trait à la formation de la jeunesse, ne laisse pas de savoir mauvais gré aux chroniqueurs du Moyen Age de ne raconter pour ainsi dire jamais comment furent élevés les princes dont ils se sont donné mission de retracer la vie; assurément il nous est facile de nous rendre compte que l'instruction militaire chez les princes, le travail manuel chez les princesses, l'instruction religieuse

chez les uns et les autres, formaient les principaux objets de l'enseignement qu'ils recevaient; mais nous aimerions à connaître quelle part prenaient les parents à cette œuvre toujours difficile, comment notamment un monarque tel que Ferdinand III, que l'Église a placé sur ses autels et qu'elle nous propose pour modèle, comprenait et remplissait le devoir paternel.

Bérengère n'avait cessé de pleurer la mort de sa belle-fille; elle connaissait, elle admirait la vertu de son fils, mais elle savait aussi de quelle tendresse de cœur était doué Ferdinand; elle le voyait jeune encore (il n'avait que trente-huit ans), et d'autant plus exposé, malgré sa fermeté d'âme et son esprit tout chrétien, à accepter, sinon à rechercher des consolations illicites, que sa douleur demeurait plus vive et que ses regrets étaient plus amers; son désir était donc de le remarier. Pour aborder avec lui ce sujet délicat, elle ne pouvait invoquer l'intérêt de l'État, car ses petits-fils étaient assez nombreux pour que l'avenir de la dynastie parût assuré; elle n'avait d'autre ressource que de représenter à son fils, avec la franchise d'une âme qui cherche avant toute chose le règne de Dieu dans les cœurs, combien, chez

un prince, le veuvage, plus encore peut-être que le célibat qui n'a point cessé par le mariage, est un état dangereux pour le salut. Son langage fut si élevé et si persuasif, que Ferdinand lui déclara qu'il entrait pleinement dans ses vues, et qu'il s'en remettait à elle du soin de lui trouver une épouse ornée des mêmes mérites que Béatrix. Telle était l'humilité du saint roi, telle était sa défiance à l'égard de ses propres forces : la pratique constante de la chasteté chrétienne, selon les divers états qu'il avait traversés, l'intention ferme qui l'animait de demeurer fidèle à cette vertu, lui laissaient la crainte de la faiblesse humaine et l'incertitude de la persévérance.

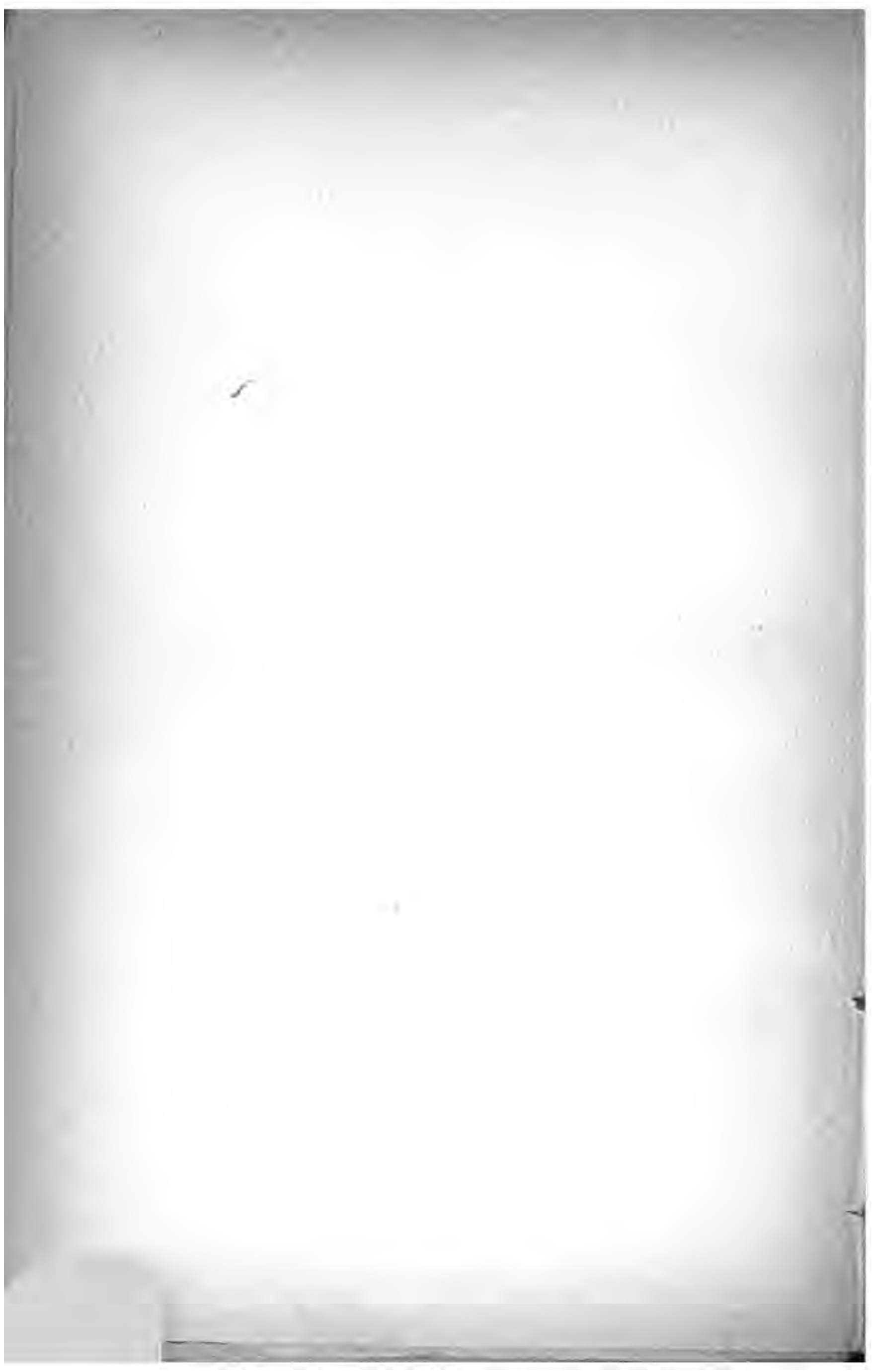
Bérengère se hâta d'user de la permission que lui donnait Ferdinand ; ce fut à la reine douairière de France, sa sœur, qu'elle demanda une seconde femme pour le roi de Castille et de Léon. Blanche s'empressa de déférer à ce vœu : elle arrêta son choix sur Jeanne de Ponthieu, fille de Simon, comte de Dammartin, qui était devenu comte de Ponthieu et d'Aumale par suite de son mariage avec Marie de Ponthieu ; cette dernière était elle-même fille de Guillaume III de Ponthieu et d'Alix de France, et petite-fille du roi Louis VII

le Jeune[1]. Jeanne fut conduite en Espagne, sous une escorte française, et son mariage avec Ferdinand fut célébré à Burgos, en 1237. Elle était fort belle, et son caractère était aussi doux et aussi affectueux que celui de Béatrix; Ferdinand l'aima avec la même tendresse qu'il avait aimé sa première femme; il ne pouvait se séparer d'elle, et il l'emmenait avec lui dans ses campagnes : il l'installait dans un lieu sûr, aussi proche que possible du théâtre des hostilités, et il lui faisait visite aussi souvent que les circonstances

1. Le P. de Ligny se trompe, en disant (pp. 171 et 172) que Ferdinand et Jeanne n'étaient pas parents; son erreur provient de ce qu'il croit qu'Alix de France, comtesse de Ponthieu, était fille d'Alix de Champagne, troisième femme de Louis VII, alors qu'elle était en réalité fille de Constance de Castille, deuxième femme de ce prince. Constance de Castille était fille du roi Alphonse VIII, bisaïeul de Ferdinand III et en même temps son trisaïeul. Ferdinand et Jeanne étaient donc cousins, par Alphonse IX de Léon, du troisième au quatrième degrés canoniques; ils l'étaient en outre au quatrième degré par Bérengère de Castille; or, le mariage, aujourd'hui encore, est prohibé dans l'un et l'autre cas sans la permission de l'Ordinaire. L'on ne s'aperçut point de cette double parenté lors du mariage de Ferdinand et de Jeanne, qui fut célébré sans dispense; l'on ne s'en aperçut pas davantage par la suite, et le Saint-Siège, qui ne la remarqua pas non plus, ne souleva jamais aucune difficulté.

le lui permettaient. L'hiver interrompait les opérations militaires; le roi et la reine le passaient ensemble, en Castille ou en Léon, dans la compagnie de Bérengère. Le plus parfait accord régnait entre tous les trois; animés d'une égale ferveur, ils vaquaient en commun à leurs exercices de piété; le bien de l'État les préoccupait au même degré; s'éclairant mutuellement de leurs lumières, ils apportaient aux affaires un semblable concours. Jeanne donna à son mari deux fils, Ferdinand et Louis, qui survécurent à leur père, mais peu de temps, et une fille, Éléonore[1], qui hérita du comté de Ponthieu et du comté de Montreuil et les apporta en dot au prince héritier d'Angleterre, depuis roi sous le nom d'Édouard Ier, qu'elle épousa en 1254.

1. Ferdinand fut l'aîné, Éléonore naquit ensuite, Louis vint au monde le dernier.



CHAPITRE VI

NOUVELLES CONQUÊTES DE FERDINAND.
ÉVÉNEMENTS DIVERS.

La mort de Mohammed Ben Houd avait été le signal de grands changements dans tout le midi de l'Espagne. Le perfide Abd-er-Rahman, auteur de cet événement, s'était empressé de livrer Alméria au prince de Jaën et d'Arjona, Mohammed Ben Naser Ben Alahmar; ce dernier réussit en outre à s'emparer de Grenade, qui avait été le centre de la puissance du Motawakkel; Malaga et d'autres villes de l'Andalousie reconnurent aussi sa domination. Séville et Xérès s'érigèrent en États indépendants, tandis qu'un frère de Mohammed Ben Houd, Ali Ben Yusuf Adeddaula, se faisait proclamer émir à Murcie (1238). Mais Ali, peu de temps après, était décapité par Abou Dscho-

mail Ben Moudaf, et la province de Murcie tombait en proie à l'anarchie. Profitant de ces désordres, Mohammed Ben Alahmar se proclama le défenseur suprême de l'islamisme dans la péninsule, chercha à rallier sous ses étendards tous les musulmans et appela les croyants à la guerre sainte.

Durant ce temps, la disette se faisait sentir à Cordoue : la campagne environnante n'avait pas été cultivée par les nouveaux habitants de cette ville, qui s'étaient laissés aller à la douceur de vivre dans une cité riche et prospère, mise à leur libre disposition, sans réfléchir que cette félicité trouverait vite un terme, si elle n'était entretenue par le travail. Ferdinand avait passé à Tolède la fin de l'année 1237; il y était encore au commencement de l'année 1238, et ce fut là qu'il apprit l'extrémité fâcheuse à laquelle la population de Cordoue se voyait réduite par sa propre faute ; espérant que cette détresse lui serait pour l'avenir une leçon efficace, et jugeant d'ailleurs que le devoir d'un prince est de secourir ses sujets malheureux, quels que puissent être leurs torts, il se hâta d'envoyer à Cordoue des vivres en abondance et cinquante mille maravédis

d'or : la moitié de cette somme était destinée à la ville même, l'autre moitié devait être distribuée dans les localités voisines. Ces secours n'ayant point suffi, Ferdinand chargea Alvaro Pérès de Castro d'en porter d'autres plus considérables.

L'illustre capitaine s'acquitta de cette fonction avec beaucoup de zèle et la plus grande équité ; la comtesse sa femme l'avait accompagné ; au moment de retourner auprès du roi pour lui rendre compte de sa mission, il la laissa dans la forteresse de Martos, avec Tellès, son neveu, et une très faible garnison. Cette imprudence faillit coûter cher à son auteur et à Ferdinand. Mohammed Ben Alahmar apprit que le château de Martos était presque dépourvu de défenseurs, et il accourut pour en faire le siège. Les Chroniques racontent ici une série de faits difficiles à croire ; mais, quelque large part qu'il convienne de faire à l'imagination ou à l'exagération castillanes, il n'en reste pas moins vrai qu'un prodigieux élan d'héroïsme animait alors les chrétiens d'Espagne, et jusqu'aux femmes elles-mêmes, et les rendait capables d'efforts inouïs pour défendre leurs conquêtes ou s'en faire de nouvelles. Le récit est trop curieux pour être passé sous silence : le

jour où Mohammed Ben Alahmar se présenta devant le château de Martos, Tellès était sorti dans la campagne avec ses hommes, pour leur faire faire la petite guerre ; la comtesse était seule avec ses suivantes; voyant approcher Mohammed et sa troupe, elle ferma avec soin toutes les issues et ordonna à ses femmes de monter au haut des tours, après s'être arrangé les cheveux à la manière des hommes, afin de faire croire aux ennemis que la place était défendue et de laisser ainsi à Tellès le temps de revenir. Tellès ne tarda pas à savoir ce qui se passait, et il se rapprocha en toute hâte du château; mais il hésitait à se frayer un passage à travers l'armée ennemie, avec une si faible escorte. Dias Pérès de Vargas, un de ses chevaliers, l'exhorta à payer d'audace : c'était le même gentilhomme qui, le matin de la bataille de Xérès, avait cherché en vain à fléchir par sa condescendance un rival félon ; il avait fait preuve, au cours de cette journée, de la plus éclatante bravoure : sa hache et son épée ayant été successivement brisées, il s'était armé d'une grosse branche d'olivier, dont il abattait tous ceux qui l'approchaient; le voyant ainsi s'escrimer, Pérès de Castro lui criait de temps en temps :

Machuca, Machuca (assomme) ; le surnom lui en était resté et devait passer à ses descendants. Il faut nous ouvrir un passage ou mourir, dit-il à ses compagnons ; à ces mots tous, sans hésiter, piquent des deux, fondent sur l'ennemi, rompent et franchissent ses lignes et rentrent au château, non sans avoir toutefois perdu bon nombre d'entre eux. Mohammed Ben Alahmar crut que la garnison de Martos était beaucoup plus forte qu'on ne le lui avait dit, et il leva le siège.

Alvaro Pérès de Castro, ayant rejoint le roi, avait sollicité et obtenu de lui de nouveaux subsides en faveur des habitants de Cordoue ; il se remit en route pour aller procéder à leur distribution ; mais, atteint par la maladie, il dut s'arrêter à Orcaja, où il succomba au bout de quelques jours. Ferdinand ressentit un vif chagrin de sa mort ; il perdait son meilleur et son plus fidèle capitaine, au moment où il avait le plus besoin de lui. La reconnaissance, vertu si rare, quoique si nécessaire, chez les princes, était de celles que le saint roi de Castille pratiquait en toute occasion : il fit faire à Pérès de Castro des funérailles dignes de sa vaillance et des services qu'il avait rendus à son pays. Aussitôt après, il

partit lui-même pour Cordoue, tant afin de pourvoir à la subsistance de cette ville qu'afin d'en compléter la conquête en soumettant d'autres villes secondaires de la région. A son arrivée, son premier soin fut d'appeler et d'installer, dans la campagne environnante, des colons chrétiens, qui remissent les terres en culture et rendissent le pays aussi fécond et aussi prospère qu'il l'avait été du temps des Maures. Il fit ensuite réparer et augmenter les fortifications de Cordoue; en même temps, par des négociations ou par la force, il rangea sous sa domination vingt-quatre places, parmi lesquelles Ecija, Almodovar, Retefilla et Moron.

Cette dernière se rendit d'elle-même, dans des circonstances qui méritent d'être signalées. Un chevalier, nommé Meledon, qui était le neveu de Lorenzo Suarez, s'était emparé d'une tour, dite Magazamura, qui se trouvait plantée au milieu d'un vignoble, à un quart de lieue de la ville; embusqué dans cette forteresse, il en sortait chaque jour pour ravager les terres avoisinantes, et il inspirait à toute la contrée une terreur telle que les mères, dit la Chronique, se servaient de son nom pour faire taire les enfants qui criaient.

Les habitants, excédés par ces dévastations, n'osant plus sortir de chez eux pour cultiver leurs champs et se ravitailler, prirent le parti d'offrir à Ferdinand de se soumettre à lui, à la condition qu'ils auraient la vie sauve et que leurs biens leur seraient laissés. Le roi accepta la proposition, et Moron, en passant sous son autorité, recouvra la sécurité. La loyauté du monarque castillan inspirait à ses ennemis une si grande confiance, que beaucoup d'entre eux commençaient à souhaiter de devenir ses sujets, plutôt que de demeurer dans l'état d'anarchie où les rivalités des chefs mahométans plongeaient alors l'Espagne musulmane.

Quelques difficultés intérieures marquèrent l'année 1239. Lope de Haro, dont le concours avait été si utile à Ferdinand lors de son avènement au trône de Castille, était mort à peu près en même temps qu'Alvaro Pérès de Castro, laissant un fils dont la fidélité était loin d'égaler la sienne. Ce fils, Diaz Lope de Haro, seigneur de Biscaye, n'ayant pas obtenu les gouvernements dont son père était investi, renouvela les attentats des nobles, qui avaient troublé le règne d'Alphonse de Léon et les débuts de ceux de Ferdinand, et que

ce dernier croyait avoir fait définitivement cesser. Il prit les armes et marcha contre son souverain, suivi de ses vassaux. Ferdinand venait de rentrer à Burgos, lorsqu'il apprit cette révolte ; il s'élança aussitôt au-devant des rebelles, qui firent volte-face à l'approche de l'armée royale ; sans chercher à les atteindre, il s'empara des châteaux de Diaz et les démolit ; puis il revint à Burgos, en donnant l'ordre à son fils aîné, l'infant Alphonse, de poursuivre les fugitifs à la tête d'un corps de troupes. Diaz se retrancha dans les montagnes de Biscaye, puis il entra en pourparlers avec le prince, qu'il supplia de demander sa grâce. Alphonse consentit à se charger de cette mission, et réussit à obtenir le pardon du coupable. Celui-ci vint trouver le roi à Burgos, lui fit sa soumission, le suivit à Valladolid, mais bientôt après, profitant d'un voyage que Ferdinand faisait à Olmedo, retourna en Biscaye et se mit de nouveau en état de révolte. Le roi, pour la seconde fois, envoya contre lui l'infant Alphonse, et Diaz, se voyant sur le point d'être pris, vint se jeter aux pieds de Ferdinand, en implorant son pardon. Il fut exaucé encore, et son repentir paraissant sincère, le roi lui rendit ses domaines

et lui accorda même le gouvernement d'Alcaraz. Sa fidélité fut désormais invariable.

La clémence réussissait à Ferdinand, parce qu'elle lui conciliait des âmes fières et indomptables, mais nobles et généreuses : il avait donc raison d'en user. La justice est une vertu, et la première des vertus sociales; la clémence n'en est pas une, ni la sévérité non plus. Un acte de clémence est louable, quand il est de nature à profiter au bien général, qui est le but humain et pratique auquel tend la vertu de justice; une mesure de sévérité est louable, quand elle assure le même résultat. Le devoir essentiel d'un prince, en tant que prince, est de faire tout ce qui dépend de lui pour accroître le bien général; la vertu de justice consiste donc pour lui, non seulement à rendre ou à faire rendre à chacun ce qui lui est dû, mais en outre à chercher avec soin dans quels cas et dans quelles proportions il importe au bien public qu'il se montre sévère ou clément; le caractère des différents peuples, les temps et les circonstances doivent nécessairement être pris en considération; quant à l'histoire, elle ne peut elle-même apprécier sainement le mérite d'un acte de clémence ou d'un

acte de sévérité, sans examiner préalablement si l'auteur de cet acte s'est proposé pour but l'intérêt de tous plutôt que son intérêt personnel; le discernement dont le prince a fait preuve entrera en ligne de compte, parce qu'il témoigne du degré d'application que le prince apportait à l'exercice de ses fonctions, du soin qu'il mettait à développer ses lumières naturelles, beaucoup plus encore que de l'intensité de celles-ci. Un examen de ce genre est singulièrement favorable à Ferdinand III; il permet de constater que ce monarque pratiquait, pour parler le langage des théologiens, avec le même zèle que la vertu cardinale de justice, la vertu cardinale de prudence, c'est-à-dire la vertu qui consiste à s'éclairer sans cesse et de plus en plus sur ses devoirs, afin d'éviter tout mal et d'accomplir toute espèce de bien.

Après le départ de Béatrix pour l'Espagne, l'empereur Frédéric II, roi de Sicile depuis l'année 1197, s'était mis en possession des biens qui avaient appartenu à l'empereur Philippe de Souabe, son oncle; ce prince n'avait laissé que des filles : Béatrix était l'aînée d'entre elles, et à ce titre, elle avait qualité pour recueillir l'héri-

tage de la branche cadette des Hohenstaufen. Elle en demanda à son cousin la restitution, sans l'obtenir; avant de mourir, elle investit de ses droits son second fils, Frédéric. Ferdinand, devenu veuf, adressa à l'empereur, au nom de l'infant, de nouvelles réclamations, qui demeurèrent pareillement vaines; il sollicita l'appui du pape Grégoire IX, et ce dernier se fit auprès de Frédéric II l'interprète des revendications du jeune prince espagnol. Troublé par cette intervention du pontife suprême, Frédéric promit de mettre le fils de Béatrix en possession de l'héritage de sa mère, aussitôt que celui-ci serait venu le trouver lui-même, pour en recevoir de lui l'investiture. Cette condition parut légitime à Ferdinand, qui, à la fin de l'année 1239 ou au commencement de l'année 1240, fit partir son fils pour le royaume de Naples, séjour habituel de l'empereur. L'infant était parfaitement décidé à s'établir en Allemagne, au milieu des domaines de son aïeul maternel, et en prenant ce parti il ne faisait qu'obéir au vœu que lui en avait exprimé sa mère avant de rendre le dernier soupir. Mais Frédéric II n'avait cherché qu'à gagner du temps; en guerre ouverte avec le

Saint-Siège depuis l'année 1238, il ne tenait nécessairement plus aucun compte des instances du pape, et le protégé de Grégoire IX devait avoir auprès de lui peu de crédit. L'infant le rejoignit à Foggia, mais son voyage et ses réclamations furent inutiles; il revint en Espagne, sans s'être fait rendre justice, après que Frédéric II eut été excommunié au concile de Lyon (1145), et il prit part aux opérations du siège de Séville.

Le Pape, de son côté, venait de solliciter le concours de Ferdinand dans la lutte où il se trouvait engagé contre l'empereur. Les causes de cette lutte étaient d'ordre politique plutôt que d'ordre religieux : Frédéric menaçait la liberté des républiques lombardes et violait les droits du Saint-Siège sur l'île de Sardaigne; le sort de l'Italie était en jeu, non le sort de la chrétienté. Le roi de Castille, nous le savons, s'était fait une règle de n'intervenir dans aucune des querelles qui pouvaient diviser les monarques de son temps; en observant ainsi une neutralité constante dans les guerres qui désolaient son siècle, il ne faisait, d'ailleurs, qu'obéir aux instructions réitérées des prédécesseurs de Gré-

goire IX, qui prescrivaient aux princes chrétiens d'Espagne de consacrer toutes leurs ressources et toute leur activité à délivrer la péninsule de la domination du Croissant : son devoir de chrétien, non moins que l'intérêt de ses États, lui dictait donc une réponse négative ; il la fit avec tous les ménagements dus au caractère sacré du souverain Pontife, mais néanmoins avec la fermeté d'un prince dont les desseins, longuement médités dans un esprit d'exacte justice, demeurent invariables. Ici, nous demandons, une fois encore, la permission de citer le P. de Ligny, qui donne de la correspondance de Ferdinand avec le Pape une analyse aussi élégante que fidèle : « On a les lettres que le saint « roi écrivit alors à Grégoire IX. Elles sont « pleines de vénération, de dévouement et de « reconnaissance pour l'Église et pour son « chef. Dieu qui sonde les cœurs et les reins lui « est témoin, dit-il, qu'il ne désire rien tant que « la prospérité de celui qu'il appelle le Vicaire « de Dieu, parce qu'en effet il nous tient ici-bas « sa place, et l'exaltation du Siège apostolique « qui distribue par toute la terre, avec autant « de sagesse que d'abondance, la céleste nourri-

« ture qui soutient la foi et qui fortifie l'espé-
« rance de tous les chrétiens, des rois ainsi que
« des sujets. Aussi, quoiqu'il n'ait point cessé
« de travailler pour sa gloire, soit en extirpant
« les hérésies, soit en lui acquérant de nouvelles
« provinces, cependant, après tant de faveurs
« générales et particulières qu'il en a reçues, il
« n'ose parler des services qu'il a tâché de lui
« rendre, de peur qu'il ne paraisse s'en faire un
« mérite; il compte même pour peu, eu égard
« à ses obligations, la disposition où il est d'ex-
« poser, s'il le faut, sa personne et ses États
« pour la défense de cette sainte Église, qui l'a
« toujours porté dans son sein, et dont il n'a
« jamais cessé d'éprouver les bontés maternelles.
« Ces motifs néanmoins ne l'obligent pas à se
« déclarer pour le Pape contre l'Empereur. A la
« vérité, il est vivement touché de l'état de l'É-
« glise; car, ajoute-t-il, est-il possible qu'un
« bon fils ne ressente pas les maux d'une si
« bonne Mère? Le fidèle peut-il être dans la joie,
« lorsque le Siége apostolique est dans la dou-
« leur? Et quelle vigueur peut-il rester aux
« membres lorsque le Chef est attaqué? Il va
« même jusqu'à reconnaître les torts de l'Em-

« pereur, mais il reconnaît aussi qu'il a bien « des raisons de lui être attaché ; et, pour satis- « faire à toutes ses obligations, il supplie le « Pape de le recevoir avec une indulgence pa- « ternelle et de rendre par ce moyen à l'Église « celui qu'il en regarde proprement comme le « Défenseur [1]. Si le Pape veut entrer dans ces « vues pacifiques, il offre sa médiation. L'abbé « de Saint-Facond, qu'il a chargé de lui remet- « tre sa lettre, a ordre de traiter cette affaire « avec Sa Sainteté, et d'aller partout où Elle « trouvera bon de l'envoyer, soit vers Frédéric « pour lui faire des propositions, soit en Espagne « si le Pape juge qu'il soit à propos qu'il y re- « tourne pour prendre de nouvelles instruc- « tions. » « Il ne paraît pas », continue le P. de Ligny avec cette naïveté pleine de finesse, qui était alors le trait saillant de l'esprit français, « que Grégoire ait beaucoup mis en œuvre « l'abbé de Saint-Facond, ni qu'il ait insisté « auprès de Ferdinand pour en obtenir ce qu'il « ne devait pas plus en attendre que de saint « Louis, qu'on sait avoir refusé pareillement de

1. *Ut mansuetudo patris pœnitentem reciperet filium, et Ecclesia suo non careret athleta.*

« prendre part à cette querelle. Ferdinand lui « ressembla en ce point comme en bien d'au- « tres. » « Heureuse alors l'Europe chré- « tienne », conclut-il, « si tous ceux de qui dé- « pendait son repos avaient été aussi amis de la « paix que l'étaient ces deux saints rois [1]. »

Le royaume de Murcie, nous le savons, n'était plus qu'un assemblage confus de petites seigneuries rivales : chaque ville, bourgade ou château obéissait à un chef militaire, ne connaissant d'autre autorité que la sienne propre, d'autre emploi du temps que l'attaque de ses voisins ou la défense de son domaine.

La guerre civile était permanente, et la population, lasse d'un pareil état de choses, appelait de ses vœux l'émir de Grenade, Mohammed Ben Alahmar, qu'elle savait disposé à envahir le pays et à lui imposer sa domination. Mais plutôt que de se laisser dépouiller par un maître inexorable, les seigneurs de Murcie offrirent au roi de Castille de se ranger sous son autorité. Ferdinand était alors malade à Burgos; instruit des projets de Ben-Alahmar, il venait de faire partir

1. *Op. citat.*, pp. 188, 189, 190 et 191.

pour la frontière de Murcie son fils aîné, Alphonse, à la tête d'une armée nombreuse, en lui donnant pour conseiller don Ruis Gonzalès Gijon.

Le jeune prince, en passant par Tolède, y rencontra des envoyés de Mohammed Ben Ali Ben Houd, vali de la ville de Murcie, qui venaient porter à son père des propositions d'accommodement. Il n'est pas nécessaire, leur dit-il, que vous vous rendiez jusqu'à Burgos; je me charge de faire connaître votre offre au roi de Castille, et je l'accepte d'avance en son nom. Les envoyés rentrèrent dans leur pays, firent dresser l'acte du traité, puis se portèrent au-devant d'Alphonse; ce dernier, après avoir averti Ferdinand et obtenu son assentiment, arrivait à Alcaraz, lorsqu'ils l'y rejoignirent. Le traité était signé par le vali de Murcie et par les commandants des villes d'Alicante, Elche, Oriola, Alhama, Alid, Aceca et Chinchilla; tous conservaient leurs places et leurs revenus, mais reconnaissaient pour suzerain le roi de Castille, s'engageaient à lui prêter serment de fidélité et à lui payer tribut, et devaient recevoir dans leurs citadelles des troupes chrétiennes. Seul parmi les princes de Murcie, le vali de Lorca, Aziz Ben Abdemelek,

s'était refusé à souscrire à cet arrangement, parce qu'il était le successeur du Motawakkel et qu'à ce titre, il prétendait au gouvernement de tout le royaume ; il garda son autorité sur Lorca, où il commandait en personne, sur Mula et sur Carthagène, dont les chefs militaires étaient ses créatures, et aussi sur deux villes du royaume de Valence, Xativa et Denia, dont il confia la garde à Jahia Ben Ahmed.

Alphonse reçut à Alcaraz le serment de fidélité des seigneurs du pays ; puis, escorté par la plupart d'entre eux et suivi d'une brillante chevalerie, il se dirigea vers la ville de Murcie, où il fit une entrée solennelle (1243). Il prit possession de la citadelle, y mit une garnison castillane, y établit un évêché et transforma la mosquée en cathédrale. Il s'appliqua ensuite à faire reconnaître dans toute la région l'autorité du roi son père ; admirablement secondé par le grand-maître de l'ordre de Saint-Jacques, Pélage Correa, il occupa en peu de temps toutes les forteresses, à l'exception de celles qui obéissaient au vali de Lorca, les fit réparer et y laissa des troupes. Ayant ainsi subjugué, puis pacifié le pays, il repartit pour la Castille, afin d'aller rendre

compte à Ferdinand de la manière dont il s'était acquitté de sa tâche.

Le roi, à peine guéri de sa maladie, s'était mis, selon sa coutume, à parcourir ses États, afin de réprimer les abus et les délits de toute nature; il se trouvait à Palencia, où il était occupé à punir divers malfaiteurs, lorsqu'il apprit que la disette recommençait à Cordoue et se faisait aussi sentir à Murcie. Il partit pour Tolède, afin d'y préparer des convois de vivres; ce fut là que son fils le retrouva; tous les deux se rendirent à Burgos, où l'infante Bérengère prenait le voile, au monastère de las Huelgas [1]; puis, quelques jours plus tard, Alphonse retourna en Murcie, où il répartit les subsides que son père y avait fait transporter. Son plus vif désir était de s'emparer des possessions du vali de Lorca; apprenant que la ville de Mula souffrait de la famine, il saisit l'occasion de la réduire par un blocus; les habitants ne tardèrent pas à se rendre. Mais Lorca et Carthagène résistèrent à toutes les attaques, et Alphonse dut se contenter de ravager leur territoire (1244).

1. Elle fut élue, par la suite, abbesse de ce monastère.

Maître des îles Baléares, le roi Jaime Ier d'Aragon s'était attaqué au royaume de Valence; l'émir Dschomail sollicita le concours des Béni-Zeyan d'Afrique, ses parents. Les membres de cette puissante tribu équipèrent une flotte et firent voile vers le port de Valence; mais des vents contraires et l'escadre aragonaise les empêchèrent d'atterrir, et ils durent abandonner la capitale de l'émir aux efforts de l'ennemi. Valence capitula, le 28 septembre 1238 : les habitants devaient avoir la vie sauve; ils pourraient se retirer où bon leur semblerait, en emportant leurs biens; s'ils préféraient demeurer dans la ville conquise, ils y jouiraient d'une entière liberté pour l'exercice de leur culte, continueraient à vivre sous l'empire de leurs lois et ne se verraient pas astreints à payer plus d'impôts que les sujets chrétiens du roi d'Aragon; dans les vingt jours, toutes les places situées sur la rive gauche du Xucar seraient livrées à Jaime; le pays qui s'étendait sur l'autre rive était laissé à Dschomail et à ses vassaux, à qui une trêve de sept ans était accordée. Le lendemain du jour où le traité fut signé, le 29 septembre, fête de l'archange saint Michel, le roi d'Aragon entra dans

Valence; l'évêque de Tarragone convertit en cathédrale la grande mosquée.

Jaime, dont la loyauté était loin d'égaler celle du roi de Castille, ne se fit pas longtemps scrupule de violer la trêve qu'il avait conclue ; il nourrissait surtout le secret désir de s'emparer de Xativa et de Denia, possessions du vali de Lorca, tant à cause de l'importance de ces deux places, situées l'une sur les confins de la Murcie, l'autre sur le bord de la mer, que parce qu'il tenait à ne point laisser Ferdinand III s'en rendre maître. Aussi, dès l'année 1240, il tentait d'enlever Xativa; ce ne fut toutefois qu'après quatre années d'efforts répétés, qu'il réussit à mettre la main sur cette ville. Denia succomba à son tour, au mois de mai 1248, et en 1253 la conquête du royaume de Valence fut définitivement achevée.

Maître de la Murcie, à l'exception de Lorca et de Carthagène, Ferdinand était dès lors en mesure de s'attaquer aux possessions de Mohammed Ben Alahmar, c'est-à-dire aux territoires d'Arjona et de Jaën et au royaume de Grenade. Il partit pour l'Andalousie, au commencement de l'été de l'année

1244; il ne devait plus revoir la Castille.

Il avait assigné la ville d'Andujar pour lieu de rendez-vous général à ses troupes ; son frère Alphonse l'y rejoignit, à la tête d'un petit corps, qui venait d'être battu par l'émir de Grenade. Quand toute l'armée eut été rassemblée, le roi ordonna à son fils aîné de faire contre Lorca et Carthagène une nouvelle tentative, qui demeura vaine ; lui-même se mit en campagne et dévasta le territoire de Jaën. Il détacha une division, sous le commandement de Nuño Gonzalès de Lara, et l'envoya assiéger Arjona ; cette place, qui n'avait que de très faibles approvisionnements, se rendit au bout de deux jours : les habitants, à qui l'on avait promis la vie sauve, se retirèrent, pour la plupart, dans le royaume de Grenade. Ferdinand prit possession de la ville, puis retourna à Andujar chercher la reine ; il l'emmena à Cordoue, dont elle fit sa résidence jusqu'à l'époque où le roi de Castille entreprit le siège de Jaën.

Durant l'automne de 1244, les troupes chrétiennes s'emparèrent de Castiella, de Pegalajar, de Montijar et de Cartejar ; puis, pénétrant dans la vallée de Grenade, sous la conduite de Ferdi-

nand lui-même, elles s'avancèrent jusque sous les murs de cette ville, dont elles commencèrent même le siège. Mais la mauvaise saison survint et causa des maladies, les assiégés firent plusieurs sorties et infligèrent aux Castillans des pertes sensibles, tandis qu'un parti nombreux de Maures se portait sur le château de Martos, pensant le trouver dégarni, l'enlever ainsi facilement, et revenir ensuite tomber sur les chrétiens campés devant Grenade. Ferdinand, dès qu'il eut appris l'investissement de Martos, envoya au secours de cette place son frère Alphonse; le grand-maître et les chevaliers de Calatrava, à qui elle appartenait, en vertu de la donation qu'ils en avaient antérieurement reçue du roi, partirent également, dans le but de la défendre; mais ce concours tardif fut inutile : les membres de l'ordre, en petit nombre, qui tenaient garnison dans la forteresse, avaient fait fuir l'ennemi avant l'arrivée du prince et de ses auxiliaires. Ferdinand leva le siège de Grenade.

Durant cette même année 1244, Dschomail Ben Zeyan cherchait à s'indemniser en Murcie des pertes de territoire qu'il avait dû subir dans le royaume de Valence; le vali de Lorca, qui

marcha contre lui, fut vaincu et tué dans une bataille qu'il lui livra; Dschomail s'empara de Lorca et de Carthagène, mais ce fut alors que Jaime Ier emporta Xativa, autre possession du vali.

La prise de cette dernière ville par le roi d'Aragon était un acte blessant pour le roi de Castille, qui était en droit de regarder les États du vali de Lorca comme une dépendance de la Murcie et, à ce titre, comme devant suivre le sort de cette province. Lors de l'avènement de Ferdinand au trône de Léon, Jaime, on s'en souvient, s'était allié contre lui avec le roi de Navarre; il avait en même temps institué ce prince son successeur, au détriment de son fils Alphonse, né de son mariage avec Éléonore de Castille, tante de Ferdinand; le saint roi ne s'était pas ému de ces mauvais procédés. Jaime, d'ailleurs, nous l'avons aussi noté, s'était repenti de sa conduite à l'égard de son fils, et il avait reconnu ce prince pour héritier de tous ses États. Mais, par la suite (1235), il se remaria avec Yolande, fille d'André II, roi de Hongrie; ayant eu de cette princesse un fils, Pierre, il fit décider, par une assemblée nationale qui se tint

à Daroca (1243), qu'Alphonse n'hériterait que de l'Aragon proprement dit, tandis que Pierre recevrait en partage le comté de Barcelone. Les grands d'Aragon s'élevèrent, pour la plupart, contre cette délibération, et la guerre civile était sur le point de déchirer le royaume. Ferdinand III s'abstenait sévèrement de se mêler des affaires intérieures et extérieures des royaumes chrétiens autres que le sien; mais il était alors dans la nécessité de régler avec Jaime Ier la question des droits respectifs de la Castille et de l'Aragon à l'égard des États de Murcie et de Valence; en confiant cette mission à son fils Alphonse, il jugea conforme à son devoir de roi d'engager ce prince à faire ce qui dépendrait de lui pour apaiser le différend aigu qui était né entre le roi d'Aragon et son fils aîné.

Alphonse de Castille eut une entrevue avec Jaime Ier à Almira (1244), et il réussit non seulement à trancher le litige pendant entre les deux pays au sujet de la Murcie, mais en outre à rétablir la concorde entre le père et le fils. Ce dernier consentit à ce que le comté de Barcelone fût attribué à son frère du second lit. Alphonse de Castille se fiança avec Yolande, seconde fille

de Jaime, et l'on convint que cette princesse recevrait en dot les places de Xativa et de Denia : le roi d'Aragon était déjà en possession de la première, il eut la faculté de s'emparer de la seconde; le droit de prendre Lorca et Carthagène était réservé au roi de Castille. Alphonse, de retour de son ambassade, réussit enfin à réduire ces deux villes.

Ferdinand projetait de faire le siège de Jaën; Mohammed Ben Alahmar, qui s'attendait à voir éclater ce dessein, voulut mettre la ville en état de subir un long investissement : il fit donc partir de Grenade pour Jaën seize cents bêtes de somme, chargées d'armes et de vivres, sous une escorte de cinq cents cavaliers. Le roi de Castille eut connaissance de cette mesure de précaution, dont le succès était de nature à retarder singulièrement la chute de Jaën, et aussitôt il ordonna à son frère Alphonse de se porter au-devant du convoi; lui-même, avec le reste de l'armée, suivit le prince de très près. Les Maures, à leur tour, apprirent que les troupes castillanes s'avançaient à leur rencontre, et ils rentrèrent dans Grenade. Jaën néanmoins se trouvait en état de résister pendant plusieurs mois, et Ferdinand,

qui le savait, hésitait à commencer les opérations; le grand-maître de Calatrava l'encouragea, au contraire, à agir sans retard. On était à l'automne de l'année 1245 : il fallait profiter de la mauvaise saison, qui empêcherait Ben-Alahmar de venir au secours des habitants. Le roi de Castille se laissa convaincre et, le siège une fois décidé, on prit les mesures nécessaires pour que toute communication des assiégés avec l'extérieur fût rendue impossible; on eut soin également de ravager la campagne environnante, afin qu'une sortie, si elle était tentée, ne permît pas à la ville de se ravitailler. Ferdinand en personne commandait les assiégeants, et ni le froid ni la pluie incessante n'arrêtèrent les travaux d'approche, qui se poursuivirent sans discontinuer durant tout l'hiver.

Mohammed, malgré les intempéries, s'était mis en marche, afin d'essayer de débloquer Jaën; il fut battu, et, désespérant dès lors de sauver cette place, craignant même que Ferdinand ne cherchât bientôt à lui enlever Grenade, il jugea qu'il n'avait d'autre moyen de mettre le reste de ses États à l'abri de la conquête, que de se reconnaître le vassal du roi de Castille. Il

prit l'avis de ses principaux conseillers, qui, tous, se montrèrent favorables à son dessein. Alors, il se rendit au camp des Castillans et demanda une entrevue avec Ferdinand. Introduit auprès du roi, il se nomma et exposa l'objet de sa démarche. Touché par une telle marque de confiance, ému de tant de grandeur d'âme et de loyauté, Ferdinand embrassa avec affection son noble adversaire, et lui déclara qu'à l'exception de Jaën, il ne lui enlèverait pas un pouce de terrain. Un traité fut conclu entre les deux souverains : la ville de Jaën devait être livrée à Ferdinand, le royaume de Grenade était laissé à Mohammed, mais ce prince reconnaissait le roi de Castille pour son suzerain; il promettait de lui payer un tribut annuel de cent cinquante mille maravédis, et de lui prêter main-forte, avec un nombre déterminé de cavaliers, toutes les fois qu'il en serait requis, soit contre les ennemis chrétiens, soit même contre les ennemis musulmans du monarque castillan. En présence de toute l'armée, l'émir de Grenade baisa la main du roi de Castille en signe de vasselage; il fut désormais admis à toutes les séances des Cortès, ainsi qu'aux fêtes de la cour, comme les

autres vassaux de la couronne. Ferdinand, jusqu'à la fin de sa vie, n'eut pas d'allié ni d'ami plus fidèle que ce prince mahométan, et Mohammed le pleura lorsqu'il mourut; tous les deux étaient dignes de se comprendre.

Au mois d'avril 1246, Ferdinand, à la tête de l'armée chrétienne, fit son entrée dans Jaën, qu'il avait assiégé pendant dix mois. La grande mosquée fut purifiée par Guttierès, évêque de Cordoue, et changée en cathédrale, sous l'invocation de la sainte Vierge; la ville fut pourvue d'un évêché, que Ferdinand dota avec sa magnificence habituelle. D'importants privilèges furent accordés aux chrétiens qui fixeraient leur résidence dans la cité conquise; il en vint un grand nombre, et le roi leur donna des maisons et des terres. Il eut soin de faire réparer les fortifications, et Jaën devint ainsi pour les Castillans ce qu'elle avait été jusque-là pour les Maures, c'est-à-dire le boulevard avancé, qui protégeait la frontière contre toutes les attaques.

Occupé de la sorte à pourvoir à la sécurité et à la prospérité de sa nouvelle conquête, Ferdinand passa huit mois à Jaën; l'accord intervenu avec le roi d'Aragon et le traité conclu

avec l'émir de Grenade ne laissaient d'autre champ à son zèle pour la délivrance de l'Espagne que Séville, Xérès et leur territoire respectif; ces deux cités s'étaient, on s'en souvient, érigées en États indépendants à la mort du Motawakkel; un assez grand nombre de villes secondaires relevaient d'elles. Durant son séjour à Jaën, Ferdinand médita le projet d'attaquer Séville; il ne se dissimulait pas les difficultés de cette entreprise. Aucune place n'était plus forte, et par sa situation, et par le nombre et la vaillance de ses défenseurs. Le roi de Castille savait dans quelle large mesure il pouvait compter sur le dévouement et l'ardeur guerrière de son armée, il avait la certitude que l'annonce de son dessein serait accueillie avec allégresse; son parti, en conséquence, était pris d'assumer encore cette nouvelle tâche, plus lourde, mais aussi plus décisive que les précédentes; mais, en même temps, il était trop ménager du sang de ses soldats pour ne pas s'enquérir avec soin des moyens les plus sûrs et les plus rapides de mener à bonne fin sa tentative. Il tint à Jaën un grand conseil de guerre, où les opinions furent partagées. Un certain nombre se mon-

trèrent d'avis qu'avant d'assiéger Séville on s'emparât de toutes les places avoisinantes et que l'on dévastât la contrée, afin d'isoler cette ville et de la mettre hors d'état de renouveler ses forces et ses provisions; à l'appui de cette manière de voir, on faisait observer qu'une semblable méthode avait toujours été suivie avec succès jusque-là. Mais le grand-maître de Saint-Jacques, Pélage Correa, et la plupart de ses chevaliers soutinrent que l'on risquait, dans ces attaques répétées, de perdre beaucoup d'hommes et de fatiguer les troupes, sans avoir la certitude d'affaiblir Séville; on lui laisserait, au contraire, plus de temps pour préparer sa défense et pour appeler peut-être à son secours les Maures d'Afrique; l'armée chrétienne était pleine de courage et de confiance : il fallait la lancer sans retard à l'assaut de la dernière citadelle des musulmans d'Espagne; quand cette citadelle aurait succombé, les places secondaires subiraient fatalement le même sort.

Ce fut à cette dernière opinion, dont les événements devaient démontrer la justesse, que se rangea Ferdinand. Il donna aussitôt les ordres nécessaires pour les préparatifs de l'ex-

pédition, demanda des renforts à son nouvel allié, l'émir de Grenade, puis se mit en marche à la tête de son armée. Il avait avec lui son frère Alphonse, l'infant Henri son troisième fils, le grand-maître de Saint-Jacques et le grand-maître de Calatrava. On fit route par Cordoue, où l'on ne séjourna point, et l'on ne tarda pas à arriver en vue de Carmona, petite ville située à peu de distance de Séville; sans s'arrêter à en faire le siège, on dévasta en passant son territoire. Mohammed Ben Alahmar lui-même venait de rejoindre l'armée chrétienne, avec cinq cents cavaliers. Ferdinand, poursuivant sa marche, atteignit Alcala de Guadaira, dont il jugea utile de chercher à s'emparer. Le commandant de cette place n'était pas en mesure de résister longtemps; apprenant que l'émir de Grenade se trouvait parmi les assaillants, il lui fit apporter par des députés les clefs de la ville, espérant obtenir de lui un traitement meilleur que d'un monarque chrétien. Ben-Alahmar accepta ces clefs, mais, en vassal fidèle, il les remit à Ferdinand; ce prince, à son tour, confia la place à son allié.

Toutefois, il prit soin lui-même de la mettre

en état de défense; mais, afin que le temps qu'il consacrait à cette occupation ne fût point perdu pour la poursuite du projet qu'il avait arrêté, il fit envahir la campagne de Séville par son frère Alphonse, et assiéger les villes de Carmona et de Xérès par les ordres militaires de Saint-Jacques et de Calatrava. Son sage conseiller, son ministre fidèle, l'archevêque Rodrigue, était mort l'année précédente (9 août 1245), tandis qu'il faisait route pour rentrer en Espagne après avoir assisté au concile de Lyon. L'affection et la reconnaissance de Ferdinand, nous croyons l'avoir montré, étaient grandes pour tous ceux qui se dévouaient avec lui au service de la chose publique : aussi cette perte l'avait-elle affligé profondément; du moins, elle ne l'avait point troublé dans ses desseins, car il pouvait encore se reposer sur sa mère du soin de gouverner ses États en son absence. Mais cette dernière elle-même allait lui être enlevée. Le 8 novembre 1246, Bérengère succombait, sans qu'il eût eu la consolation de la revoir et de lui fermer les yeux. Il était encore à Alcala, quand il reçut la nouvelle de sa mort, avant d'avoir su qu'elle était malade et que l'on redoutait sa fin. Il ressentit

la plus vive douleur, mais ne laissa cependant échapper aucune plainte; il accepta, au contraire, cette épreuve cruelle avec une entière résignation.

Ce fut pour sa piété filiale une satisfaction grande d'apprendre les regrets unanimes que laissait Bérengère et les honneurs inusités qui étaient rendus à sa mémoire. Cette princesse était, certes, digne de semblables témoignages d'affection et de respect : la Castille et le Léon, après des scissions toujours funestes et quelquefois sanglantes, devaient leur union à sa persévérance et à son habileté; ils devaient à la sollicitude toute chrétienne dont elle n'avait cessé d'entourer Ferdinand, le meilleur monarque qui eût jamais régné en Espagne; adroite et ferme, énergique et douce, généreuse et constante, elle s'était fait écouter sans s'imposer, consulter sans provoquer les appels à son expérience, obéir sans commander; elle avait été bonne pour tous : pour les églises et les monastères, qu'elle avait comblés de ses largesses, sans qu'il en coûtât rien au peuple chrétien; pour la noblesse pauvre, qu'elle se plaisait à relever et à secourir, avec une délicatesse qui n'avait d'égale que l'a-

bondance de ses dons; pour la nation tout entière, qu'elle avait tant contribué à pacifier et à faire prospérer, dont elle avait respecté les libertés, diminué les charges et soulagé les misères; pour les siens enfin, qu'elle avait aimés d'une affection utile et désintéressée, sans jalousie, sans importunité et sans esprit de domination.

Privé d'elle, Ferdinand se trouvait dans le plus grand embarras : pouvait-il poursuivre ses projets de conquêtes? sa présence, au contraire, n'était-elle pas nécessaire en Castille? Incertain de son devoir, il s'interrogeait lui-même, et sans doute aussi il priait Dieu de l'éclairer. A la fin, il prit le parti de retourner dans ses États héréditaires, et il quitta Alcala pour se rendre à Cordoue. Cependant, il hésitait encore, et, quand il fut arrivé dans cette dernière ville, il assembla son conseil, afin de lui demander avis. La réponse fut unanime : aucune affaire urgente n'appelait le roi en Castille, au lieu que tout délai donnerait aux Maures le temps de renouveler et d'accroître leurs forces. Ferdinand adopta cette manière de voir, et la reprise de la campagne fut décidée.

CHAPITRE VII

SIÈGE ET PRISE DE SÉVILLE.

Pour assiéger Séville avec des chances sérieuses de succès, il fallait auparavant s'être rendu maître de la campagne environnante, afin d'empêcher la ville de se ravitailler par terre; il fallait aussi disposer d'une flotte, afin de mettre cette place hors d'état de s'approvisionner par mer. Le roi s'était transporté à Jaën, au commencement de l'année 1247, afin de s'assurer que tout y était dans l'ordre et que dans le cas, peu probable d'ailleurs, où l'ennemi tenterait une diversion de ce côté-là, il rencontrerait une résistance qu'il ne pourrait vaincre. Il reçut dans cette ville la visite de Raymond Boniface, seigneur de Burgos, dont les connaissances dans l'art naval étaient fort étendues pour son temps; Raymond Boniface venait lui soumettre des pro-

jets d'armements maritimes, destinés à bloquer l'entrée du Guadalquivir et à intercepter ainsi les communications de Séville avec la mer. Ferdinand approuva pleinement les plans qui lui étaient proposés, et il ordonna à son vassal de rassembler une flotte dans les ports de Biscaye et de l'amener, en longeant les côtes de l'Océan Atlantique, jusqu'à l'embouchure du fleuve sur lequel Séville est située. Lui-même, quelques jours plus tard, retourna à Cordoue, où son armée l'attendait.

Il la fit partir sur-le-champ dans la direction de Carmona, et ne tarda pas à la rejoindre. Les jardins, les vergers, les vignobles et les plants d'oliviers, qui couvraient la région, furent rasés partout où la population refusa de se soumettre. Les habitants de Carmona, à l'approche des troupes castillanes, envoyèrent demander au roi une trêve de six mois, durant laquelle leurs terres ne seraient point ravagées ; ils payeraient, en revanche, une contribution de guerre : leur dessein était de gagner du temps, dans l'espoir qu'ils viendraient à être secourus par les Maures d'Afrique ; ils se ménageaient aussi de la sorte le moyen de discuter à loisir les clauses d'une

capitulation avantageuse, au lieu d'être obligés de subir les lois du vainqueur. Ferdinand néanmoins acquiesça à leur proposition. D'ailleurs, les six mois s'écoulèrent sans que personne fût venu à leur aide ; ils se décidèrent alors à traiter d'une manière définitive : ils obtinrent le droit de rester dans leur ville et de conserver leurs biens, à la condition de payer tribut et de recevoir dans leur citadelle une garnison chrétienne. Le siége de Séville était déjà commencé, lorsque ce dernier accord fut conclu.

Constantina et Alcolea s'étaient rendues, contre la promesse d'un traitement analogue, dès la première sommation qui leur en avait été faite par l'armée royale ; Lora avait aussi capitulé entre les mains du prieur de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, à qui Ferdinand avait confié le soin de la conquérir. La ville d'Alcolea fut donnée par le roi à l'ordre de Saint-Jacques, celle de Lora à l'ordre de Saint-Jean. Cantillana, qui ne voulut point traiter, fut emportée d'assaut, et sa garnison passée au fil de l'épée ; cet exemple effraya la place de Guillana, qui était cependant mieux en mesure de résister : elle ouvrit ses portes, après s'être fait concéder que ses habi-

tants ne seraient point contraints de s'expatrier et que leurs biens leur seraient laissés. Gerena commença par se défendre, mais, lorsqu'elle se vit sur le point d'être enlevée, craignant le sort de Cantillana, elle offrit de se rendre : elle n'obtint pour ses habitants que la vie sauve, sans l'autorisation de rester dans la ville et d'emporter leurs biens. La présence de l'émir de Grenade à l'armée du roi de Castille contribua pour une assez large part à déterminer Guillana et Gerena à faire leur soumission ; son influence auprès du monarque ne fut pas sans résultat favorable sur le sort qu'elles se virent attribuer.

Après la prise de Gerena, Ferdinand retourna à Guillana, où il tomba malade ; ne voulant point que cet incident retardât l'exécution du plan de campagne, il envoya son armée commencer le siège d'Alcala de Rio. A peine entré en convalescence, il partit pour la rejoindre, et s'efforça de pousser avec rapidité les opérations. Le commandant de Séville, Cid Abou Abdallah, était venu en personne s'enfermer dans cette place, avec trois cents hommes d'élite, et il la défendait avec vigueur. Les murailles étaient si solides, que les machines dont on se servait pour les

battre, se rompaient successivement. Ferdinand fit incendier les jardins et les moissons dans la campagne voisine ; désespérés par ces ravages, les habitants parlèrent de se rendre ; Abou Abdallah n'y voulant point consentir, ils le contraignirent de sortir de la ville avec sa troupe, et, après son départ, ils capitulèrent, moyennant le droit de rester dans leurs demeures et de garder leurs biens.

Le roi de Castille séjourna quelque temps à Alcala, afin d'en faire réparer les fortifications ; il s'y trouvait encore, lorsqu'il apprit qu'une flotte de treize voiles, conduite par Raymond Boniface, paraissait à l'embouchure du Guadalquivir. Cette bonne nouvelle était compensée par une autre, moins favorable : Abou Abdallah et son neveu, Abdul-Hasan, qui commandait sous ses ordres la place de Séville, avaient demandé du secours au calife almohade du Maroc ; et ce dernier leur avait envoyé trente galères, qui s'étaient embossées dans la passe de San-Lucar et empêchaient l'escadre chrétienne de pénétrer dans le fleuve ; en outre, les habitants de Séville se portaient en masse à la rencontre des troupes africaines afin d'attaquer, de concert avec elles,

les équipages et les navires de Raymond Boniface.

Ferdinand, aussitôt, lança un corps d'armée, commandé par Rodrigue Florès, Alphonse Tellès et Ferdinand Yannès, pour prêter main-forte au seigneur de Burgos ; ce corps ne sut point découvrir les vaisseaux ni les soldats ennemis, et rebroussa chemin. La flotte marocaine attaqua la flotte chrétienne, mais elle fut battue, malgré son excédent de forces ; d'autre part, un des lieutenants généraux du roi de Castille, Rodrigue Alvarès, tomba à l'improviste sur les Maures de Séville qui cherchaient à rejoindre leurs auxiliaires marocains, et il les défit complètement. Les navires de Raymond Boniface, ne rencontrant plus d'obstacle, remontèrent le Guadalquivir, et jetèrent l'ancre à une lieue environ en aval de Séville ; à partir du 20 août 1247, la ville fut complètement investie par terre et par eau. Le siège allait durer seize mois.

Séville était alors la cité la plus vaste, la plus peuplée et la mieux défendue de toute l'Espagne ; ses approvisionnements étaient considérables, ses habitants remplis de courage et prêts à se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Ja-

mais elle n'avait été assiégée jusque-là; aussi ses fortifications demeuraient-elles parfaitement intactes. Un mur d'enceinte, fort élevé et d'une grande épaisseur, défendait la place; il était flanqué de cent soixante-six tours, et percé de douze portes, que protégeaient elles-mêmes des ouvrages avancés. Un fossé large et profond séparait cette première muraille d'une seconde, qui n'était ni moins haute ni moins solide. A l'ouest et au nord, le cours du Guadalquivir était en outre un rempart naturel; du côté droit du fleuve, s'étendait cette admirable région de l'ancienne Bétique, qui, au temps des Romains, s'était appelée le Jardin d'Hercule; sa fertilité était incomparable, et les habitants de Séville pouvaient légitimement compter en tirer toujours les vivres dont ils auraient besoin : un grand nombre de châteaux et de forteresses la mettaient, en effet, à l'abri des attaques; la place forte d'Asnalfarache, située sur une montagne et qui dominait tout le pays, en barrait l'accès; enfin les communications étaient assurées entre les deux rives du Guadalquivir de la manière suivante : en face de la ville se trouvait la citadelle de Triana, dont les fossés s'ouvraient sur le

fleuve et qui formait ainsi une île presque imprenable ; un pont de bateaux la reliait à Séville, et ce pont était rendu inaccessible par une lourde chaîne, attachée d'un côté à une des tours de l'enceinte, que l'on nommait la Tour dorée, de l'autre aux remparts de Triana.

Mohammed, seigneur de Niébla, ville des Algarves, située à deux lieues environ de Séville, se porta au secours de cette dernière place avec son armée; lorsqu'il arriva sur le bord du Guadalquivir, le grand-maître de Saint-Jacques, Pélage Correa, et ses chevaliers, n'hésitèrent point à traverser le fleuve pour combattre; ce trait d'audace incroyable réussit pleinement : non seulement la petite troupe put franchir sans dommage l'obstacle périlleux qui la séparait de ses adversaires, mais elle défit complètement ceux-ci et les contraignit de battre en retraite. Apprenant ce brillant succès, Ferdinand envoya au grand-maître des renforts, qui lui permirent de s'emparer de Gelvès et de rester maître de la rive droite du fleuve.

Ce fut à Tablada, à une demi-lieue au sud de Séville, que le roi de Castille dressa son camp; muni d'un fossé, pourvu de rues et de places, à

l'image des retranchements romains, ce camp était en outre aménagé dans les conditions les plus favorables au maintien de la santé parmi les assiégeants. On l'eût pris pour une véritable ville; chaque métier y avait ses représentants, qui exerçaient librement leur industrie; l'ordre et la discipline, ainsi qu'une extrême propreté, régnaient partout. Les troupes n'étaient de service qu'à tour de rôle, et échappaient ainsi à la fatigue, tout en étant tenues constamment en haleine.

L'hiver se passa parmi des engagements presque quotidiens, où les chrétiens eurent toujours l'avantage; Correa, Garcias Pérez, Lorenzo Suarez, Yannès, et une foule d'autres, déjà connus pour leur vaillance, se couvrirent de gloire dans ces combats partiels. Vainement les Maures tentèrent d'incendier la flotte de Raymond Boniface : ils construisirent un énorme radeau plat, qu'ils chargèrent de feu grégeois, d'étoupe et de poix, puis ils lancèrent ce brûlot contre les vaisseaux castillans; en même temps, deux sorties, opérées l'une par la garnison de Triana, l'autre par celle de Séville, étaient dirigées contre le corps d'armée posté sur la rive droite et contre le camp du roi. De part et d'autre les

assaillants furent repoussés avec de grandes pertes et poursuivis jusqu'aux portes de la citadelle et de la ville. Sur le fleuve, la petite flotte chrétienne, par de savantes manœuvres, se préserva du danger terrible qui la menaçait.

Deux fois, le camp de Tablada risqua d'être pris par un coup de main. Le commandant d'une des tours de Séville s'y introduisit comme transfuge et se fit mener à Ferdinand, à qui il offrit de livrer son poste; son but n'était autre que de se rendre compte de la situation; il s'aperçut précisément que les troupes, occupées au dehors à faire du fourrage, étaient absentes pour la plupart; accueilli avec empressement par le roi, il sortit tranquillement, et dès qu'il fut à portée de se faire entendre des siens, il cria aux sentinelles des remparts de donner l'ordre qu'on exécutât une sortie. Par bonheur pour les chrétiens, il ne fut pas obéi. Un autre jour, le gouverneur de Séville apprit que Ferdinand s'était rendu au camp du grand-maître Correa, avec une partie de son armée; saisissant l'occasion, il marcha en personne contre les retranchements dégarnis de soldats. L'infant don Henri, à qui son père avait laissé le commandement, lui opposa une vigou-

reuse résistance et le força à fuir, ainsi qu'une partie de ses troupes; puis, secondé par Lorenzo Suarez et par Arias Gonzalès Quixada, il eut l'habileté de faire reculer le reste des assaillants dans la direction du Guadalquivir, où les équipages de la flotte chrétienne prirent ces ennemis à revers et les taillèrent en pièces.

Au mois de mars 1248, l'infant don Alphonse, fils aîné de Ferdinand, venant de Murcie, arriva au camp, à la tête de l'armée qu'il commandait; Alphonse d'Aragon et Pierre de Portugal, comte d'Urgel, l'accompagnaient, avec des cavaliers aragonais, portugais et catalans. Don Lope de Haro amena bientôt après de la Biscaye et de la Vieille Castille ses bandes aguerries; puis parut l'archevêque de Saint-Jacques, Jean d'Arias, conduisant des troupes galiciennes; les milices de Medina, de Medellin et de Coria, rangées sous leurs bannières, vinrent également grossir le nombre des assiégeants. Les évêques et les moines étaient là en grand nombre, et leurs prédications ardentes enflammaient le zèle religieux et patriotique des soldats. Fidèle à son devoir de vassal, l'émir de Grenade se présenta, suivi du corps d'auxiliaires qu'il était tenu de

fournir; ses connaissances militaires et sa bravoure allaient être d'un grand secours.

Le roi fit camper son fils Alphonse entre Tablada et Séville, l'émir de Grenade auprès du bourg d'Alfaraz, Lope de Haro devant la porte de Macarena; les efforts incessants des Maures ne réussirent pas à les déloger. L'infant Henri, aidé par les grands-maîtres de Calatrava et d'Alcantara, et par le prieur de l'ordre de Saint-Jean, parvint à pénétrer dans les faubourgs d'Asophar et de Macarena, qui furent incendiés. Raymond Boniface sut attirer dans une embuscade les vaisseaux ennemis : il en prit deux et fit prisonniers leurs équipages. Lorenzo Suarez, à la porte d'Alcazar, eut aussi l'art de faire tomber les ennemis dans un guet-apens; ils eurent trois mille hommes tués, et leurs sorties devinrent beaucoup moins fréquentes.

Cependant l'on était déjà parvenu à la fin d'avril de l'année 1248, et, malgré la vaillance des troupes, les progrès étaient extrêmement lents. Ferdinand, soit de lui-même, soit d'après les avis de Mohammed Ben Alahmar, se rendit compte que le moyen le plus sûr de réduire Séville à merci était de s'emparer au plus tôt de

Triana : tant que l'on n'en serait pas maître, en effet, les habitants garderaient des communications assurées avec le Jardin d'Hercule et pourraient ainsi renouveler leurs provisions; cette citadelle une fois prise, au contraire, tout espoir de se ravitailler serait désormais perdu pour les assiégés. Ayant fixé dans ce sens ses résolutions, le roi de Castille tint un conseil de guerre, afin de délibérer avec ses plus habiles lieutenants sur les moyens les plus propres à mettre le projet à exécution. Tous furent d'avis qu'il était en premier lieu nécessaire de rompre le pont de bateaux qui joignait à Séville la citadelle de Triana; ces bateaux étaient assemblés par de solides chaînes de fer. Raymond Boniface proposa de prendre les deux plus gros vaisseaux de la petite flotte chrétienne et de les lancer à pleines voiles contre le pont, qui ne résisterait pas, jugeait-il, à un tel choc.

Cette opinion fut adoptée, et le roi donna les ordres nécessaires. Les préparatifs durèrent trois jours, pendant lesquels Ferdinand demeura enfermé dans sa tente, ne cessant de prier Dieu pour qu'il bénît une entreprise qui n'allait être tentée que pour sa gloire et pour le triomphe de

la religion chrétienne. Tout étant prêt enfin, le roi sortit pour assister à cette manœuvre décisive : c'était le 3 mai, jour où l'Église célèbre la fête de l'Invention de la sainte Croix ; heureux de cette coïncidence, Ferdinand ordonna que l'on brodât en toute hâte des croix sur les pavillons et sur les flammes des deux vaisseaux ; puis il donna le signal du départ. Un vent impétueux s'éleva et poussa avec force les deux navires contre le pont ; le premier brisa le bateau contre lequel il vint donner, le second s'ouvrit un passage ; il ne restait plus qu'à détacher les chaînes qui reliaient les bateaux entre eux ; de hardis matelots s'acquittèrent de cette tâche sous une grêle de traits lancés des deux rives du fleuve, et les bateaux s'en allèrent à la dérive. Pendant ce temps, Ferdinand lui-même se précipitait, ainsi que son fils Alphonse, sur les Maures qui s'étaient répandus sur la grève, et il les forçait à rentrer en désordre dans la ville.

Bientôt après, il tenta aussi en personne de donner l'assaut à la forteresse de Triana ; mais il fut repoussé. Ses fils Alphonse, Frédéric et Henri entreprirent alors un siège selon toutes les règles : ils firent creuser des galeries cou-

vertes, afin de s'approcher des remparts de cette citadelle et d'en saper les fondations; ils battirent en brèche ses murailles au moyen de béliers et d'autres puissantes machines; en même temps, la flotte de Raymond Boniface, qui s'était augmentée d'un nombre considérable de galères et de barques bien armées, interceptait toute communication entre la ville et le château; celui-ci finit par tomber sous les coups des assaillants. Le fort de Gulès fut emporté également, et Séville se trouva dans une situation désespérée.

Cette cité de quatre cent mille habitants était maintenant en proie à toutes les horreurs de la famine, et le peuple, « qui n'a plus de frein lorsqu'il n'a plus de pain [1] », demandait à grands cris qu'on traitât avec le roi de Castille.

L'énergie des chefs faiblissait elle-même, et plusieurs d'entre eux faisaient parvenir à Ferdinand des propositions de capitulation, qu'ils prétendaient émaner du gouverneur général, mais dont ils étaient en réalité les seuls auteurs. Ils lui offrirent notamment de lui livrer la citadelle

1. Le P. de Ligny, *op. citat.*, p. 254.

de la place et de lui payer annuellement la moitié du tribut que la ville acquittait à l'émir-al-moumenin d'Afrique; ils demandaient, en retour, que le roi de Castille permît aux habitants de demeurer dans la ville. Ferdinand répondit qu'il ne traiterait qu'avec le commandant en chef; ce dernier, menacé de mort par ses concitoyens s'il différait davantage, se décida à entamer des négociations, qui aboutirent à la conclusion du traité suivant : Séville se donnait au roi de Castille en toute souveraineté; ses habitants avaient le droit de rester chez eux, en conservant leur liberté et leurs biens et en n'étant assujettis à aucune taxe extraordinaire; ils pouvaient au contraire, s'ils le préféraient, vendre leurs biens et s'expatrier; un délai d'un mois était accordé à ceux qui voudraient user de cette faculté; des bêtes de somme et des voitures seraient fournies à ceux qui émigreraient en Espagne, des galères à ceux qui passeraient en Afrique. Enfin, le vali recevait la permission de demeurer à Séville, et une forte pension lui était assignée pour son entretien.

Ce fut le 23 novembre 1248 que l'on arrêta définitivement les termes de cette capitulation à

jamais mémorable, qui rendait à la religion du Christ, après un intervalle de cinq cent trente-sept ans, la ville la plus illustre des premiers âges de l'Espagne chrétienne. Le jour même, le vali remit à Ferdinand les clefs de la cité ; puis, se refusant à profiter des avantages que le traité lui assurait, il quitta en toute hâte et pour toujours la place qu'il n'avait pas su conserver à l'Islam ; quelques heures plus tard, il s'embarquait pour Ceuta, dans le dessein d'aider l'émir du Maroc, le prince almohade Omar Ben Abou Ibrahim Ischak, son parent, à se défendre contre les Béni-Mérin. Les Chroniques racontent que, lorsqu'il s'éloignait de Séville, au moment où cette cité allait disparaître de sa vue, il jeta sur elle un dernier regard et s'écria en pleurant : « O ville si grande, si forte, si peuplée, et qui fus défendue avec tant de courage et de constance, seul un véritable saint a pu faire de toi sa conquête. »

Trois cent mille Maures quittèrent leurs foyers, escortés par le grand-maître et les chevaliers de Calatrava ; parmi eux, un certain nombre se retirèrent à Xérès, d'autres à Niébla, d'autres encore en Afrique, mais la plupart trouvèrent un asile dans l'État de Grenade.

Le 22 décembre 1248, au terme du délai qui avait été accordé aux habitants pour s'expatrier s'ils le voulaient, Ferdinand fit son entrée solennelle dans Séville ; il avait sans doute choisi ce jour-là à dessein, car c'est celui où le martyrologe d'Espagne fête la Translation de saint Isidore, le patron de cette ville ; l'illustre archevêque, disent les Chroniques, lorsque le roi de Castille méditait d'assiéger la place, lui était apparu, l'avait encouragé dans son dessein et lui avait promis le succès de son entreprise [1]. Un immense et brillant cortège s'avança en procession depuis l'entrée de la cité jusqu'à la grande mosquée qui, la veille, avait été purifiée et convertie en église ; en tête était portée la statue de

1. Nous ne croyons pas devoir passer sous silence un autre trait relaté par les Chroniques : Séville, longtemps avant la conquête arabe, possédait déjà une image de la sainte Vierge, peinte sur un mur ; cette image, révérée par tous les Espagnols, échappa aux dévastations des envahisseurs ; elle subsiste encore aujourd'hui. Durant les opérations du siège, Ferdinand, un jour qu'il priait avec ferveur dans sa tente, éprouva le désir de la contempler ; il partit du camp, marcha vers Séville, entra dans cette ville par la porte de Cordoue, alla prier devant l'image de Marie, ressortit par la porte de Xérès, sans avoir été remarqué, et rentra à Tablada, où son absence commençait à inspirer une vive inquiétude.

Marie, qui accompagnait Ferdinand dans toutes ses campagnes ; elle fut déposée dans la nouvelle cathédrale, où on la voit encore. Le roi marchait ensuite, ayant à côté de lui son fils aîné Alphonse ; derrière eux venaient les autres infants d'Espagne, puis l'infant Alphonse d'Aragon et l'infant Pierre de Portugal, un nombre considérable d'évêques, de prêtres et de clercs, les grands-maîtres des ordres militaires, les grands du royaume et la foule des chevaliers. La messe fut chantée par Guttierès, archevêque élu de Tolède. Une croix fut érigée sur la plus haute tour de la cathédrale, et l'on y arbora l'étendard royal. Les autres mosquées furent également changées en églises ; Ferdinand rétablit et dota richement l'archevêché et le chapitre métropolitain. Lui-même s'installa dans le palais du vali, et s'occupa, selon sa coutume, à asseoir sur des bases solides sa nouvelle conquête.

CHAPITRE VIII

DERNIÈRES ANNÉES ET MORT DE SAINT FERDINAND.

Ferdinand consacra l'année 1249 tout entière à refaire de Séville une cité chrétienne, dont la prospérité ne le cédât en rien à celle dont elle avait joui sous la domination arabe. Il commença par lui accorder de grands privilèges; puis il promit à tous ceux qui viendraient s'y établir des maisons et des champs; il fit surtout en sorte d'y attirer des artisans; ceux-ci ne tardèrent pas à affluer et, conformément à la coutume de ce temps-là, furent groupés dans des quartiers distincts selon les métiers qu'ils exerçaient. Enfin, le roi créa l'*Audience royale de Séville*, tribunal suprême, organisé sur le modèle du Conseil de Castille, et dont le ressort s'étendait à tout le territoire nouvellement con-

quis. La campagne ne fut point négligée, et elle redevint en peu de temps aussi florissante et presque aussi peuplée qu'elle l'avait été précédemment. Ferdinand apporta un soin extrême à répartir les terres dans les conditions les plus favorables à leur exploitation ; il commença par charger l'évêque de Ségovie, Raymond, et Lopez de Mendoza de dresser le cadastre de toute la région : chaque parcelle de terre devait figurer sur le plan avec l'indication, non seulement de sa contenance, mais encore de sa situation, de sa nature, de sa qualité, de son revenu et du genre de culture auquel elle était le plus propre. La loi française du 15 septembre 1807, qui prescrivit la confection d'un cadastre parcellaire de tout le territoire de l'Empire, aurait pu, on le voit, s'inspirer avec fruit des instructions données en 1249 par un prince dont les contemporains de Napoléon plaignaient sans doute les sujets d'avoir vécu à une époque de ténèbres et d'ignorance.

L'intention de Ferdinand était de gratifier des meilleures terres ceux de ses soldats qui avaient pris part aux opérations du siège ; la reconnaissance, nous l'avons déjà plusieurs fois mon-

tré, était une des vertus du saint roi. La mort l'empêcha de réaliser pleinement son dessein, mais son successeur acheva cette tâche avec la plus noble fidélité.

L'année 1249 vit aussi le mariage de l'infant Alphonse avec Yolande d'Aragon [1]; selon toute apparence, un nouvel accord était intervenu préalablement entre le prince héritier de Castille et le roi d'Aragon, aux termes duquel le premier renonçait aux deux places de Xativa et de Denia, qui avaient été promises en dot à sa fiancée en 1244. Quoi qu'il en soit, Jaime I[er] pensa qu'après avoir tenu sa promesse de donner sa fille à l'infant de Castille, il était désormais à l'abri de toute réclamation comme de toute intervention de la part du roi son voisin, et qu'en conséquence il pouvait impunément violer l'engagement qu'il avait pris en 1244, devant son futur gendre, à l'égard de son fils aîné. Trois autres fils lui étaient nés depuis lors, de son second mariage : Jaime, Ferdinand et Sanche; sous l'influence de leur mère, il procéda (1249) à un nouveau partage de ses États :

1. Suivant les Bollandistes, ce mariage eut lieu au mois de novembre 1246, à Valladolid.

Alphonse, son fils du premier lit, ne devait plus hériter que de l'Aragon ; Pierre, l'aîné du second lit, aurait le comté de Barcelone et les îles Baléares ; Jaime, le royaume de Valence; Ferdinand, les comtés de Roussillon et de Cerdagne. Sanche était destiné à l'Église.

Ce mépris de la foi jurée excita l'indignation des Aragonais; l'infant Alphonse servait depuis près de deux ans dans l'armée du roi de Castille; il implora l'appui de ce dernier. Jaime I[er], craignant que Ferdinand III ne soutînt les droits du jeune prince, réunit les États de son royaume à Alcaniz (1250) et soumit à leur arbitrage l'acte de partage dont il était l'auteur. La sentence fut prononcée à Barcelone, le 26 mars 1251; elle était défavorable à Alphonse : on lui attribuait seulement l'Aragon et Valence; le prince Pierre se voyait confirmer la possession du comté de Barcelone; Jaime, celle des îles Baléares; Ferdinand, celle du Roussillon et de la Cerdagne. Le roi de Castille avait su amener don Alphonse à accepter l'arbitrage des États d'Aragon; il réussit également à lui faire accepter leur sentence; le prince, d'ailleurs, ne tarda pas à mourir. Quand Jaime I[er] succomba

à son tour, en 1276, ses États n'en furent pas moins divisés; combien plus juste à la fois et plus politique avait été la conduite de Ferdinand III qui, après avoir uni le Léon à la Castille, avait décidé que ces deux royaumes ne pourraient plus être séparés, et que tous les territoires rangés sous son sceptre formeraient un tout indissoluble!

En 1250, l'infatigable monarque se remit en campagne : il lui restait à se rendre maître des villes situées à l'embouchure du Guadalquivir et sur les rives du Guadalété : Xérès, Medina-Sidonia, Alcala de los Gazules, Velez, Béjar, Cadix, San-Lucar, Santa-Maria del Porta, Rota, Arcos [1], Lebrija, Tribujena, d'autres encore, tombèrent sous ses coups ou se soumirent de leur plein gré à sa domination. N'ayant plus rien à conquérir en Espagne, il songea à opérer une descente en Afrique; son but était d'obtenir de l'émir du Maroc la cession d'un port, dans lequel il entretiendrait des forces suffisantes pour protéger les chrétiens qui vivaient dans le pays. Une première tentative eut lieu en

1. La conquête de Xérès, de Medina-Sidonia et d'Arcos ne devint définitive que sous Alphonse X, en 1254.

1251 : la flotte de Raymond Boniface fit voile vers le continent africain, rencontra la flotte marocaine et la vainquit ; Raymond imposa à l'émir un traité qui reconnaissait aux sujets chrétiens de ce prince le droit d'exercer librement leur religion, et qui leur permettait même d'avoir un évêque [1]. Quand il vint rendre compte à Ferdinand de l'heureux succès de son expédition, le roi, qui, depuis quelque temps déjà, méditait de doter la Castille d'une marine de guerre, lui ordonna de faire construire en Biscaye un certain nombre de nouveaux vaisseaux, beaucoup plus grands et plus solides que ceux qui avaient été armés précédemment.

Durant l'hiver qui suivit, Ferdinand s'occupa, avec son activité habituelle, des affaires de l'État, de celles principalement qui concernaient les villes qu'il avait en dernier lieu rangées sous son sceptre. Depuis que Séville lui avait ouvert ses portes, il n'avait cessé de résider dans cette cité, excepté durant le temps qu'il avait consacré à de nouvelles conquêtes. Au commencement du printemps de l'année 1252, il se sentit

1. En 1255, le pape Alexandre IV profita de ce traité pour envoyer un légat au Maroc.

mortellement frappé; déjà, à plusieurs reprises, il avait ressenti les atteintes d'un mal qui ne pardonne guère, l'hydropisie, et regardant dès lors sa fin comme peu éloignée, il s'était efforcé de redoubler de ferveur et de victoires sur lui-même afin de se préparer à paraître devant Dieu.

La maladie fit des progrès rapides, et, au bout de quelques semaines, le saint roi sentit que son heure dernière était proche. Alors, il fit une confession générale des fautes de sa vie et reçut l'absolution; quand il eut rempli ce premier devoir d'un mourant, il fit appeler son fils Philippe, archevêque élu de Séville, ainsi que les prêtres de la ville et les évêques qui se trouvaient en ce moment-là à la cour. Lorsqu'il vit tout le clergé assemblé autour de son lit, il lui déclara qu'il désirait recevoir le saint Viatique, et qu'il l'avait mandé pour qu'il l'assistât de ses prières et de ses pieuses exhortations dans un acte aussi grave et aussi décisif. L'évêque de Ségovie, qui administrait le diocèse de Séville en attendant que l'infant don Philippe eût reçu la consécration épiscopale, alla prendre à la cathédrale le corps du Sauveur et l'apporta au palais du roi. Quand ce dernier vit approcher le prélat

portant la sainte hostie, il se jeta à genoux hors de son lit, malgré son extrême faiblesse, s'entoura le cou d'une corde et demanda un crucifix; s'inclinant devant l'image du Rédempteur, il énuméra tous les tourments de la Passion du Christ, se reprocha amèrement d'avoir contribué à les aggraver par ses fautes, et déclara qu'il était le plus grand des pécheurs, mais qu'il ressentait une sincère et profonde douleur d'avoir si souvent offensé Celui qui avait tant souffert à cause de lui. Ensuite il protesta qu'il croyait fermement tous les articles de la foi catholique, et qu'il voulait mourir dans cette foi. Alors il demanda le corps du Seigneur; il lui fut montré; levant les mains vers le ciel, il l'adora avec la plus grande ferveur; les yeux fixés sur lui, il prononça, dit la Chronique à laquelle nous empruntons ce récit [1], quelques prières qui contenaient la formule d'une grande foi et d'une grande contrition. Enfin, dans l'attitude la plus humble et en donnant les marques du plus grand amour pour son Dieu, il reçut la communion des mains de l'évêque de Ségovie.

1. Chronique de Ferdinand III, écrite sous Alphonse X et formant la suite de celle de Rodrigue Ximénès.

Quand il eut achevé son action de grâces, il ordonna qu'on le dépouillât de tous les insignes de la royauté; il fit alors appeler la reine, ainsi que ses enfants; à l'exception du prince Sanche, archevêque élu de Tolède, et de Bérengère, abbesse de las Huelgas, tous se trouvaient alors à Séville : Alphonse, Frédéric, Henri, Philippe et Emmanuel, issus du premier mariage, Ferdinand, Éléonore et Louis, nés du second lit. Il donna d'abord sa bénédiction à don Alphonse, l'héritier de sa couronne; il la donna ensuite à chacun de ses autres enfants, en suivant l'ordre de leur naissance. Puis, en présence des grands, il adressa à Alphonse un discours destiné à l'instruire des devoirs de la royauté; après l'avoir ainsi longuement éclairé de conseils dictés par l'expérience d'une vie sans tache et d'un règne constamment heureux, il lui enjoignit de veiller sur ses frères, de leur tenir lieu de père, de les former à toutes les vertus, de les aimer et de procurer à chacun d'eux un établissement digne de sa naissance; il lui prescrivit de témoigner à la reine Jeanne la même déférence et la même affection que si elle eût été sa mère, de lui rendre et de lui faire rendre tous les honneurs qui lui étaient dus; il

lui recommanda aussi son propre frère, l'infant don Alphonse, qu'il avait toujours si tendrement aimé et qui avait été le compagnon fidèle de ses luttes, l'utile auxiliaire de toutes ses entreprises; il lui parla également des enfants naturels de son père, et il le pria d'être bon pour eux, comme lui-même s'était toujours efforcé de l'être. Enfin, il l'exhorta à traiter les grands, les nobles et les chevaliers avec tous les égards auxquels ils avaient droit, à les récompenser libéralement selon leurs services et à maintenir intacts leurs privilèges. Si vous vous conformez à ces instructions, ajouta-t-il, vous ressentirez dans leur plénitude les effets de la bénédiction que je viens de vous donner; si vous y manquez, vous encourrez au contraire ma malédiction. Il voulut que le jeune prince acquiesçât à ce pacte solennel en répondant : *Amen.* Les rois s'en vont, disait-on au siècle dernier; du temps de saint Ferdinand, ils ne s'en allaient pas encore.

Le monarque termina par ces mots : Vous êtes témoin, mon fils, de l'accroissement que Dieu a donné à cet État; il a augmenté de telle sorte ses richesses, ses sujets et ses possessions,

que vous allez être le plus puissant prince de toute la chrétienté[1] : n'abusez pas de dons si précieux ; faites le bien, puisque vous avez tant de moyens de le faire. Vous voici le maître de tout le pays que les Maures avaient enlevé au roi Rodrigue ; sachez conserver le royaume dans l'état où je le laisse.

L'heure arriva, continue la Chronique, où le saint roi allait rendre l'âme à son Créateur : il aperçut la troupe des esprits bienheureux, qui l'invitait à venir prendre place parmi elle ; cette vue le réconforta, et il rendit grâces à Dieu. Il demanda qu'on lui mît dans la main un cierge bénit, selon le rite qui était fidèlement observé alors ; avant de le prendre, il leva les yeux au ciel et dit : Seigneur, vous m'avez donné un royaume que vous ne me deviez pas, vous m'avez départi plus de gloire et de puissance que je n'en méritais, vous m'avez comblé de tous les dons qu'il a plu à votre volonté sainte : je vous remercie de tant de bienfaits, et je remets entre vos mains mon royaume, que j'ai augmenté autant qu'il

1. Les Français, dit, avec sa malicieuse naïveté ordinaire, le P. de Ligny, n'auraient pas accordé ce point à Ferdinand. *Op. citat.*, p. 271, note.

m'a été possible ; je vous offre aussi mon âme. Alors il demanda pardon à tous les assistants, les conjurant d'oublier les torts qu'il avait pu avoir envers eux. Ils le prièrent à leur tour, en pleurant, de leur pardonner les fautes qu'ils avaient pu commettre envers lui. Prenant alors le cierge et le tenant élevé des deux mains, le mourant fit cette prière : « Seigneur Jésus-Christ, mon Rédempteur, je suis sorti nu du sein de ma mère, je m'en retourne nu au sein de la terre ; recevez mon âme et, par les mérites de votre très sainte Passion, daignez lui donner place parmi vos serviteurs ». Abaissant alors les mains, il adora Dieu le Père, puis il ordonna que tout le clergé récitât les Litanies et chantât ensuite le *Te Deum*. Comme ce cantique s'achevait, inclinant la tête et fermant les yeux, il exhala paisiblement le dernier soupir. Sa mort eut lieu le jeudi 30 mai 1252.

Ses funérailles furent célébrées le surlendemain, dans la cathédrale de Séville ; ce fut sans doute à dessein que l'on fit choix, pour cette cérémonie, d'un samedi, qui est le jour de la semaine consacré à la très sainte Vierge : l'on rappelait ainsi et l'on honorait en même temps la piété du

monarque envers la mère du Rédempteur. Mettez, avait-il dit, mon misérable cadavre aux pieds de Marie; son vœu fut exaucé : l'on inhuma son corps devant la statue de la sainte Vierge qu'il avait placée lui-même dans la cathédrale, lorsqu'il avait fait son entrée à Séville, après la conquête.

A la nouvelle de sa mort, la douleur fut universelle, et les témoignages de cette douleur, tels qu'ils sont relatés par les Chroniques, ressemblent à s'y méprendre à ceux que la population parisienne devait donner un jour, de sa consternation et de son chagrin, en apprenant l'assassinat du roi Henri IV : on voit le même égarement régner dans les esprits; chacun s'aborde en pleurant, et tous se désespèrent de la mort d'un si bon prince. Nous avons perdu notre père, devaient dire en 1610 les Français, quand le poignard d'un fanatique abrégea les jours du monarque qu'ils chérissaient; nous avons perdu notre père, s'écrièrent les Espagnols, quand saint Ferdinand leur fut ravi.

L'émir de Grenade manifesta, de la façon la plus noble et la plus touchante, les sentiments de vénération que lui inspirait la mémoire du roi

chrétien, dont il était devenu le vassal fidèle et l'ami véritable, après avoir été le loyal adversaire : non seulement il prescrivit dans ses États un deuil général et public, mais en outre il envoya cent cavaliers maures porter chacun au tombeau de Ferdinand un cierge de cire blanche, en leur commandant de faire le voyage à pied, afin qu'ils donnassent ainsi une marque plus sensible de respect envers ce grand prince. Chaque année, tant qu'il vécut, il renouvela le même tribut d'hommage, le jour anniversaire de la mort du saint roi, et, par un édit, il obligea à perpétuité ses successeurs à s'acquitter d'une semblable offrande : le siège et la prise de Grenade, sous Ferdinand le Catholique et Isabelle, firent seuls cesser l'accomplissement de ce pieux devoir, qui avait toujours été exactement observé.

Pourrait-on s'étonner de tant de regrets et de tant de louanges ? Ferdinand III, par son respect de la foi jurée, par sa loyauté chevaleresque, par la générosité de son caractère, était digne de l'estime et de l'amitié de ceux qu'il avait combattus ; par son extrême politesse, par sa gratitude pour les services qui lui étaient rendus, par sa munificence, il avait su conquérir l'obéissance

et l'affection de sa noblesse; par l'affabilité de ses manières, par la douceur de son gouvernement, par son esprit de justice, celles de son peuple; par sa fidélité à maintenir les libertés publiques, par son application à tous ses devoirs de prince, par son zèle pour le bien général, par l'éclat et la prospérité qu'il avait su donner à son pays, celles de tous ses sujets; s'étant montré toujours le modèle des fils, il avait droit, même lorsqu'il ne serait plus, au respect et à l'amour de ses enfants; ceux-ci, d'ailleurs, avaient trouvé en lui le meilleur et le plus tendre des pères; avec l'héritage d'une gloire incomparable, avec un patrimoine de richesses tel que jamais monarque espagnol n'avait laissé encore et tel que peu de monarques chrétiens auraient pu alors disposer d'un semblable, il leur léguait l'exemple de sa vie, l'appui de son nom, le souvenir de sa réputation universelle et de sa grandeur; la reine Jeanne pouvait justement pleurer le plus fidèle, le plus affectueux, le plus confiant des époux, dont l'âme n'avait, pour ainsi dire, fait qu'une avec la sienne, comme elle n'avait fait qu'une jadis avec celle de la douce et bonne Béatrix. Les Chroniques ont pris soin de noter que saint Fer-

dinand ne viola jamais la foi conjugale : cela est peu dire, en vérité; et, si Charles I[er] d'Angleterre a pu se rendre à lui-même ce témoignage qu'il n'avait jamais été infidèle, même en pensée, à la reine Henriette, n'a-t-on pas le droit d'affirmer que Ferdinand III, roi de Castille et de Léon, dont la dépouille mortelle, aujourd'hui encore, demeure à l'abri de la corruption, que Ferdinand le Saint, célibataire, marié, veuf ou remarié, a gardé toujours la chasteté la plus inviolable, dans son âme aussi bien que dans son corps? Saint Louis, roi de France, ce point fut établi par les débats du procès de sa canonisation, ne perdit jamais l'innocence baptismale; il y a tout lieu de croire qu'il en fut de même de saint Ferdinand : nulle défaillance, en effet, ne saurait être signalée dans sa vie, qui offre, au contraire, la parfaite image d'une pureté continuelle d'intention, de la constance dans l'effort, de la persévérance dans le bien, du progrès volontaire et incessant dans la vertu chrétienne.

On l'appela le Père de la Patrie; nul prince, assurément, n'avait autant contribué à rendre à l'Espagne son unité : il l'avait affranchie de la domination musulmane, il avait rangé pour ja-

mais sous le même sceptre la Castille et le Léon ; et surtout, en couvrant son trône de la gloire la plus pure, il avait préparé son pays à de hautes destinées, en même temps qu'il lui donnait un puissant protecteur dans le ciel.

CHAPITRE IX

GLORIFICATION ET CULTE DE SAINT FERDINAND.

A peine Ferdinand III eut-il quitté ce monde, que la voix populaire lui attribua la gloire du ciel; il fut surnommé le *Saint*, comme Ferdinand Ier, son sixième aïeul, avait été surnommé le Grand, comme Alphonse VIII, son arrière-grand-père, avait été surnommé le Magnanime; et très promptement il devint l'objet d'un culte public. L'année même de sa mort, le pape Innocent IV, par un bref daté des ides d'octobre, déclarait que Ferdinand, roi de Castille et de Léon, jouissait de la réputation d'avoir constamment marché dans la voie de l'obéissance aux préceptes divins, et qu'il avait amplement contribué à étendre le culte du saint nom de Dieu; deux ans plus tard (1254), par un bref daté

du 5e jour des ides de juillet, il renouvelait cette déclaration dans les termes suivants : Ferdinand, roi de Castille et de Léon, jouit de la réputation d'avoir marché si fidèlement dans la voie des commandements de Dieu, qu'il a obtenu le pardon de ses péchés. Le souverain Pontife, par l'un et l'autre brefs, accordait au défunt des indulgences, lorsque quiconque prierait pour le repos de son âme, « si toutefois elle avait besoin de ce secours ». En 1255, par un bref daté du 8e jour des ides de juillet, le pape Alexandre IV, en considération des mérites du pieux monarque, concédait aux dignitaires du chapitre de la cathédrale de Séville le droit de porter la mitre épiscopale.

Le roi Alphonse X fonda à perpétuité dans cette même cathédrale un service funèbre, qui devait être célébré tous les ans en mémoire de son père, le jour anniversaire de la mort de celui-ci ; il ordonna qu'à Séville, la veille et le jour du service, tout travail cessât et tout commerce chômât ; et bien que ce règlement ne fût applicable que dans Séville, toutes les villes de la Castille et du Léon s'y soumirent d'elles-mêmes et l'observèrent fidèlement. Mais, comme le 30 mai tombe fréquemment soit le jour de l'Ascension, soit un des

jours de la semaine de la Pentecôte, c'est-à-dire à une des dates du calendrier ecclésiastique où il n'est pas permis de célébrer des messes d'anniversaire pour les défunts, l'on ne tarda pas à décider que la vigile et le jour de l'anniversaire du décès du saint roi seraient reportés aux deuxièmes vêpres du dimanche de la Trinité et au lendemain, lundi.

Du vivant même de Ferdinand, qui se proposait, d'ailleurs, de faire de Séville la capitale de ses États, en 1251, sa fille Bérengère, abbesse de las Huelgas, avait fait transporter dans la cathédrale de cette ville le corps de Bérengère de Castille; il fut réuni à celui de Ferdinand, ainsi que le corps de la reine Béatrix, transféré également de la même abbaye.

En 1266, Alphonse X ordonna que l'on rebâtît la cathédrale de Séville; ce gigantesque travail ne fut achevé qu'en 1407; mais longtemps avant qu'il fût terminé, l'église avait été dotée d'un caveau destiné à servir de sépulture à la famille royale : le corps de Ferdinand III fut déposé dans ce caveau, qui se peupla de nombreux cercueils.

Vers 1386, eut lieu le premier miracle obtenu

par l'intercession de saint Ferdinand ; onze autres miracles se produisirent ensuite et furent relatés par un écrivain anonyme, qui composa avant l'an 1500 une vie de saint Ferdinand. Cette Vie fut elle-même insérée dans l'ouvrage intitulé : *Fleur des Saints*, qui fut publié en langue espagnole, l'an 1532.

Philippe II fit construire dans la cathédrale de Séville une nouvelle chapelle mortuaire pour la maison royale ; cette chapelle fut achevée en 1575, et en 1579 on y transporta le cercueil de saint Ferdinand.

Grégoire XIII (pape de 1572 à 1585) confirma l'office de la Dédicace de la cathédrale de Tolède, où il était dit que le saint roi Ferdinand avait reçu le surnom de Saint à cause de ses vertus éminentes ; Sixte-Quint confirma de même, en 1590, l'office de la Dédicace de la cathédrale de Séville, qui s'exprimait en des termes semblables à l'égard de Ferdinand III.

Enfin, en 1628, le chapitre de Séville se décida à adresser à Rome une demande tendant à obtenir la canonisation du saint roi ; Philippe IV joignit à cette demande de très vives instances ; le cardinal Antoine Barberini fut institué le

ponent de la cause. Le 15 octobre 1629, le pape Urbain VIII délivra des lettres rémissoires, qui déclarèrent le procès ouvert. Des juges apostoliques furent délégués à Séville et procédèrent, le 25 février 1631, à l'audition des témoins.

Le premier dont ils recueillirent la déposition se nommait Gabriel Perez : il raconta, sous la foi du serment, que se trouvant à toute extrémité et le sacrement d'extrême-onction lui ayant été administré, il avait reçu d'un ami le conseil d'invoquer saint Ferdinand; qu'il avait suivi ce conseil et que le surlendemain il s'était vu complètement guéri. Il raconta aussi que sa propre fille, durant une grossesse, avait recommandé au saint roi l'enfant qu'elle portait dans son sein; que cet enfant, à sa naissance, avait été baptisé sous le nom de Ferdinand; qu'âgé d'un mois et demi, il était tombé dans un tel état de langueur que l'on désespérait de sa vie, mais que néanmoins il avait été guéri par l'intercession de saint Ferdinand.

Un autre témoin, Christophe Marquez, cordonnier à Séville, déposa également qu'atteint de paralysie au cours d'un voyage, il avait été guéri subitement après avoir invoqué saint Fer-

dinand. Les miracles juridiquement constatés par les commissaires furent extrêmement nombreux.

En 1635, le chapitre de Séville prit en mains la conduite du procès, se chargea de tous les frais et procéda à l'examen du corps, conformément aux rites prescrits. C'était la première fois depuis la mort du monarque, que l'on ouvrait son cercueil : son cadavre fut trouvé intact et sans aucune trace de corruption. En 1638, l'avocat consistorial, Alexandre Mansonius, publia à Rome, sous les auspices du cardinal ponent Barberini, les pièces du procès et offrit son livre à tous les cardinaux de la Congrégation des Rites. Plusieurs années se passèrent; mais, le 19 mai 1655, la Congrégation des Rites déclara que le culte de Ferdinand le Saint devait être regardé comme immémorial, au sens des décrets d'Urbain VIII de 1624 et de 1631, qu'il était en effet antérieur de plus de cent années à la promulgation de ces décrets, et qu'en conséquence il pouvait être et était effectivement approuvé; cette décision s'appuyait : sur le témoignage des historiens, qui étaient tous d'accord pour louer les vertus émi-

nentes et la sainteté de Ferdinand III; sur ce fait qu'un nombre très considérable de peintures ou de sculptures anciennes représentaient le monarque la tête ceinte d'une auréole, et portaient des inscriptions qui le qualifiaient de saint ou de bienheureux; sur cet autre fait que des messes innombrables avaient été dites de tout temps et se disaient encore en son honneur; sur cette circonstance que son cercueil avait été placé de telle sorte qu'il était offert à la vénération des fidèles; sur le témoignage que le pape Innocent IV avait rendu à sa sainteté aussitôt après sa mort, enfin sur les approbations accordées par Grégoire XIII et par Sixte-Quint aux offices de Tolède et de Séville où la sainteté de Ferdinand III était affirmée en termes exprès. Le décret fut approuvé le surlendemain, 21 mai, par le pape Alexandre VII.

La confirmation par le Saint-Siège d'un culte immémorial équivaut à la collation d'un titre de bienheureux; elle n'équivaut pas à la canonisation proprement dite. Le procès se poursuivit donc; Charles II, devenu roi d'Espagne après la mort de son père Philippe IV, redoubla d'instances auprès des souverains pontifes Alexan-

dre VII et Clément IX. Une nouvelle visite du saint corps eut lieu en 1668 (le 17 mars), et voici quels en furent les résultats. Deux médecins et deux chirurgiens avaient été désignés pour y procéder en présence d'Antoine Païno, archevêque de Séville, de deux archidiacres de l'église de cette ville, du commissaire du Saint-Office et des juges apostoliques. L'un des médecins, Gaspard Caldera de Heredia, rédigea le procès-verbal de l'opération[1]. Il décrit en premier lieu les trois cercueils qui gardaient la dépouille mortelle de saint Ferdinand; celui qui renfermait le corps était recouvert d'une toile d'argent, qui conservait encore tout son éclat. Quand il eut été ouvert, le cadavre fut considéré attentivement, d'abord par l'archevêque, puis par les autres témoins; il fut examiné ensuite par les médecins et les chirurgiens. Ayant relaté ces premiers faits, le narrateur continue en ces termes : Moi, Gaspard Caldera de Heredia, après avoir prié Dieu qu'il m'éclaire de sa lumière pour que je puisse dire et déclarer ce qui sera à sa plus grande gloire, en exécution des ordres qui

1. Nous empruntons, avec quelques modifications, la traduction du P. de Ligny, *op. citat.*, pp. 286 et suiv.

m'ont été donnés par les juges susmentionnés, pour ce qui me regarde, et selon l'expérience que je puis avoir, je dis et déclare sous serment ce qui suit : Le saint corps m'ayant été présenté dans un jour très clair, je l'ai trouvé entier. Il est couvert de sa peau naturelle depuis la tête jusqu'aux pieds et sur tous ses membres, à la réserve d'une jambe qui est dépouillée depuis le genou jusqu'à la cheville du pied[1]; mais l'os est blanc et ne laisse voir aucune trace de corruption antérieure. Les pieds ont aussi leur peau entière, avec les ongles attachés et bien proportionnés. La peau couvre le front et tout le derrière de la tête. Il reste quelques cheveux, et les paupières sont entières. La bouche est ouverte : les lèvres sont entières, mais desséchées ; on voit encore presque toutes les dents. Le visage n'est ni beau ni difforme, et l'on n'y remarque que la pâleur de la mort. La peau couvre pareillement et sans aucune interruption la poitrine, les épaules et les bras : j'ai levé ceux-ci, et je les ai trouvés joints et tenant aux épaules par les ten-

1. Sans doute parce que quelqu'un, par un pieux larcin avait enlevé cette partie de la peau lors de la première ouverture du cercueil.

dons et par les nerfs, dont le tissu parfaitement conservé ne laisse rien à désirer[1]. Le ventre est vide et maniable, la peau en est entière : on n'y voit aucune suture, ni aucune autre marque qui puisse donner lieu de soupçonner que le corps ait jamais été embaumé. Les cuisses, les genoux, une jambe et les pieds sont tels que je viens de les décrire ; il ne leur manque que les chairs, qui évidemment se sont desséchées, sans d'ailleurs se corrompre, car leur corruption aurait causé infailliblement celle de ces membres eux-mêmes. Gaspard de Heredia ajoute, et ce fait est également attesté par les autres témoins, comme il l'avait été déjà par ceux de la première visite dont le saint corps fut l'objet, qu'au moment où l'on ouvrit le cercueil, il s'en dégagea une odeur extrêmement agréable et qui ne rappelait aucune odeur connue. Cette odeur si suave, conclut Gaspard de Heredia, est une preuve certaine que la conservation du cadavre ne peut être attribuée qu'à l'intervention divine ; sans cette intervention, d'ailleurs, observe-t-il, diverses circonstances spéciales auraient, au contraire, contribué

1. Un autre témoin note que tous les membres sont encore flexibles.

à favoriser, à hâter même, sa corruption et sa dissolution : la maladie dont était mort Ferdinand, la chaleur humide du climat de Séville, l'humidité particulière de la chapelle royale où le corps avait été enseveli, les inondations répétées qui avaient envahi cette chapelle.

Enfin, le 4 février 1671, le pape Clément X déclara que le roi Ferdinand III pouvait et devait être honoré comme saint, et permit que sa fête fût célébrée, le jour anniversaire de sa mort, sous le rite double, dans toutes les contrées soumises à la monarchie espagnole; trois jours après, le 7 février, il expédia les lettres nécessaires à cet effet. Deux ans plus tard, le 16 août 1673, le même souverain Pontife, confirmant un décret de la Congrégation des Rites en date du 12 du même mois, rendit obligatoire, de facultative qu'elle était auparavant, la fête de saint Ferdinand dans tous les États de la monarchie espagnole, et permit qu'on insérât des leçons propres dans l'office. Ces leçons propres, au nombre de trois (la quatrième, la cinquième et la sixième de l'office), ayant été soumises à la Congrégation des Rites, furent approuvées par elle, ainsi qu'une oraison propre, le 18 mai 1675.

En 1679, le corps de la reine Béatrix et celui du roi Alphonse X, qui étaient restés jusque-là enfermés dans le même tombeau que saint Ferdinand, furent transférés à une autre place dans la chapelle royale. En 1684, le jésuite Papebroch, qui collaborait à la collection des *Acta sanctorum*, devançant la publication de la vie des saints dont la fête se célèbre au mois de mai, fit paraître séparément à Anvers les actes de saint Ferdinand, à la prière et aux frais du chapitre de Séville.

L'image de saint Ferdinand, presque inconnue en France, est très populaire en Espagne. Le saint monarque aimait à s'intituler le porte-enseigne (*alférez*) de saint Jacques : aussi le représente-t-on d'ordinaire tenant de la main gauche la bannière de l'apôtre; cette bannière porte la croix de Calatrava; de la main droite Ferdinand tient une épée nue, ainsi qu'une clef symbolique, qui rappelle la prise de Séville et qui est en même temps une allusion à une légende restée célèbre : une clef fatidique était, dit-on, conservée à Séville sous la domination musulmane les mots suivants y étaient gravés : *Dios abrira, rey entrara* (Dieu ouvrira, le roi entrera); lorsque

les assiégés jugèrent que la résistance était devenue inutile, cette clef fut au nombre de celles qu'ils firent offrir par leur vali au monarque vainqueur. Souvent aussi, le saint serre sur son cœur la statue de Notre-Dame des Batailles. Il porte le costume des chevaliers : la cotte de mailles, la cuirasse et les gantelets ; les armes de Castille sont brodées sur sa tunique ; sa tête est couverte d'un heaume timbré de la couronne royale.

En Espagne aussi, le culte du saint est resté vivant ; sa fête se célèbre avec piété et avec pompe ; elle y est obligatoire, elle l'est de même en Belgique, au Mexique et dans les autres républiques de l'Amérique espagnole ; elle ne l'est pas dans toute l'Église, et l'on peut respectueusement s'en étonner, alors que la fête de saint Louis, roi de France, celle de saint Henri, empereur d'Allemagne, celle de saint Édouard, roi d'Angleterre, celle de saint Canut, roi de Danemark, celle de saint Étienne, roi de Hongrie, celle de saint Casimir, prince de Pologne, celle de saint Venceslas, duc de Bohême, celle de sainte Marguerite, reine d'Écosse, celle de sainte Élisabeth, reine de Portugal, celle de

sainte Brigitte, princesse de Suède, sont, au contraire, imposées à l'Église universelle. A Paris, du moins, dans l'église paroissiale de Saint-Ferdinand des Ternes, la fête du saint roi de Castille et de Léon est célébrée tous les ans sous le rite double de première classe, qui est celui d'une fête patronale. Une autre église de la capitale, la Madeleine, possède une statue monumentale de saint Ferdinand; elle ne s'y trouve, il est vrai, qu'à l'extérieur, à côté de celles des autres saints et saintes que la Maison de France compte parmi ses ancêtres ou ses protecteurs spéciaux.

Puisse saint Ferdinand III, d'origine française, cousin germain de saint Louis, aïeul de tant de nos anciens monarques, joindre ses instances aux supplications que les innombrables saints et saintes, qui demeurent la gloire la plus pure de la France, adressent sans cesse à Marie notre reine et à son divin Fils pour le salut de notre pays!

TABLE DES MATIÈRES

MÊME LIBRAIRIE

Sainte Thérèse (1515-1582), par Henri JOLY, membre de l'Institut. *Neuvième édition.* 1 vol. in-12. . . . . 2 fr.

Saint François de Borgia (1510-1572), par Pierre SUAU. *Deuxième édition.* 1 vol. in-12. . . . . 2 fr.

Saint Ignace de Loyola, par Henri JOLY, membre de l'Institut. *Sixième édition.* 1 vol. in-12. . . . . 2 fr.

Le Bienheureux Raymond Lulle (1232-1315), par Marius ANDRÉ. *Troisième édition.* 1 vol. in-12. . . . . 2 fr.

Vie de sainte Thérèse écrite par elle-même, traduite sur le manuscrit original par le R. P. Marcel BOUIX, de la Compagnie de Jésus. *Quinzième édition*, revue avec soin et augmentée par le R. P. Jules PEYRÉ, de la même Compagnie. 1 vol. in-12. . . . . 4 fr.

L'Espagne chrétienne, par Dom H. LECLERCQ, bénédictin de Farnborough. *Deuxième édition.* 1 vol. in-12. . 3 fr. 50

Questions d'histoire et d'archéologie chrétiennes: *La répression de l'hérésie au moyen âge. — La morale des Albigeois. — Le* Consolamentum *ou initiation cathare. — S. Dominique a-t-il copié saint François? — Jean-Baptiste de Rossi* (1822-1894). — *La venue de saint Pierre à Rome. — Les reliques romaines au IXe siècle. — L'esprit de la liturgie catholique*, par M. Jean GUIRAUD, professeur à l'Université de Besançon. 1 volume in-12. . . . . 3 fr. 50

Ouvrages de M. Paul ALLARD

Histoire des Persécutions du Ier au IVe siècle. *Troisième édition, revue et augmentée.* 5 volumes in-8. . 30 fr.

Julien l'Apostat. *Troisième édition.* 3 vol. in-8. . . 18 fr.

Dix Leçons sur le Martyre données à l'Institut catholique de Paris. *Quatrième édition.* 1 vol. in-12. . . 3 fr. 50

Le Christianisme et l'Empire romain, de Néron à Théodose. *Septième édition.* 1 vol. in-12 . . . . 3 fr. 50

Les Esclaves chrétiens, depuis les premiers temps de l'Église jusqu'à la fin de la domination romaine en Occident. *Quatrième édition, revue et augmentée.* 1 vol. in-12. . 4 fr.

Études d'Histoire et d'Archéologie. 1 vol. in-12. 3 fr. 50

Saint Basile. *Quatrième édition.* 1 vol in-12. . . . . . 2 fr.

Saint Sidoine Apollinaire. 1 vol. in-12. . . . . . . 2 fr.

Typographie Firmin-Didot et Cie. — Paris.

THIS BOOK IS DUE ON THE LAST DATE
STAMPED BELOW

AN INITIAL FINE OF 25 CENTS

WILL BE ASSESSED FOR FAILURE TO RETURN THIS BOOK ON THE DATE DUE. THE PENALTY WILL INCREASE TO 50 CENTS ON THE FOURTH DAY AND TO $1.00 ON THE SEVENTH DAY OVERDUE.


YB 25682